

Le Porche

Bulletin de l'Association
des Amis du Centre Jeanne d'Arc-Charles Péguy
de Saint Pétersbourg

Jeanne



Charles Péguy



SOMMAIRE

- A nos amis p. 3
- In memoriam Régine Pernoud p. 5
Jacques Boudet
Angelo Prontera

I. JEANNE D'ARC

1. Le juste gouvernement selon Christine de Pisan (Résumé)
par E. Iou. Elizarova, Université d'Etat de Saint-Pétersbourg p. 8
2. La France et le projet de croisade contre les Hussites (Résumé)
par Pavel Krylov, Université d'Etat de Saint-Pétersbourg p. 10
3. Le patriotisme de Jeanne d'Arc (Résumé)
par Iouri Malinine, Université d'Etat de Saint-Pétersbourg p. 12
4. L'"Egérie française". Notes sur Jeanne d'Arc dans le
Journal d'un poète de Vigny
par T.V. Sokolova, Université d'Etat de Saint-Pétersbourg p. 14

II. PEGUY

1. Jeanne d'Arc dans la correspondance Maritain-Péguy :
figure littéraire ou sainte ?
par A.I. Vladimirova et T.S. Taïmanova,
Université des Sciences Humaines et Sociales de Saint-Pétersbourg p. 21
2. Le Mal dans l'imaginaire français (1850-1950)
Ethique et esthétique chez Péguy : un combat sur deux fronts
par Hélène Daillet, Université de Louvain p. 27
3. Une clef pour la lecture du Porche du Mystère de la Deuxième vertu
par Katarzina Rodrigo Pereira,
Institut de Linguistique appliquée, Université de Varsovie p. 38
4. L'écriture comme "Art du dessin".
De la poétique de Charles Péguy
par Francine Lenne, Université de Lille III p. 50
5. Charles Péguy et le totalitarisme de gauche
par Robert Burac, Université d'Amiens p. 60
6. Anti-modernisme et modernité chez Péguy
par Yves Vadé, Université Michel de Montaigne, Bordeaux p. 63
7. Péguy et le "monde moderne"
par A.E. Vassiouchkine, Université d'Etat de Saint-Pétersbourg p. 73
8. Un correspondant des Cahiers en Russie
ou Etienne Avenard entre Jaurès et Péguy
par Yves Avril p. 79

A paraître dans le Bulletin N° 5, la suite des communications présentées au Colloque des 1-5 avril 1998 à Saint-Pétersbourg.

III. FRANCE ET RUSSIE

1. "Ce czar si intimement et véritablement grand"
Pierre le Grand dans les Mémoires de Saint-Simon
par Jean Garapon, Université de Brest
2. Les Français à Saratov
par E. Iou. Bachkirova, Musée d'Etat K.A. Fédine, Saratov
3. Romain Rolland et Lounatcharski (histoire d'une polémique)
par E.A. Petrova, Université de Saratov

IV. FRANCE

1. Le caractère national dans la création de Stendhal
par N.N. Stepanova, Université de Saratov
2. Le rythme dans la nouvelle de Maupassant, A Vendre
par A.S. Pavlova-Roussinova, Université de Saratov
3. L'élite intellectuelle dans le roman de Georges Duhamel :
La Chronique des Pasquier
par E. Legenkova,
Université des Sciences Humaines et Sociales de Saint-Pétersbourg

A NOS AMIS

Le n° 4 du Porche vous présente la première partie des communications qui nous sont parvenues du colloque des 1-5 avril 1998 au Centre Jeanne d'Arc-Charles Péguy de Saint-Pétersbourg.

Comme vous pourrez le constater, ce colloque a été riche et varié. Outre nos amis russes qui nous recevaient, nous étions sept Français (presque huit, puisque Francine Lenne, malheureusement empêchée, avait envoyé sa communication), et deux jeunes Polonaises, Wanda Sarna et Katarzina Pereira s'étaient jointes à nous. L'accueil a été, comme d'habitude, chaleureux. Tatiana Taïmanova et ses collègues avaient organisé tout un programme de visites, tour de ville, Ermitage, Palais de Marbre, spectacle de ballets, dîner russe ... Nous avons également fait la connaissance du nouvel attaché culturel, Monsieur Christian Faure et du nouveau directeur de l'Institut Français, Monsieur Olivier Barbier, qui ont honoré de leur présence nos travaux et ont témoigné d'un intérêt, qui manifestement n'était ni purement diplomatique ni de simple politesse, pour notre entreprise.

Au mois de mai, nous avons eu le joie d'accueillir à Orléans, pour les fêtes de Jeanne d'Arc, la troupe d'Anna Skakalskaia, "Russie Johannique", qui à l'invitation des paroisses d'Orléans-Centre ville et de notre Association, est venue interpréter en l'église Saint-Pierre du Martroi, quelques scènes de la "première Jeanne d'Arc" de Péguy. Ce fut un fort beau succès puisque nous avons eu un public de 200 à 250 personnes, et surtout vécu des moments très émouvants. Que tous ceux qui ont participé à cette entreprise soient remerciés.

Enfin, cette grande nouvelle : Tatiana Taïmanova m'annonce qu'elle a signé avec la maison d'édition Naouka un contrat pour la traduction et la présentation du Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc et de Notre jeunesse. Ce sera la première fois qu'on publiera intégralement en russe une oeuvre de Péguy. Ce travail est confié à Tatiana Taïmanova et à ses collègues Elena Djoussoeva et Elizaveta Legenkova.

L'Assemblée générale annuelle de l'Association aura lieu le 14 novembre 1998 à 17 heures 30, à Orléans, au Lycée Saint-Charles, 24, rue des Grands-champs (entrée rue Chappon). Le Lycée nous prête une fois de plus ses locaux. Merci au Lycée et à son directeur (qui est en même temps notre vice-président). Au cours de cette Assemblée, nous proposerons les candidatures à l'élection au Conseil d'administration d'Hélène Daillet et de Sophie Vasset, toutes deux militantes, actives dynamiques et enthousiastes.

Merci de votre confiance.

Yves Avril

Les textes présentés ici ont été revus par Sophie Vasset et Romain Vaissermann.

IMPRESSIONS DE COLLOQUE

Pour les congressistes du colloque de Saint-Pétersbourg, l'arrivée à l'aéroport n'a rien d'une aventure, l'ambiance familiale se manifeste dès l'arrivée. Tatiana et Yves Avril nous font immédiatement monter dans la camionnette de l'université, et nous traversons la ville tentaculaire, longeons la Neva qui charrie encore ses glaces, les dômes et les flèches dorées scintillent sous un ciel d'un bleu intense. L'impression de ne pas faire du tourisme classique, mais d'être reçus en famille, se confirme lorsque nous arrivons chez nos hôtes qui nous accueillent chaleureusement et nous initient, avec une joyeuse tablée de congressistes, aux joies de la vodka. Les trois jours qui suivent nous font découvrir, en dehors des recherches menées dans les deux langues sur des sujets très variés touchant aux rapports entre les deux littératures, mais se concentrant en partie sur Charles Péguy, les prodiges de ressources déployés pour surmonter les difficultés que peuvent impliquer un métro en réparation par exemple. Atteindre l'université demande une certaine énergie, surtout pour les organisateurs qui trouvent constamment quelque voiture particulière pour nous permettre d'atteindre la camionnette et rejoindre les autres congressistes. L'université, à l'écart du centre ville, ne permet guère de faire l'école buissonnière, par exemple pour les femmes des intervenants, et nous écoutons de nombreuses communications en russe. Mais l'éloignement du centre nous permet aussi de dialoguer avec les intervenants des deux pays et au-delà de toutes ces communications parfois difficiles à suivre, il reste l'impression d'une riche expérience humaine, de dialogues chaleureux, et peut-être comme dans tous les colloques et d'autant plus dans celui-ci, le plus précieux encore est l'échange informel.

Mais nous ne sommes pas privés de tourisme plus classique, chaque jour est organisée une visite : tour de ville, exposition au Palais de Marbre, visite du Musée russe, de l'Ermitage bien sûr, et chaque fois nous avons le privilège d'avoir une visite spécialement organisée pour nous par les amis de Tatiana ou de sa mère, ou par notre charmante et experte guide, Elisabeth.

Nous ne nous sentons donc pas frustrés de tourisme, et l'organisation parfaite des visites compense leur temps un peu limité. Nous partirons donc tous avec l'idée de revenir (il s'agit d'une première prise de contact, qui nous donne envie de compléter par la suite notre visite). A la fin du congrès nous avons un peu de temps libre, mais nous ne sommes pas abandonnés. Il y a le ballet, la soirée d'adieux dans un restaurant typique. On se demande comment Tatiana, après avoir passé des mois à organiser ce colloque dans tous ses détails, avoir été attentive aux questions et aux problèmes de chacun, trouve encore le courage de nous inviter. Je crois pouvoir me faire l'écho de la reconnaissance de tous les Français présents à ce colloque. Et aussi de notre admiration devant le courage de ceux qui, malgré une vie difficile, ont su partager quelques journées de leur vie avec tant de générosité. Un grand merci à nos amis russes, et à Yves Avril, bien sûr.

Liliane Burac

TROIS AMIS DISPARUS

In memoriam

Régine Pernoud

Jacques Boudet

Angelo Prontera

On me pardonnera de parler de Régine Pernoud un peu plus personnellement puisque c'est elle qui est à l'origine de notre Centre de Saint-Pétersbourg.

J'ai rencontré Régine Pernoud il y a près de quarante ans. Nous étions allés la trouver, avec notre ami Bernard Auzanneau, pour lui demander une conférence ou plutôt pour l'inviter à parler familièrement devant un petit groupe d'amis de sa vocation d'historienne et du rôle que le Moyen Age jouait dans sa vie. Elle accepta aussitôt et depuis ce temps-là, n'a jamais cessé de nous témoigner son amitié et de nous en donner des gages. J'avais pourtant à ses yeux, je crois, le grand défaut d'aimer passionnément la Renaissance et le XVIIe siècle, et plus encore les Latins et les Grecs. ("Pourquoi faire tant de cas de Platon quand on a Tristan et Yseult !"). Mais elle me pardonnait parce que je faisais découvrir, dans le texte, la littérature médiévale à mes élèves.

Elle me fit rencontrer le médiéviste russe Vladimir Raïtssess lorsqu'il reçut enfin, à 60 ans, l'autorisation de sortir d'U.R.S.S. pour un colloque à Orléans, et secondés par l'enthousiasme de l'une et tempérés par le scepticisme ironique de l'autre, nous avons pris, avec Tatiana Taïmanova, la décision de fonder ce Centre Jeanne d'Arc-Charles Péguy à Saint-Pétersbourg. Régine Pernoud voulut bien en assurer, avec Vladimir Raïtssess, la présidence d'honneur ("Je ne peux vraiment pas vous refuser cela").

Toujours prête à innover, à fonder, à développer, à étendre, elle engageait jeunes et moins jeunes dans des aventures extraordinaires. Elle partait pour les Etats-Unis, le Canada, le Japon, la Russie. Elle nous poussait, exigeait de nous bien plus que nous ne voulions donner. Elle créait, puis confiait ce qu'elle avait créé. Par deux fois, elle voulut me hisser à des responsabilités bien au-delà de mes compétences, qui me laissèrent avec ma courte honte. Mais la Russie m'a permis de me racheter à ses yeux.

Impitoyable pour les mandarins et les politiques, sa générosité débordait devant les entreprises un peu folles et néanmoins réalistes, car elle n'aimait ni la légèreté ni l'insouciance. Au fond, Régine Pernoud était une missionnaire des premiers temps du Christianisme : renversant les faux dieux, précipitant les conversions, vomissant les tièdes, elle répandait infatigablement la bonne parole.

Elle a rejoint son Seigneur et Maître à qui, à travers Ses nobles créatures, saint Bernard, saint Louis, sainte Hildegarde, sainte Jeanne d'Arc, mais aussi saint Jérôme, elle a consacré sa vie.

**_*_

Ni Jacques Boudet, Inspecteur Général de l'Education Nationale, ni Angelo Prontera, philosophe et fondateur du Centre Péguy de l'Université de Lecce, ne faisaient partie de notre Association.

Mais l'un et l'autre ont puissamment aidé le Centre de Saint-Pétersbourg en lui faisant don de quantités de livres de Péguy et sur Péguy, et j'ai pensé qu'il convenait de rendre hommage et grâce à l'attention fidèle et aux encouragements amicaux de Jacques Boudet, et à l'enthousiasme infatigable et à la combativité d'Angelo Prontera.

Yves Avril

JEANNE D'ARC

LE JUSTE GOUVERNEMENT SELON CHRISTINE DE PISAN

(Résumé)

E. Iou. Elizarova

Université d'Etat de Saint-Pétersbourg

La pensée politique française du début du XV^{ème} siècle considère que dans un Etat bien gouverné, la paix règne. Christine de Pisan (1364-1430) ne fait pas preuve d'originalité lorsqu'elle écrit dans Le Livre du corps de Policie (1407) que les rapports entre le souverain et son peuple fondés sur "la justice et la miséricorde" impliquent le respect par le souverain des droits de ses sujets. Dans la mesure où celui qui gouverne ne peut à lui seul légiférer droitement, il lui faut s'entourer d'un conseil, le Conseil du Roi, formé de politiques expérimentés. Pour la sécurité de l'Etat, on ne doit pas regarder, dans le choix des conseillers, à leur haute naissance mais à leur expérience et leur habileté ; préférer des gens pieux, de haute moralité ; des gens à qui le souci de leurs intérêts est étranger. Dans Le Livre de la Paix (1414), les conseillers sont partagés en quatre groupes : les deux premiers sont constitués de gentilshommes, compétents en matière militaire, c'est-à-dire de chevaliers et de gens dotés d'une riche et longue expérience, qui peuvent conseiller le prince pour "l'ordonnance" de la garde royale, la nomination de tous les officiers de cour depuis le grand prévôt de l'hôtel jusqu'aux chambellans, et l'accueil des délégations étrangères. Les deux autres groupes sont formés de clercs et de laïcs. Ces légistes et ces sages, bien au fait des normes juridiques, sont appelés au Conseil du Roi pour les matières financières et l'organisation de la justice.

Dans Le Livre des Fais et Bonnes Moeurs du sage roi Charles le Quint (1404), on retrouve les idées de Gilles de Rome (1243-1316)¹, reprises par le théoricien de la monarchie Jean Golein² (1325-1403) et qui sont assez proches des conceptions de Thomas d'Aquin, selon lequel les lois peuvent être appelées justes quant à leur forme quand elles n'excèdent pas le pouvoir du législateur et justes quant à leur objet quand les obligations du souverain sont remplies en droit en fonction du bien public. L'écrivain luttait pour une justice accessible à tous, appelant les souverains à faire grâce plutôt qu'à punir. Elle condamnait l'ordalie tout en approuvant la justice personnelle de Saint Louis.

- 1) *De regimine principum* (1278-1280)
- 2) *Liber de informatione principum* (1370)

Christine de Pisan conserve l'idée que les rapports entre le souverain et ses sujets doivent être réglés par l'intérêt commun. Aussi est-il blâmable d'attenter aux droits des contribuables et admissible de généraliser l'imposition au moins en temps de guerre. Pour que les gens mettent leur confiance dans la justice d'une politique pour laquelle ils sacrifient leurs ressources, le souverain doit soumettre sa vie à la loi divine. Le souverain sage doit reproduire la mission de Jésus-Christ, sauver les âmes de ses sujets et par là même établir la paix. Cependant, Christine de Pisan n'a pas souligné le caractère contractuel du pouvoir royal, confié par le peuple à son seigneur, et elle n'a pas dit un mot sur l'apparition d'une souveraineté populaire, opposée à la monarchie. Elle exprime très nettement l'idée d'un pouvoir royal incarnant la volonté de tous, mais orienté par Dieu vers le bien public. Pour le maintien de la paix il faut une monarchie française indépendante du pouvoir pontifical, du Saint-Empire romain et à plus forte raison des Anglais ou des Bourguignons. Selon Christine de Pisan la mission pacificatrice confiée par Dieu au roi implique qu'il s'efforce d'agrandir son domaine, dont la possibilité d'extension n'est pas limitée. Car les dimensions du pays attestent sa puissance politique. C'est au souverain lui-même qu'il incombe de se préoccuper de sa souveraineté royale. Christine de Pisan pose comme règle que le roi, en sage politique, doit dans son propre intérêt veiller au bien de ses sujets et servir fidèlement Dieu comme son Seigneur.

(Trad. Y.A.)

**LA FRANCE ET LE PROJET DE CROISADE
CONTRE LES HUSSITES EN 1429**

(Résumé)

P.V. Krylov

Université d'Etat de Saint-Petersbourg

Le hussisme à la fin des années 20 du XV^{ème} siècle a pris une dimension paneuropéenne. La conséquence du succès des campagnes hussites à l'étranger, qui commencèrent au printemps 1427, et de l'expansion de leurs idées réformatrices, c'est que le mouvement, qui refusait de reconnaître l'autorité de Rome et que Rome considérait donc comme hérétique, menaça, comme le virent bien les contemporains, les bases mêmes de l'église chrétienne d'Occident. En France même, dans ce pays ravagé par la guerre de Cent Ans, la hiérarchie de l'Eglise craignait que le peuple désespéré passât aux Hussites, et Philippe de Bourgogne ordonna même à ses lieutenants en Hollande et en Zélande d'infliger aux hérétiques des châtements rigoureux.

La politique de l'Eglise à l'égard des Hussites oscillait entre les tentatives d'écraser leur mouvement par la force et le désir de les convaincre de rentrer dans le sein de l'Eglise par le biais de négociations pacifiques dans lesquelles on aurait même pu faire quelques concessions.

Les années 1428-1429 sont une période où l'on préféra à la persuasion par les paroles, l'éradication de l'hérésie par le glaive. Un rôle déterminant fut joué par la nomination comme légat du cardinal de Winchester, Henri de Beaufort, qui remplaça à ce poste en mars 1427 Giordano Orsini. D'abord, c'est ainsi que se comportaient tous les représentants du pape à leur nomination, et apparemment c'est un effet de certaines particularités de la psychologie humaine. Ensuite Beaufort pouvait compter, pour mettre à exécution son projet, sur les forces de ce qu'on appelait la "monarchie anglo-française" (terme fréquemment employé dans l'historiographie française pour désigner les territoires qui avaient reconnu au Traité de Troyes de 1420 le pouvoir des Lancaster), et en particulier sur l'alliance anglo-bourguignonne.

L'initiative de Beaufort rencontra le soutien du duc de Bourgogne, Philippe. A la cour du duc se forma le projet d'une médiation bourguignonne entre le dauphin Charles et Bedford pour une campagne conjointe contre les hérétiques. Quand au commandement de l'expédition, qui, selon l'auteur du projet Gilbert de Lannoy, devait faire de Philippe le pacificateur et le sauveur de l'Empire, on avait projeté de le confier à Jean de Luxembourg.

Le projet fit long feu, et il aurait pu difficilement réussir. L'élévation de la Bourgogne n'arrangeait aucun des deux partis impliqués dans la guerre qui divisait la France, ni l'Empereur Sigismond qui craignait les prétentions de Philippe sur les Pays-Bas. La guerre contre les Hussites constituait pour "le grand duc d'Occident" plutôt un prétexte pour rehausser le prestige politique et militaire de la Bourgogne.

(Trad. Y. A.)

3
LE PATRIOTISME DE JEANNE D'ARC
(Résumé)

Iou. P. Malinine
Université d'Etat de Saint-Pétersbourg

La guerre de Cent Ans, au cours de laquelle la monarchie française se trouva plus d'une fois en situation critique, fit naître un puissant courant de sentiments patriotiques, qui générèrent à leur tour un patriotisme doctrinal. Ce fut le cas particulièrement au XVème siècle quand, après la reprise de la guerre avec l'Angleterre en 1415 et les sérieuses défaites infligées par l'armée anglaise, la monarchie française parut bien près de disparaître.

Les idées patriotiques de cette époque présentaient un caractère double. D'un côté existait une doctrine patriotique, inspirée par la pensée humaniste de l'Antiquité et de l'Italie ; elle avait cours, on peut le supposer, dans les milieux tout à fait cultivés. Son plus illustre représentant est l'écrivain et penseur politique Alain Chartier (première moitié du XVème siècle). S'écartant de l'idée de Nature et du concept de droit naturel, il soutenait dans ses oeuvres que c'était précisément la loi de la Nature qui imposait à l'homme d'aimer sa Patrie et, pour la défendre, de lui sacrifier tout, y compris sa vie ... *"Car tu as reçu la vie de ta patrie et de tes parents, aussi es-tu obligé de leur rendre ta vie, surtout si tu es en même temps qu'eux en danger de mort"*.

D'un autre côté, dans les milieux les plus divers, on exprimait des sentiments et des idées patriotiques que l'on aurait pu qualifier de monarchiques. Leur fondement était avant tout l'idée du caractère sacré de la monarchie française. On considérait en outre que les rois de France étaient personnellement choisis par Dieu. Outre l'onction qu'ils recevaient, tous les monarques chrétiens partageaient le pouvoir de guérir les écrouelles.

Il y avait parmi eux deux saints, Charlemagne et Louis IX. Enfin, le fondateur du pouvoir royal en France, Clovis, avait, disait-on, reçu d'un ange envoyé par Dieu, les armes royales, les lis d'or et la fiole contenant le saint-chrême, avec lequel lors du sacre on oignait tous les rois de France. Telles étaient les raisons fondamentales de la sacralité du pouvoir royal.

En même temps s'enracinait l'idée de la fidélité au roi. En réalité il s'agissait de la vieille idée féodale de la fidélité du vassal à son seigneur, mais à cette époque elle s'était transformée grâce à l'extraordinaire accroissement du pouvoir royal, et la fidélité au roi engageait tout le monde indépendamment de la condition sociale. C'est justement ce patriotisme monarchique qui animait Jeanne d'Arc. Le roi incarnait pour elle toute la

royauté française, et en sauvant le roi, elle sauvait la France. C'est à lui qu'elle pensait avant tout, et c'est pourquoi après la levée du siège d'Orléans elle se fixa comme but d'atteindre Reims et de couronner le dauphin, afin qu'il devint réellement roi. Bien entendu, elle ne connaissait pas les conceptions savantes d'Alain Chartier sur le patriotisme. En revanche, il reconnut tout de suite son geste et écrivit à son propos ces mots pathétiques : *"O fille unique, digne de tout éloge, gloire et honneurs divins ! Toi, ornement de la monarchie, flambeau de la Gaule et gloire de tout le monde chrétien !"*.

(Trad. Y.A.)

L'EGERIE FRANCAISE
Notes sur Jeanne d'Arc dans
le Journal d'un Poète d'Alfred de Vigny

T.V. Sokolova
 Université d'Etat de Saint-Pétersbourg

Dans le Journal d'un Poète, parmi les nombreuses réflexions sur les sujets les plus variés, figurent deux courts fragments consacrés à Jeanne d'Arc. Et bien que ces fragments n'aient pas reçu de développements ultérieurs, leur présence même dans les carnets de l'écrivain prouve qu'à la suite de tel ou tel épisode de sa vie, de rencontres ou de conversations avec des amis, ou encore de la lecture de tel livre ou document, l'histoire de Jeanne d'Arc entra dans la vie intellectuelle de l'auteur du Journal.

Quand il écrit la première note sur Jeanne, en 1844, Vigny avait déjà pu lire sur ce sujet l'oeuvre de Michelet qui venait, l'année précédente, d'achever la publication des six premiers tomes de son Histoire de France ; un peu plus tôt, en 1834-36, avait paru l'Histoire de France d'Henri Martin, où sont également évoqués les événements de 1428-1431. Selon toute vraisemblance, Vigny connaissait les oeuvres poétiques et dramatiques consacrées à la Pucelle, d'auteurs français comme Chapelain (La Pucelle ou la France délivrée, poème épique, 1656) et Voltaire (dont le poème héroï-comique, La Pucelle d'Orléans, parodie Chapelain), mais aussi d'auteurs anglais comme Shakespeare (Chronique historique d'Henri VI, 1591) et R. Southey (Jeanne d'Arc, 1796) ; il n'est pas exclu, et il est même tout à fait vraisemblable, qu'il ait également connu la tragédie de Schiller, La Pucelle d'Orléans, 1801, traduite en français dès 1802 (Jeanne d'Arc, Trad. par Cramer) et à nouveau en 1815 (Jeanne d'Arc, trad. par J.B. Daulnay). Et bien que Vigny ne mentionne que Chapelain, son jugement s'étend à tous les auteurs qui se sont intéressés au sujet.

"Elle est toujours vierge, et les poètes l'ont toujours manquée. C'était sa destinée d'être toujours immaculée même dans la poésie et de ne trouver aucun vainqueur.

Depuis Chapelain qui échoua le premier aux pieds de sa virginité, personne n'a triomphé d'elle"¹.

Il est caractéristique que les notions de "vierge", "virginité", "immaculée" visent ici l'interprétation poétique du sujet : Jeanne reste inaccessible en tant qu'héroïne d'une

1) Vigny, *Oeuvres complètes*, Paris, Bibl. de la Pléiade, 1965, t. 2, p. 1220-21.

oeuvre pour laquelle aucun poète n'a jusqu'ici eu assez de talent. On perçoit l'ironie de Vigny à propos des représentations traditionnelles de Jeanne, qui oscillent entre deux pôles : reconnaissance moralisante des vertus de l'héroïne ou condamnation fanatique de la sorcière. Il est quant à lui plus proche d'une conception mythique de Jeanne, celle de la vierge-guerrière dont on attend qu'elle sauve miraculeusement le roi et le pays.

Pourtant il ne pourrait se contenter non plus de cette dernière image, également très traditionnelle, s'il se risquait à donner sa propre version poétique de l'épopée de Jeanne.

Qu'est-ce qui a pu éveiller l'intérêt de Vigny pour le destin et la figure de la Pucelle d'Orléans ? D'abord, le phénomène de Jeanne permet de clarifier la notion de patriotisme. Vigny est convaincu que cette dernière, sous la monarchie absolue, s'est vue comme substituée au principe de la fidélité au roi. Il est alors tout à fait naturel de se poser cette question : sous quelle forme la notion de patrie a-t-elle pu exister avant que la devise du monarque détenteur du pouvoir absolu fût devenue : "*l'Etat, c'est moi*" ? C'est à la lumière de cette question qu'on peut expliquer de façon satisfaisante l'intérêt pour les événements du XV^{ème} siècle, et en particulier la lutte pour le trône de France que les Anglais voulaient s'approprier durablement. Dans ce contexte historique, il est tout à fait essentiel que Jeanne, promue héroïne nationale, ait été d'origine démocratique : cela d'autant plus que l'idée de défendre un roi authentiquement français contre un prétendant étranger s'enracine dans le peuple, et que ce qui s'oppose à cette idée est étranger aux sentiments patriotiques de la masse.

N'oublions pas que Vigny accueillait avec un profond et sincère intérêt tout ce qui était lié au passé et au présent militaires de la France. A l'époque de la Restauration, il passa lui-même treize ans de sa vie dans l'armée et avait une réelle vénération pour ses ancêtres soldats, surtout pour son père, un vétérinaire de l'armée royale, qui avait participé à la Guerre de Sept Ans (1756-1763). Il emprunte à l'histoire les sujets de son roman Cinq-Mars et de son drame La Maréchale d'Ancre, et songe à écrire d'autres oeuvres sur des sujets historiques (un roman sur la campagne d'Egypte et Napoléon, un drame sur Madame Roland tiré de l'histoire de la Révolution française, etc.) ; le sort du soldat lui inspire de plus un livre de récits : Souvenirs de Servitude et Grandeur militaires. Enfin, l'époque contemporaine, si riche en drames militaires (guerres de Napoléon), et l'histoire des siècles passés l'invitent à méditer sur le destin des acteurs des conflits ainsi qu'à en risquer une appréciation sur un plan philosophique et moral : "*L'homme de guerre est le martyr des idées politiques*"², note-t-il dans son Journal en 1830. Cette pensée est liée directement à une réflexion sur le sort de Jeanne d'Arc.

2) Vigny, *Oeuvres complètes*, op. cit., p. 929.

Vigny considère comme important que la famille de Jeanne d'Arc ait été anoblée par Charles VII (1429). Le rappel d'une parenté, bien qu'éloignée et parfois imaginaire, avec cette famille attire fréquemment l'attention au XIX^{ème} siècle. Ainsi Musset, dans son poème Mardoche, dit-il de son héros :

*"Vous dire ses parents, cela serait trop long.
Bornez-vous à savoir qu'il avait la pucelle
D'Orléans pour aïeule en ligne maternelle"*³

Cette pointe vaut moins pour caractériser le héros que l'auteur lui-même, qui entend rappeler au lecteur l'ancienneté de sa famille et ses liens avec Jeanne d'Arc. Il est curieux que le frère du poète, Paul de Musset, ait ainsi commenté ces vers : "*Catherine du Lys, nièce de Jeanne d'Arc, fut mariée par le roi Charles VII à François de Villebresne, allié à la famille de Musset*"⁴. Ainsi l'idée de la parenté avec Jeanne d'Arc n'est-elle pas le fruit de l'imagination du poète : elle remonte à une tradition familiale et flatte la vanité des deux frères Musset.

Dans un court essai mystificateur (publié dans le Contemporain en 1837, t. V), intitulé le Dernier descendant de Jeanne d'Arc⁵, Pouchkine utilise ce motif de la noblesse de la famille d'Arc et cite le nom "du Lys". Après avoir informé ses lecteurs de la mort en Angleterre du dernier représentant de la famille Dulys, il présente une correspondance du "père du défunt M. Dulys" avec Voltaire à propos du poème de ce dernier, La Pucelle d'Orléans, que le descendant de Jeanne considère comme une "*calomnie absurde visant le roi Charles VII, Jeanne d'Arc, surnommée la pucelle d'Orléans, Agnès Sorel, La Trémouille, la Hire, Baudricourt et d'autres nobles personnages célèbres*". Voltaire répond en désavouant la paternité de l'oeuvre.

Toute cette correspondance, datée de 1767, est une pure invention de Pouchkine, une mystification dont les commentateurs n'ont pas encore tout à fait éclairé le sens. Pourtant, dans l'article de Pouchkine, les lettres de Voltaire et de Dulys sont suivies de "remarques" d'un journaliste anglais (également imaginaire), qui exprime, peut-on dire, la pensée qui a conduit l'écrivain à cette mystification.

"Nous devons assurément partager avec les Français la honte de ce procès et de ce supplice. Encore la barbarie des Anglais peut-elle être excusée par les préjugés du temps ... Mais on se demande comment excuser la lâche ingratitude des Français ? Certainement pas par la peur du diable que de tout temps ils n'ont jamais craint. Comment donc la France a-t-elle tenté d'effacer la tache sanglante qui souille la page la plus mélancolique de son histoire ? C'est vrai,

3) Musset, *Poésies*, Paris, Bibl. de la Pléiade, 1962, p. 88.

4) Musset, *Ibid.*, p. 633.

5) Cet essai a été publié dans : Pouchkine, *Oeuvres*, Paris, Bibl. de la Pléiade, 1973, p. 775-778.

on a anobli les parents de Jeanne d'Arc ; mais leur descendance a rampé dans l'obscurité. De Charles VII à Charles X, on n'a vu aucun d'Arc, aucun du Lys à la cour des rois de France ..." Et ainsi de suite, jusqu'aux mots qui concluent : "*Triste temps ! Triste peuple !*"⁶.

Tout cela est attribué au journaliste anglais qui oppose à Voltaire, dont le poème "*de son souffle satanique ranime le feu qui couve dans la cendre du bûcher de la vierge martyre*", le poète anglais R. Southey et son poème Jeanne d'Arc, "*exploit d'un homme d'honneur et fruit d'un noble enthousiasme*"⁷.

Il n'y a certes aucune raison d'identifier les jugements de l'Anglais et l'opinion du mystificateur. Néanmoins il est impossible de négliger, dans le torrent d'imprécations anti-françaises de l'Anglais, cette judicieuse question : "*Comment expliquer la lâche ingratitude des Français ?*". Question qui reste sans réponse. C'est effectivement une de ces questions "éternelles" : le sort tragique d'une personnalité héroïque, l'opposition d'un être qui sort du commun et de la foule, dans tous les sens de ce mot, que ce soit la masse sans visage des gens de la "basse" société, "la populace" profane ou les coteries politiques qui se succèdent au pouvoir. L'histoire de Jeanne d'Arc, conçue sous cet aspect, est très proche de ce thème typiquement romantique qu'est l'éternelle opposition de la société et de l'homme au destin éminent, thème que l'on retrouve partout dans l'oeuvre de Vigny. Le type de héros, qui -en dépit de la haute mission dont il a pleine conscience- est voué dans la société au destin de paria, trouve chez Vigny des variantes dans les personnages les plus divers. Le Moïse biblique, le poète Stello, du roman du même nom, la figure collective du guerrier dans les récits de Servitude et Grandeur militaires. Jeanne d'Arc aurait tout à fait pu compléter ce cortège de figures héroïques.

Vigny reprend sans cesse ses méditations sur le destin de Jeanne d'Arc. En témoigne cette note du 13 août 1858

*"Toute lecture, toute réflexion amène à croire qu'elle fut une Egérie populaire. Choisie par les habiles généraux de Charles VII, Xaintrailles, Dunois, La Hire, qui sentirent que jamais leurs armées, trop peu nombreuses, ne chasseraient l'armée anglaise qui occupait toutes les places fortes de France, si la population n'était fanatisée par quelque prodige qui lui attestât l'intervention de la divinité"*⁸.

Cette comparaison inhabituelle entre Jeanne d'Arc et Egérie fait comprendre comment Vigny traite spécifiquement la figure de Jeanne ainsi que la situation historique où le sort lui donna le double rôle d'héroïne et de victime. La nymphe Egérie, selon la légende des premiers temps de Rome*, s'éprit du roi Numa Pompilius, dont elle devint la conseil-

6) Pouchkine, *op. cit.*, p. 777.

7) *Ibid.*, p. 778.

8) Vigny, *op. cit.*, p. 1342.

* Voir Tite-Live, *Histoire Romaine*, Livre I.

lère. On considéra que dans les conseils d'Egérie s'exprimait la volonté des dieux, et grâce à ces conseils, le roi agit toujours avec sagesse et pour le bien de Rome. C'était l'expression mythologique de la nature divine de la sagesse royale. Dans l'histoire de Jeanne figure un motif analogue : Jeanne volant au secours du roi, est inspirée par les voix des saints, c'est-à-dire par Dieu même, et les voix l'aident à prendre conscience du but de sa mission : libérer Orléans, assiégée par les Anglais, et faire sacrer le dauphin, mission couronnée de succès. Après avoir accompli ce qui lui était inspiré d'en haut, Jeanne veut retourner chez elle, à Domremy (selon l'une des versions de l'histoire), mais son destin en décide autrement : elle est contrainte de marcher, non plus selon l'inspiration d'en haut, mais au gré des circonstances, et les conséquences en sont bien tristes : Jeanne est blessée, puis capturée, et finalement subit le martyre sur le bûcher de Rouen.

Le sort tragique de "l'Egérie nationale" française contraste avec le destin de son prototype romain, car la vie d'Egérie, selon le mythe, se termine par une métamorphose miraculeuse : pleurant la mort de Numa Pompilius, Egérie, inondée de larmes, se voit métamorphosée en source.

En ce qui concerne le roi Charles, il n'eut pas la sagesse de Numa, car il ne put pas (ou ne voulut pas) empêcher la mort tragique de l'héroïne. Ce n'est que 11 ans plus tard, en 1450, que Charles VII prit l'initiative d'un second procès pour sa réhabilitation. Mais ce procès suffit-il à justifier le roi qui, en 1431, ne bougea pas, laissant le tribunal d'Inquisition décider du sort de Jeanne ? Une semblable inaction n'est-elle pas de la trahison ? Au fond, Jeanne fut abandonnée par Charles VII, qu'elle venait d'aider à conquérir son trône de roi. La trahison l'"entoure" de tous les côtés : le duc de Bourgogne, chez qui elle était prisonnière (près de Compiègne), livra sa captive aux Anglais, les juges qui la déclarèrent hérétique et sorcière, étaient des Français.

Dans l'oeuvre de Vigny, le thème de la trahison et de "l'abandon" du héros prend des formes constamment différentes (Moïse ; le Mont des Oliviers ; la Colère de Samson, etc.). Il se manifesta dans le destin personnel de l'écrivain avec une particulière acuité, prenant la forme de la trahison royale, en juillet 1830. Au moment de la fuite de Charles X de Paris à Compiègne, Vigny note dans son Journal :

"... si le Roi revient aux Tuileries et si le Dauphin se met à la tête des troupes, j'irai me faire tuer avec eux (...) J'ai préparé mon vieil uniforme. Si le Roi appelle tous les officiers, j'irai (...). Ce mot : le Roi, qu'est-ce donc ?" (28-29 juillet 1830).

Et un peu plus tard :

"Ils ne viennent pas à Paris, on meurt pour eux. Race de Stuarts !" (29 juillet 1830)⁹.

9) Vigny, *op. cit.*, p. 911-912.

Une note datée du 23 décembre 1831 dresse le bilan des méditations sur la trahison royale. Vigny y parle de lui-même comme d'un homme "*dévoué seulement au pays dorénavant*"¹⁰, et non plus au roi. La trahison du roi, l'opposition du soldat qui se sent abandonné mais dévoué totalement au devoir patriotique, cette situation et les réflexions qui s'y rattachent correspondent exactement à la situation historique qui a déterminé l'épopée et la tragédie de Jeanne.

Ainsi, dans ce contexte de la pensée et de l'oeuvre de Vigny, l'histoire de la Pucelle d'Orléans est un sujet tout prêt, prévisible et, on peut le dire, tout à fait mûr. On n'en veut pour preuve que la remarque de 1858 sur "l'égérie nationale". N'est-ce pas la première ébauche d'un projet littéraire ? Car dans la critique qu'il fait des écrivains qui n'ont pas réussi à maîtriser ce sujet, on peut saisir l'intention indirectement exprimée de se risquer soi-même à une semblable entreprise.

Mais, pour finir, l'association "Jeanne d'Arc - Egérie" montre ses limites : le motif de la source qui conclut si poétiquement la légende d'Egérie, est absent du destin de Jeanne -à première vue. En fait, dans l'histoire de la Pucelle, on peut percevoir une variante de ce motif : cette source intarissable, qui nourrit la légende de la vierge-guerrière, n'est rien d'autre que la mémoire historique de son épopée, mémoire qui incite à de toujours nouvelles réincarnations de Jeanne d'Arc dans l'art et dans la littérature.

(Trad. Y.A.)

10) Vigny, *op. cit.*, p. 940.

PEGUY

I
**JEANNE D'ARC
 DANS LA CORRESPONDANCE PÉGUY - MARITAIN :
 FIGURE LITTÉRAIRE OU SAINTE ?**

**A.I. Vladimirova - T.S. Taïmanova
 Université des Sciences Sociales et Humaines de Saint-Pétersbourg**

Jeanne d'Arc est l'héroïne de la France. Cette définition est depuis longtemps un lieu commun, un poncif. Il faudrait pourtant se demander pourquoi son nom apparaît aux moments critiques de l'histoire de France, pourquoi les politiques et l'Eglise en ont fait leur étendard, pourquoi les historiens continuent de polémiquer à son sujet, pourquoi enfin, dans la littérature française, à commencer par Christine de Pisan, presque toutes les époques et écoles ont présenté et présentent leur propre Jeanne d'Arc. Cela veut-il dire qu'on l'"exploite", selon l'expression de l'historien allemand Gerd Krumeich, qui écrit "(...) le culte authentique de Jeanne "dans les faits" fut dès l'origine soit républicain, soit conservateur et royaliste et au fil de l'histoire il a été "annexé", "emprunté", "détourné" - les métaphores ne manquent pas- par des camps qui s'opposaient"¹. Le même auteur s'appuyant sur la phrase de Michelet : "*Souvenons-nous toujours, Français, que la Patrie chez nous est née du coeur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous*"², dit que Jeanne d'Arc est à l'origine du patriotisme français.

La figure de Jeanne d'Arc, précisons, la figure littéraire de Jeanne d'Arc dans l'oeuvre de Péguy est un sujet qui mérite qu'on l'étudie en profondeur. Jeanne est l'héroïne lyrique de Péguy, qui pourrait dire à la manière de Flaubert : "*Jeanne, c'est moi*". A travers son personnage, dans ses épreuves, s'expriment les recherches aussi bien politiques et sociales que religieuses de cet écrivain si complexe et si contradictoire.

Nous voudrions parler ici d'un épisode assez bref mais très important de la vie de Péguy et qui illustre fort bien ce que pouvait être "le combat pour Jeanne d'Arc" au début du XXème siècle.

C'est dans les Feuillets mensuels de l'Amitié Charles Péguy (n° 176-177, 1972) qu'a été publiée la correspondance de Charles Péguy et de Jacques Maritain entre 1901 et 1910.

1) G. Krumeich, *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1993.

2) *Id.*, p. 18.

Jacques Maritain (1882-1973), philosophe catholique qui a dans ses oeuvres souvent combattu la philosophie de Bergson, était plus jeune que Péguy ; ce dernier, fidèle ami de Geneviève Favre, mère de Maritain, portait aussi un vif intérêt à la carrière du jeune homme, le faisant collaborer activement aux Cahiers de la Quinzaine dès leur fondation et allant même jusqu'à le considérer un certain temps comme son successeur. Leurs rapports n'étaient pourtant pas faciles, et Péguy n'en était pas le principal responsable. Le conflit ne venait pas tant de sympathies ou d'antipathies personnelles que de différends touchant la religion et la foi. En 1906, Jacques Maritain, sa femme Raïssa et sa belle-soeur Vera Oumançoff se convertirent au catholicisme, adoptèrent la doctrine et la discipline de l'Eglise et devinrent des catholiques pratiquants.

La correspondance entre Péguy et Maritain soulève quantité de problèmes : rapports avec le socialisme et avec Jaurès, avec la philosophie de Bergson ; mais l'essentiel, à notre avis, est la polémique sur les questions de foi, qui mènera inévitablement à un désaccord à propos de la manière dont Péguy représente Jeanne d'Arc.

L'originalité de cette correspondance tient à ce que Péguy ne répond pratiquement pas aux dissertations édifiantes du jeune Maritain, envers lequel il témoigne toujours d'une grande égalité d'humeur. Pourtant, la position de Péguy se révèle avec une grande clarté au travers des lettres de Maritain. Deux voix s'ajoutent au dialogue : celles de Raïssa Maritain et de Dom Baillet, condisciple de Péguy à Sainte-Barbe, dont les notes sur Jeanne d'Arc concluent la publication de la correspondance.

Dans cette correspondance (voir les lettres de J. Maritain du 14 novembre 1907 et du 21 décembre 1908, et celle de R. Maritain du 4 décembre 1907), le couple Maritain connaissant la conversion de Péguy, essaie obstinément de le convaincre d'accepter l'Eglise avec tous ses dogmes, de suivre une catéchèse, de devenir catholique pratiquant et surtout se soumettre entièrement à la discipline de l'Eglise.

"(...) Rentrer dans l'Eglise, écrit Maritain, (...) cela signifie faire ce que Dieu demande, ce qu'il commande absolument et en premier lieu, obéir à ses commandements.

"(...) Rentrer dans l'Eglise, redevenir vivant dans le corps de Jésus-Christ, recevoir la vie et la nourriture de la grâce comme un fils fidèle et prodigue, ce n'est pas, ce n'est d'aucune manière et à aucun degré une oeuvre, qui a besoin de mûrir, c'est un devoir, qui est tout mûri dès qu'il est vu, ce n'est pas une oeuvre, qui est relative et qui prend du temps comme tout ce qui est des hommes, c'est un devoir qui est absolu et immédiatement éternel comme tout ce qui vient de Dieu"³.

Pour eux qui étaient des néophytes, tout était simple et ils trouvaient désagréable et irritante l'attitude "étrange" de Péguy, qui toute sa vie rejeta les "catéchisations" tant re-

3) "Correspondance Péguy-Maritain", *Feuillets de l'Amitié Charles Péguy*, n° 177, mai 1972, p. 3.

ligieuses que laïques. Il écrit dans De la raison : "La raison ne procède pas de l'autorité gouvernementale (...) de l'autorité militaire (...), de l'autorité religieuse (...)". Beaucoup plus tard, Raïssa Maritain écrira : "Tout n'était pas résolu pour Péguy"⁴. Et Maritain lui-même comprit plus tard que ses reproches avaient été trop sévères et injustes.

En fait la religion de Péguy a un caractère très particulier : la vision chrétienne et l'hérésie peuvent ne pas s'y opposer tandis que le christianisme et l'Eglise y apparaissent parfois incompatibles. Dès 1897 dans son drame de jeunesse Jeanne d'Arc, Péguy présente le dialogue suivant :

Jeanne :

- Alors l'Eglise, comme vous dites, c'est la chrétienté ?

Maître Thomas de Courcelles :

- Non, Jeanne. Ces deux mots n'ont pas tout à fait le même sens.

Jeanne

- Alors, je ne comprends pas⁵.

Plus loin, Jeanne, héroïne lyrique de Péguy, dit :

"Pourtant, mon Dieu, quand je pense qu'à présent que je vous parle, toutes mes paroles vous trouvent occupé à damner des âmes, Pardonnez-moi, mon Dieu, si je dis un blasphème : Quand je pense à cela, Je ne peux plus prier⁶".

En 1910, Péguy s'est "converti" : il a écrit le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc, pénétré d'esprit religieux ; mais presque rien n'a changé. La longue discussion entre Jeanne et Madame Gervaise n'est autre que le débat de Péguy lui-même avec l'institution de l'Eglise catholique. Pendant toute sa vie, Péguy a donné bien plus de valeur au christianisme profond et sincère de l'âme qu'à la foi dogmatique de la raison. Quand il parle de Maritain et de sa mère, il définit le premier comme un "misérable dévôt", mais appelle Geneviève Favre : "cette sacrée petite républicaine au grand coeur qui n'a pas pour deux sous de cervelle, (...) mais qui possède dans son petit doigt plus de christianisme que tous ces imbéciles dans leur appareil"⁷.

Le Mystère qui paraît en 1910 devait inévitablement susciter l'irritation de Maritain. Voici les accusations qu'il porte contre l'héroïne de Péguy :

"La vocation de la Bienheureuse Jeanne est toute défigurée. Vous en avez retranché la force souveraine et la douceur du Saint-Esprit (...) la simplicité et la paix de la foi, (...) l'ignorance totale de soi-même, la vue directe de toutes choses dans la lumière surnaturelle et selon la vue de Dieu, vous en avez retran-

4) *Id.*, n° 176, avril 1972, p. 5.

5) Péguy, *Oeuvres poétiques complètes*, Paris, Bibl. de la Pléiade, 1965, p. 274.

6) *Ibid.*, p. 43.

7) Pie Duployé, *La Religion de Péguy*, Paris, Klincksieck, 1965, p. 396.

ché tout, à la place vous avez mis une concentration de caractère, une complication et une agitation toutes romantiques, une idée de Dieu moderne, indigne de Jeanne, (...) une foi sans confiance, une idée toute moderne et matérialiste de notre responsabilité dans le mal qui s'accomplit et de la communion des saints, une tristesse sombre et presque désespérée, une tristesse d'orgueilleux"⁸.

Il est étonnant que, malgré son hostilité à la Jeanne de Péguy, Maritain ait compris en profondeur l'interprétation des personnages et en ait fait une analyse si fine, tout en refusant de l'accepter. Dom Baillet fait chorus avec Maritain et c'est Maritain qui transmet à Péguy la note qu'il rédige. Baillet n'était pas pour Péguy un inconnu. C'était l'un des rares clercs que Péguy respectait sincèrement. Selon Pie Duployé : "*Baillet, pour Péguy, c'était l'Eglise*". Mais cette fois, il "dissèque" Jeanne, donne les quatre critères de sa sainteté, les signes de sa mission surnaturelle, etc.. On comprend que tout cela fût étranger à Péguy, pour qui Jeanne était vivante.

On parle souvent de "l'engagement" de Péguy, mais cet engagement se manifeste également dans le caractère de tous ses personnages; Eve, Jeanne d'Arc, et même Jésus-Christ, qui ont la vision du monde de Péguy et son propre caractère. Pie Duployé dit justement qu'ils sont tous "péguystes"⁹. Remarquons au passage ce détail intéressant : les "exhortations" de Maritain abondent en expressions latines et font penser au procès de Jeanne et aux exhortations de ses juges. Ce sont presque les mêmes paroles et surtout le même ton. Maritain écrit :

*"Vous voulez rester chargé d'un fardeau trop lourd pour vous, et faire par vous-même ce qu'il appartient à Dieu seul de faire, et refuser en attendant le service d'obligation que Dieu exige de tous ceux qu'il a sauvés (...). Pourtant tout est simple pour Dieu, et si vous remettiez toutes choses en ses mains, en faisant de votre côté tout ce qu'il demande, c'est-à-dire en confessant Jésus-Christ de bouche et par vos actes ...
Croyez bien que nous vous aimons de tout notre coeur et que nous ne cesserons jamais de prier pour vous"*¹⁰.

Il faut noter que beaucoup plus tard, à l'époque de la publication de la correspondance, Maritain regrettera ses invectives arrogantes :

*"Je me sens honteux maintenant, non pas certes des vérités que je tâchais de lui rappeler, mais du ton dogmatique et de la manière naïvement et insupportablement arrogante que j'employais pour cela, - croyant de mon devoir de ne tenir aucun compte de la sensibilité de Péguy, et montrant d'autant plus de violence à son égard qu'il était plus cher à mon coeur"*¹¹.

8) "Correspondance Péguy-Maritain", n° 177, *op. cit.*, p. 20.

9) Pie Duployé, *op. cit.*, p. XVIII.

10) "Correspondance Péguy-Maritain", n° 177, *op. cit.*, p. 17.

11) Jean Bastaire, *Péguy l'inchrétien*, Desclée de Brouver, 1991, p. 138.

Maritain n'explique alors sa dureté et son injustice à l'égard de la Jeanne d'Arc et de la foi de Péguy que par sa longue attente d'une véritable conversion.

Pour expliquer les rapports de Péguy avec ses personnages, il faut également parler du problème de l'unité du mystique et du charnel qui est au coeur de son oeuvre. En particulier, parlant d'Eve, Péguy affirme l'étroite liaison du mystique et du charnel, aussi bien dans la foi que dans l'oeuvre littéraire. On a déjà beaucoup évoqué cet aspect de l'oeuvre de Péguy mais il mérite une étude complémentaire pour permettre de comprendre la foi et la création de Péguy. Il est intéressant de remarquer que Jean-Paul II, qui a beaucoup approfondi la pensée de Charles Péguy, a porté ce jugement sur son Mystère : "*C'est tout à fait l'origine de la théologie qui est concentrée dans cette oeuvre. La théologie pas seulement méditée, pas seulement spéculée, mais surtout vécue*".

Dom Baillet parle des interprétations littéraires de Jeanne en mentionnant celles de Mark Twain, Anatole France, Andrew Lang. Il apprécie beaucoup l'oeuvre de ce dernier qui, à son avis, montre le caractère surnaturel de la mission de Jeanne alors que Péguy n'y verrait qu'un mystère d'ordre humain et non divin.

Evidemment, ni Baillet ni Maritain ne pouvaient nier la réalité de l'existence littéraire de Jeanne. Pourquoi donc l'essentiel des accusations de Maritain se résume-t-il à cette phrase : "*Vous avez fait de la littérature*"¹² ? Apparemment ce reproche ne vise pas Péguy-poète, mais Péguy-nouveau converti, ce qui pour Maritain et Baillet était beaucoup plus important. Il est certain qu'un sens chrétien authentique peut admirablement s'exprimer dans une oeuvre poétique, comme en témoignent les exemples de Claudel, Bernanos, Mauriac et d'autres. En revanche, la poésie est incompatible avec le dogmatisme, sous quelque forme qu'il se présente.

Ainsi donc, cette polémique nous pose-t-elle un problème fort intéressant pour l'histoire littéraire : en quoi consiste la différence entre les représentations historiques, religieuses et littéraires de Jeanne d'Arc ? La représentation littéraire de la Sainte a-t-elle droit à l'existence ? Ces questions surgissent à chaque fois que l'artiste touche aux figures sacrées de l'Eglise, à plus forte raison à Jésus-Christ. On se souvient du Yeshoua de Mikhaïl Boulgakov ou du scandale récent à l'occasion du film La Dernière Tentation du Christ de Martin Scorsese. Selon nous, la littérature ne peut se voir enfermée dans des cadres théologiques rigoureux quand il s'agit de choisir son sujet et elle ne doit pas non plus être privée du droit d'avoir sa propre vision artistique. Tout ce qui appartient à l'art véritable a droit à l'existence.

12) "Correspondance Péguy-Maritain", n° 177, p. 20.

En reprenant les nombreuses interprétations de la figure de Jeanne d'Arc, nous pouvons légitimement introduire ici la notion d'un archétype qui existerait dans la conscience nationale des Français et se refléterait dans une création artistique. Selon Jung, il existe deux archétypes : celui de l'individu et celui de la société, qui agissent parallèlement :

*"Dans la conscience de l'individu, lorsqu'intervient une situation qui correspond à l'archétype en question, ce dernier s'active et le motif surgit qui mène à un conflit à dimensions pathologiques. C'est-à-dire à une névrose"*¹³.

Dans la société, *"(...) les archétypes engendrent les mythes, les religions et les conceptions qui influencent des peuples entiers et délimitent des époques historiques"*¹⁴.

Si l'on admet que Jeanne d'Arc est un archétype, surgissant au milieu d'une névrose historique ou sociale, il devient clair que le début du XXe siècle, la ligne de partage entre ces deux époques, active cet archétype. Du fait qu'il reflète l'essence profonde de la personnalité (dans notre cas, celle de Péguy et celle de Maritain), on s'explique la chaleur d'une polémique qui frôle le conflit personnel.

Jung écrit : *"On peut sentir l'énergétique des archétypes par le charme particulier de leur apparition. Ils semblent ensorceler. Ce trait est typique des complexes individuels ainsi que des complexes sociaux et joue aussi bien dans l'histoire individuelle que dans l'histoire sociale"*¹⁵.

Peut-on parler d'un archétype, en littérature, qui se présenterait comme une interpénétration du personnel et du social ? Rappelons-nous Faust, Don Juan, les héros antiques. Mais dans les littératures des autres pays, nous ne trouverons aucun exemple aussi universel que celui de Jeanne d'Arc. Comprendre comment au cours des siècles on a interprété le rôle de Jeanne d'Arc, revient à saisir l'essence même de l'idée nationale.

13) C.-G. Jung, *L'Homme et ses symboles*, Moscou, 1997, p. 343.

14) *Id.*, p. 76.

15) *Ibid.*

LE MAL DANS L'IMAGINAIRE FRANCAIS (1850-1950) ETHIQUE ET ESTHETIQUE CHEZ PEGUY : UN COMBAT SUR DEUX FRONTS

Hélène Daillet,
Université de Louvain

Les oeuvres de Péguy qui abordent le plus explicitement le problème du mal¹ sont *Jeanne d'Arc*² et *De Jean Coste*, respectivement publiés en 1897 et en 1902. En réalité, cette question a travaillé Péguy sa vie durant et sa droiture morale n'a cessé de réagir "à temps et à contretemps" face à cette réalité³. Les meilleurs exemples de cette volonté de justice furent l'affaire Dreyfus et la lutte contre le génocide arménien au tout début de sa carrière.

Même si Péguy commence sa vie d'écrivain par une oeuvre classée aujourd'hui parmi les oeuvres dites "poétiques" de la Pléiade, *Jeanne d'Arc*, la question du mal touche aux deux versants inséparables de son oeuvre, prose et poésie : la prose en termes de réalisme, la poésie par une esthétique du silence, ou plutôt de la transparence.

En termes de littérature, Péguy ne se complaît pas dans une description du péché, plus grave à son sens que la réalité elle-même puisque l'écriture a pour lui valeur pédagogique. Ce serait une prise de position thomiste qui ne peut pleinement satisfaire quelqu'un qui "rêve"⁴ de "porter remède au mal universel humain"⁵.

- 1) La surabondance du corpus *de malo* est telle que nous devons choisir (et donc parfois renoncer) en faisant allusion à d'autres textes majeurs de Péguy. Que l'on veuille bien excuser cette limite donnée à notre étude, par là incomplète.
- 2) Pie Duployé, o.p. (*La Religion de Péguy*, Paris, Klincksieck, 1965, 693 p.) a comparé *Jeanne d'Arc* au *De Malo* de saint Thomas d'Aquin.
- 3) Charles Péguy, *A nos amis, à nos abonnés* (1909); *Oeuvres en prose complètes (OPrC)* Paris, Bibl. de la Pléiade, 1988, p. 1273 : *"Ne nous félicitons pas. Nous sommes des vaincus. Le monde est contre nous (...). Tout ce que nous avons soutenu, tout ce que nous avons défendu, les moeurs et les lois, le sérieux et la sévérité, les principes et les idées, les réalités et le beau langage, la propreté, la probité de langage, la probité de pensée, la justice et l'harmonie, la justesse, une certaine tenue, l'intelligence et le bon français, la révolution et notre ancien socialisme, la vérité, le droit, la simple entente, le bon travail, le bel ouvrage, tout ce que nous avons soutenu, tout ce que nous avons défendu recule de jour en jour devant une barbarie, devant une inculture croissantes, devant l'envahissement de la corruption politique et sociale"*.
- 4) Les guillemets sont de nous
- 5) Voir page suivante.

Les fantasmagories des romans noirs du XIXème siècle, les rêves et l'imaginaire semblent revêtir à ses yeux une telle inconsistance qu'ils manquent tout simplement de sérieux, ce sont des "frivolités".

En 1905, Péguy écrivait déjà :

"(...) nous avons une telle nausée du livresque, de l'imaginaire et du factice que, si nous disions tout notre coeur⁶, nous aimons mieux un vivant, un réel qui risquerait d'être injuste qu'un juste qui serait garanti d'être imaginaire. Ou, pour parler exactement, nous risquons d'aimer un réel qui risquerait d'être injuste ; nous ne risquons pas d'aimer un juste qui ne risquerait pas d'être réel⁷.

Si Péguy semble abhorrer la fiction dans ce qu'elle a de factice et de dangereux pour les âmes, il ne révoque pas l'imaginaire pour autant.

L'aspect engagé de son oeuvre prend chez lui une forme intéressante. Le Père Dejong, dans son livre Charles Péguy, L'espérance d'un salut universel, fait très justement remarquer que :

"L'approfondissement de sa vie intérieure et le souci d'engagement dans la lutte contre le Mal universel [prennent] chez lui la forme de la création artistique et littéraire. L'art est donc à la fois la manière la plus sûre d'atteindre au réel humain, plus profond que toutes les descriptions événementielles, et le moyen de rejoindre les hommes de son temps dans ce qu'ils ont de meilleur (...)"⁸.

5) Péguy, *Jeanne d'Arc* (1897), *Oeuvres poétiques complètes*, (OPC) Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1975. Citons la dédicace monumentale de cette oeuvre :

*"A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu,
A toutes celles et à tous ceux qui seront morts pour tâcher de porter remède au mal universel ;
En particulier,
A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine,
A toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine pour tâcher de porter remède au mal universel humain ;
Parmi eux,
A toutes celles et à tous ceux qui auront connu le remède, c'est-à-dire :
A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine,
A toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine pour l'établissement de la République socialiste universelle,
Ce poème est dédié.
Prenne à présent sa part de la dédicace qui voudra".*

6) Nous soulignons comme significatif l'emploi du mot "coeur" pour signifier la pensée, selon la tradition littéraire de l'amour courtois puis de l'âge classique, dans laquelle se situe Péguy.

7) Péguy, *Introduction au 4e Cahier de la 7e série* (1905), (OPrC), op. cit., p. 68-69.

8) Thierry Dejong, s.j., *Charles Péguy, L'Espérance d'un salut universel*, Namur, Culture et Vérité, 1989, p. 17.

Ce que les hommes ont de meilleur, Péguy ne le chercherait donc pas dans l'imaginaire. Cependant, si l'on connaît bien la portée engagée de l'oeuvre de Péguy, on néglige souvent de souligner que Péguy confère à l'imaginaire une place éminente, la même place que saint Ignace donnait à l'imaginaire dans les Exercices spirituels⁹. Si la vie intérieure et l'engagement visent une action authentique et non le merveilleux pour lui-même, Péguy n'en exerce pas moins sa capacité de "faire image" afin de créer ce qu'il nomme des "climats", sources d'intelligence et de croissance pour le poète et le prosateur :

*- O Mère ensevelie hors du premier jardin,
Vous n'avez plus connu ce climat de grâce,
Et la vasque et la source et la haute terrasse,
Et le premier soleil sur le premier matin¹⁰.*

Nous reviendrons sur cette question de ce que nous nommerons le "réalisme mystique" de Péguy. Ce concept est largement illustré par la littérature francophone belge et éclaire l'oeuvre de Péguy qui vise deux sommets : le réalisme et le spirituel. S'il est acquis aujourd'hui que l'écriture de Péguy cherche à s'incarner tout autant qu'à reproduire le réel, on remarque toutefois que le réel est avant tout pour lui d'ordre spirituel, donc invisible. L'auteur souligne d'ailleurs lui-même qu'il "exerce"¹¹ son imaginaire à partir de documents historiques. Comment cela est-il possible, étant donné les limites inhérentes à la recherche historique ? Il s'en explique dans Un Nouveau théologien, M. Fernand Laudet : "Pour M. Laudet la surnaturelle Jeanne d'Arc, enfin sainte Jeanne d'Arc ne sont pas de l'histoire et sont de la légende. Pour nous chrétiens, disons-le hautement, le surnaturel et la sainteté, c'est cela qui est l'histoire, la seule histoire profonde et profondément réelle (...)"¹². Tout en contrant le matérialisme positiviste de certains historiens contemporains, ses envols lyriques, lorsqu'ils relèvent de la prose, n'en sont pas moins à la base profondément *déployés* et gonflés par le concret. Nous aurions pu dire aussi : limités et contrôlés par la maîtresse réalité. En revanche, nous verrons que la poésie développe une esthétique "en creux" et cherche au contraire à s'approprier la matière dans un mouvement scripturaire qui lui semble opposé et complémentaire à la fois, dessinant une structure imaginaire du secret. La question se pose alors de savoir si le silence poétique est le deuxième et dernier terme de cette esthétique ou s'il n'existe pas d'autres esthétiques relevant de ce type.

9) Dans ces exercices, il s'agit, en imaginant des scènes bibliques, de se représenter les personnages en présence et d'entrer en "colloque" avec eux. Il s'agit donc d'une appropriation personnelle d'une histoire vraie, mais qui, de par sa réalité spirituelle, demeure toujours à réinventer.

10) *Eve*, OPC, op. cit., p. 935.

11) Les guillemets sont de nous.

12) *Laudet*, OPrC, t. II, op. cit., p. 397.

Le mal littéraire et le mal en littérature.

Péguy a institué une esthétique du récit¹³ contre l'esprit de système. Ainsi, chez Péguy, l'esthétique est une éthique et l'éthique, une question d'esthétique.

Pour le théologien allemand H. Urs von Balthasar, il ne fait pas de doute que l'esthétique et l'éthique de Péguy ne font qu'un : au début du XX^{ème} siècle,

"Charles Péguy peut être considéré comme le meilleur représentant d'une esthétique théologique parce qu'il accomplit sur le territoire catholique exactement le même tournant polémique contre "l'esprit de système"¹⁴ que Kierkegaard avait accompli contre l'hégélianisme. Il représente donc la même intention existentielle que celui-ci, mais par suite d'un enracinement biblique plus radical que chez le Danois il évite sa faute : la séparation de l'esthétique et de l'éthique (ou de la religion)¹⁵.

Lorsque le théologien évoque une "esthétique théologique", il faut y voir seulement, dans le cadre de cette étude, un discours sur Dieu, lequel s'élabore par paliers. Le style de Péguy ne relève donc pas ici du dogme théologique mais de vérités spirituelles et anthropologiques. Cela est particulièrement éloquent à propos de l'enfer, comme nous allons le voir.

L'auteur revendique jusque dans ses écrits la liberté de la pensée et de la vie intérieure -ces deux éléments étant pour lui les composantes essentielles de toute vie spirituelle- qui se donnent à voir dans une trace, celle de l'écrit. C'est ainsi que Péguy déroule les aléas de son "imagination réaliste", et loin de se répéter, précise à chaque étape les nuances de sa pensée éclectique.

La question du mal se pose pour Péguy en termes de liberté et de grâce, particulièrement à la fin de sa vie, soit au moment des Mystères. L'exemple d'ajouts sur manuscrit¹⁶ du deuxième Mystère, Le Porche du mystère de la deuxième vertu (1911), nous éclaire sur la manière dont Péguy illustre l'incarnation de Dieu et malgré cela, la liberté du coeur humain créé à l'image du coeur de Dieu :

*Par cette brebis et parce qu'elle ne rentrait point au bercail
et parce qu'elle allait manquer à l'appel du soir,
Jésus comme homme a connu l'inquiétude humaine, (...)*

13) Jean-Yves Tadié, *Le Récit poétique*, Paris, P.U.F., 1978.

14) Péguy, *Heureux les systématiques* (posthume, 1905), *OPrC*, t. II, *op. cit.*, p. 225 : "Heureux (...) les systématiques ; ils ont pris le bon parti de mépriser eux-mêmes la réalité".

15) Hans Urs von Balthasar, *La Gloire et la Croix, Les Aspects esthétiques de la Révélation*, t. II : *Styles. De Jean de la Croix à Péguy*, Paris, Aubier, 1972, p. 277-279.

16) Nous le signalons par une étoile (*).

Mais ainsi aussi il a connu ce que c'est que la toute première pointe de la poussée de l'espérance.

*Quand la jeune vertu espérance commence à pousser au coeur de l'homme
Sous la rude écorce
Comme un premier bourgeon d'avril¹⁷.*

On remarque étonnamment qu'il s'agit aussi bien de Jésus dans son humanité¹⁸ que de tout homme¹⁹. Nous sommes devant un des secrets de la richesse du Porche : l'ambiguïté et l'ambivalence. En effet, nous voyons d'une part une ambivalence de sens dans une phrase comme Jésus "Homme, fait homme" qui invite à l'identification de tout homme en Jésus ; et d'autre part, une ambiguïté (ou ambivalence négative) dans "Quand le Pasteur même eut peur et trembla dans son coeur / D'avoir à la condamner, à la perdre²⁰, je veux dire à la laisser perdue"²¹.

Dans cet exemple, il est évident que Jésus ne peut volontairement pousser une âme à sa perte, mais Péguy, jouant sur les mots, ouvre une possibilité de sens extrême : Jésus responsable de la perte d'une âme.

L'association à un deuxième degré de l'ambivalence et de l'ambiguïté offre au lecteur une grande liberté de compréhension. Cette complexité d'analyse que la synonymie présente est donc loin d'être négative²² dans la mesure où elle se situe dans un jeu poétique (*poëin*, faire).

En ce qui concerne les vérités esthétique et dogmatique de son écriture, l'exemple de l'enfer s'avère éclairant à ce sujet. Il doit cependant être abordé avec prudence.

17) Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, préface et notes de Jean Basteire, Paris, Gallimard, coll. *Poche/Poésie*, p. 57. Nous citons d'après l'édition annotée, plus complète que celle de la Pléiade.

18) *Id.*, "Sous la rude écorce", p. 57.

19) Péguy insiste sur Jésus "Homme, fait homme", *Id.*, p. 64.

20) C'est nous qui soulignons.

21) *Op. cit.*, p. 69.

22) Frère Philippe Vercoestre, "Péguy, homme de la liberté", *Feuillets de l'Amitié Charles Péguy* n° 16, p. 7 : "Je pense ne pas trahir l'itinéraire spirituel de Péguy en essayant de retrouver dans sa vie ce qu'on pourrait appeler la conquête de la véritable liberté intérieure. En sa vie, il n'y a pas d'étapes ou de repères bien fixes. Il n'y a pas de conversions, c'est-à-dire de changements brusques, mais il y a un approfondissement constant et continu de lui-même par lui-même. Il y a tout de même un point de départ et un point d'arrivée [dans le Porche, le récit de la genèse et le mystère de la Passion] et au milieu un (hinterland) prodigieusement riche où nous assistons à la venue de la grâce". Ce propos semble particulièrement bien convenir pour le Porche. Ainsi, l'entre-d'eux, l'hinterland n'est pas seulement le désespoir de Péguy mais également et aussitôt la venue de la grâce.

La véritable difficulté rencontrée par Péguy pour son adhésion au catholicisme vint de l'éternité des peines de l'Enfer²³", remarque Ernest Champeaux. "De l'enfer, écrit M. Robert Burac, le dernier biographe de Péguy, *il sera toujours inconsolable*"²⁴.

Le problème délicat²⁵, cette redoutable vérité²⁶ qu'est l'enfer pour les théologiens fut une pierre d'achoppement pour Péguy. La définition qu'il en donne dans De Jean Coste, oeuvre en prose, n'est pas sans poser quelques difficultés :

"(...) l'enfer est essentiellement qualifié comme l'effet d'une excommunication divine : le damné est un excommunié de par Dieu ; (...) il est privé de la présence de Dieu ; (...) essentiellement modifié comme éternel, c'est-à-dire comme infini dans le temps, ou comme infini dans ce qui serait le temps et qui exclut le temps ; à cet égard l'enfer se connaît à ce qu'il n'admet aucune espérance ; l'horizon du damné est barré d'une barre infinie ; l'enfer est cerclé ; aucun espoir absolument ne filtre, aucune lueur²⁷.

Si la représentation littéraire est intéressante, la proposition de "l'excommunication de par Dieu" n'est pas dogmatique. Elle ne figure même pas dans le catéchisme d'Orléans auquel nous renvoie Péguy à propos des Mystères.

Cette vision revêt cependant un intérêt indéniable. Décrivant la pauvreté extrême²⁸ d'un instituteur, Péguy opère un parallèle entre la misère sociale et l'enfer : "Le misérable est dans sa misère, au centre de sa misère ; il ne voit que misérablement (...) ; il n'a plus qu'un seul domaine ; et tout ce domaine est irrévocablement pour lui le domaine de la misère ; son domaine est un préau de prisonnier ; où qu'il regarde, il ne voit que la misère ; et puisque la misère ne peut évidemment recevoir une limitation que d'un espoir au moins, puisque tout espoir lui est interdit, sa misère ne reçoit aucune limitation ; littéralement elle est infinie (...) "²⁹. L'exigence éthique de Péguy l'empêche ici de jouer sur les mots.

C'est par une simple observation du réel que Péguy nous fait entendre qu'une misère "finie" est infinie pour celui qui la vit. L'extériorité, le mythe positiviste de l'objectivité recule devant une telle réalité. Même si sa définition de l'enfer n'est pas absolument exacte, sa prose littéraire a permis de comprendre l'énigme, car pour lui c'en est une, de la ressemblance qui existe entre la misère et l'enfer.

23) Ernest Champeaux, *Courrier d'Orléans*, juin 1970, p. 2.

24) Robert Burac, *op. cit.*, p. 221.

25) *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, tome IV, Première partie, Paris, Beauchesne, 1960, p. 731.

26) *Id.*

27) Péguy, *De Jean Coste* (1902), *OPrC*, t. I, *op. cit.*, p. 1021.

28) Synonyme de "misère" dans notre cas, contrairement à la distinction importante que Péguy opère entre la misère et la pauvreté.

29) *Op. cit.* (1902), p. 1027-1028.

La question n'est donc pas de savoir si Péguy croit ou non en l'enfer, mais plutôt comment il l'aborde : comme une réalité. C'est pour émouvoir le chrétien bien-pensant et paresseux que Péguy compare la détresse sociale à l'enfer des catholiques. Il l'aborde par conséquent de manière secondaire. On remarque alors que la dimension éthique de son oeuvre découle naturellement de sa démarche créatrice.

Péguy n'a donc pas réellement "évolué" dans sa conception de l'enfer puisque dès l'origine, l'absence d'intériorité et d'intimité avec Dieu est perçue comme le mal extrême. En ce sens, Péguy récusait une définition de l'enfer qui faisait de Dieu l'ennemi de l'homme. Saint Augustin, dont on connaît la découverte d'un Dieu "interior intimo meo", n'est pas parvenu à cette synthèse où l'amour miséricordieux l'emporte sur la justice parce que Dieu est aussi celui qui est plus grand que notre coeur, mais surtout parce que la miséricorde est la justice ultime de Dieu. Le questionnement sur l'enfer doit libérer le chercheur, non le fasciner ; car la fascination du mal obscurcit le bien.

Si l'auteur a bien perçu la suprématie de la charité sur ce qu'il croyait être le dogme de l'Eglise catholique, il lui faudra toute une vie (de 1897 à 1914, date de la Note conjointe...) non pour découvrir, mais pour mettre en place une esthétique qui corresponde à une vision "souple", bergsonienne, de la morale et de la spiritualité chrétiennes.

Lorsque Péguy écrit sa première Jeanne d'Arc en 1897, il ne faut pas oublier, souligne le Père Dejong, qu'il réagissait contre une prédication qui "développait de façon malsaine l'imagination de l'enfer pour faire peur aux pécheurs"³⁰. Dans l'exemple de l'enfer que nous avons choisi, et d'un point de vue strictement esthétique, nous ne pouvons qu'être d'accord avec H. Urs von Balthasar lorsqu'il écrit qu'"admettre une harmonie du monde avec l'abandon définitif de ceux qui ne peuvent être sauvés, c'est, comme Augustin et Dante, accepter volontiers dans l'esthétique théologique la città dolente. C'est limiter l'espérance d'une manière individualiste : "lasciate ogni speranza". C'est finalement, l'en-

30) Thierry Dejong, s.j., *op. cit.*, p. 21. Citons l'acte de condamnation de Maître Guillaume Evrard que M. Elie Maakaroun dans sa thèse nous invite à lire comme une parodie :

"Elle ira dans l'Enfer avec les morts damnés,
Avec les Condamnés et les Abandonnés, (...) ;
Dans l'Enfer où Satan mange les Coeurs damnés,
Où le Forgeron fort forge la chair damnée,
Tordant de ses doigts forts les tenaillés vivant ;
Elle ira dans l'Enfer où clament les Damnés,
Dans les hurlements fous des Embrasés vivant,
Dans les hurlements sourds des Emmurés vivant,
Dans les hurlements fous des Ecorchés vivant,
Dans les folles clameurs des Damnés affolés (...)"

Péguy, *Jeanne d'Arc*, *OPC*, *op. cit.*, p. 301. Outre le procédé du polyptote (et non pas seulement de répétition), on peut souligner les participes présents maintenus après les noms et en position finale, qui rendent "vivante" la réalité de l'enfer avec cruauté.

fer étant accepté comme un fait, le justifier esthétiquement comme ceux-ci le font"³¹. Finalement, c'est contre une certitude qui se voulait dogmatique à propos de l'enfer que Péguy s'insurgeait. Or, pour Péguy, certitude dogmatique signifie stagnation, immobilisme, mort. D'où la nécessité du récit poétique, en tant que processus, démarche.

Ce que Robert Scholtus a désigné chez Péguy comme une "théologie narrative"³² -une théologie dont le paradigme serait le récit et non la démonstration discursive- semble correspondre à l'esthétique des Mystères de Jeanne d'Arc, publiés de 1910 à 1912. La mise en abîme de ce déroulement linéaire serait le thème de la procession de la vertu Espérance dans le Porche du mystère de la deuxième vertu.

On peut dès lors se poser la question de la place de Satan dans l'oeuvre de Péguy. Est-il, comme il semble le dire, la littérature elle-même ?

En 1905, Péguy avait pressenti avec force la puissance du Malin qui tantôt veut se montrer, tantôt veut passer inaperçu. Dans Par ce demi-clair matin, il faut souligner avec quelle virulence Péguy commente le propos de Jaurès "Rien ne fait de mal" :

*"Je n'ai jamais entendu, je ne connais pas une formule qui soit aussi monstrueuse d'égoïsme parfait. Rien ne fait de mal au moment même où de partout remontent les atrocités des plus vieilles barbaries. (...) Le mot (...) ne constitue pas seulement l'assertion la plus fautive qu'un orateur ait jamais avancée (...) elle est la plus dangereuse aussi pour le salut de l'humanité. Si rien ne fait de mal, que sert l'action, que sert la conduite, que sert la morale, que sert toute vie ? Si rien ne fait de mal, que sert ce que fait Jaurès lui-même ?"*³³.

Il faudrait plus longuement citer ce mémorial élevé en l'honneur des trois cent mille Arméniens massacrés et des milliers de Russes venus implorer en vain la grâce de leur souverain. Mais tout l'art de Péguy est de reprendre l'expression dans un autre contexte, lui conférant ainsi une valeur héroïque démultipliée :

*"Rien ne fait de mal, c'était le mot des martyrs. Mais les martyrs l'employaient pour leur propre usage, et pour le tourment de leur propre corps (...). Dit par les martyrs, ce mot avait un autre sens. Il était alors le mot des héros. Mais ce qu'il y a de malheureux aujourd'hui, c'est que ces formules du parfait optimisme ne sortent jamais que des gens qui ont su se garder des tempêtes"*³⁴.

31) Hans Urs von Balthasar, *op. cit.*, p. 284.

32) Robert Scholtus, "Péguy et le théologien", *Bulletin de l'Amitié Charles Péguy* n° 15, juillet-septembre 1981, p. 145-154.

33) Péguy, *Par ce demi-clair matin* (1905), *OPrC*, t. II, *op. cit.*, p. 97.

34) *Id.*, p. 97-99.

La valeur éthique de la parole, souvent mise en relief par Péguy, est ici fortement mise en perspective par le changement du sujet de l'énonciation.

Voici comment Péguy situe Eve par rapport à Dante dans la tradition littéraire (à l'occasion d'un entretien avec son ami Joseph Lotte) :

*"Evidemment je ne connais pas l'italien, mais je l'ai bien lu tout de même, son Paradis. Ca n'est pas ça. Il invente, moi je découvre. Il est bien plus fort dans son Enfer. Mais ils sont tous comme cela : il leur faut le mal et le péché pour faire des choses intéressantes. Moi, je ne travaille pas dans le péché. Je suis un pécheur, mais il n'y a pas un péché dans mon oeuvre"*³⁵.

Les livres d'Octave Mirbeau se vendaient mieux que les Cahiers de Péguy ! C'est en ce sens, pensons-nous, que Péguy écrit dans Eve :

*"Les armes de Satan, c'est la littérature"*³⁶.

Péguy renonce-t-il donc à toute littérature ? Quelle en est sa définition ?

Son propos concerne donc un fait très particulier et ne vient pas destituer toute littérature, ni par conséquent, l'oeuvre de l'écrivain elle-même.

Pour en revenir à notre première question, quand Péguy met en scène, malgré ses réticences, les forces du bien et du mal, il est obligé de personnifier le mal et de le désigner par son nom pour donner quelque vraisemblance à son oeuvre. Mais il n'utilisera jamais que de deux désignations : Lucifer ou Satan. Et encore son propos vise-t-il surtout "les armes" de Jésus et de Satan. L'effet porte donc sur les conséquences du mal et non sur la personnification des forces invisibles, car Péguy demeure très discret dans son évocation poétique au point de vouloir ridiculiser l'adversaire que la légende dit "coquet" :

*"Les armes de Satan c'est la parfumerie
De l'écrivain et c'est la sucrerie
De l'écrivain amer et c'est la pruderie"*³⁷.

Par opposition :

*"Les armes de Jésus c'est la lettre et l'esprit,
Mais c'est l'esprit qui mène et l'esprit qui nourrit,
Et la lettre n'est là que comme un mot d'écrit ;*

*Les armes de Jésus c'est la lettre et l'esprit,
C'est le Père qui gronde et l'enfant qui sourit,
C'est le Père et le Fils et c'est le Saint-Esprit"*³⁸.

35) Marcel Péguy, *Lettres et entretiens*, Paris, *Cahiers de la Quinzaine*, 1927, p. 170.

36) *Eve*, *OPC*, *op. cit.*, p. 866.

37) Péguy, *La Tapisserie de sainte Geneviève* (1913), *OPC*, *op. cit.*, p. 850.

38) *Id.*, p. 870-871.

Quel type d'esthétique Péguy a-t-il donc développé ? Pierre Citti a évoqué à propos de Victor-Marie, comte Hugo, une "esthétique du secret"³⁹. Francine Lenne a dépeint le "silence de l'encre" chez Péguy :

*"Il dresse autour de la chose quotidienne le mur infranchissable du silence et du mystère. Et en même temps, il lance inlassablement contre ce mur l'assaut du langage (...) De sorte que ce qui anime son travail, ce qui lui donne mouvement et matière, c'est le silence. (...) Le silence est vraiment la matière première de l'écriture de Péguy, sa source et son ultime état, l'alpha et l'oméga agissant dans le moindre de ses mouvements. Le silence est son premier et ultime désir. Surgir du silence et rejoindre le silence avec une sorte de hâte et de rage, écrire pour se taire, voilà le projet paradoxal : donner au silence matière à manifestation"*⁴⁰.

On sait, par exemple, l'importance croissante des blancs dans l'oeuvre de Péguy et particulièrement dans Jeanne d'Arc. Dans la genèse du Porche, on constate également que Péguy ne cesse d'ajouter des lignes de blanc.

Dans son écriture, il faut également remarquer la pudeur naturelle et permanente de Péguy. On peut pointer dans un passage de Jeanne d'Arc le propos allusif de Jeannette à son amie Hauviette qui l'interroge sur deux enfants mendiant du pain :

*"Leur père a été tué par les Bourguignons ; leur mère a été... tuée aussi par les soldats"*⁴¹.

Dans le Mystère de la Charité qui reprend en l'augmentant le premier drame, l'évocation n'est guère plus explicite, sauf si l'on garde en mémoire le premier récit :

*"Leur père a été tué par les Bourguignons. Hélas, hélas, ce n'est même pas par les Anglais. On n'a pas besoin des Anglais. Pour massacrer les Français. Leur mère, hélas, leur mère"*⁴².

C'est la lecture superposée, génétique⁴³ qui permet d'entrevoir le véritable drame qu'a été le déshonneur de cette mère. Par là, Péguy révèle dans une écriture synchronique l'innocence des enfants, la compassion attristée de Jeannette et la sienne propre. Son écriture apparaît alors profondément "cathartique" non pas dans le sens où Péguy se sert de l'écriture pour purger ses passions, mais parce que celle-ci est révélatrice de son être.

C'est donc par une écriture unifiante, "organique" dans le sens bergsonien, que Péguy lutte contre les forces dispersées du mal.

39) Pierre Citti, "Devenir classique ou l'importance d'être cornélien", *Charles Péguy, six lectures de Victor-Marie, Comte Hugo*, Paris, Minard, *Lettres modernes*, 1995.

40) Francine Lenne, *Le Chevêtre : une lecture de Péguy*, Lille, Presses universitaires de Lille, p. 14.

41) *OPC, Op. cit.*, p. 31.

42) *Id.*, p. 382.

43) La lecture génétique est particulièrement pertinente en ce qui concerne l'oeuvre de Péguy. Il composait en marchant, parfois même en dormant, méditant longuement sa poésie. Il transcrivait directement son texte une fois à sa table de travail, faisant ainsi oeuvre de mémoire.

Pour conclure, l'imagination de Péguy est limitée par sa discrétion, sa révolte face au mal. Dans sa forme "en creux", l'écriture de Péguy laisse place au sentiment, à l'esprit. C'est le respect d'un silence et non la virulence verbale qui opère (*opera*, oeuvres). En ce sens, la forme poétique est une des formes privilégiées de l'expression artistique de Péguy.

Sa poésie, empreinte de réalisme, ne l'empêche pas d'atteindre au lyrisme, notamment dans les Mystères de Jeanne d'Arc (1910-1912). "Perpétuelle et exténuante conquête de la pureté"⁴⁴, l'oeuvre de Péguy se situe en droite ligne dans la tradition des écrivains classiques. Mais, loin de la raideur d'une littérature racinienne, Péguy opte pour l'esthétique cornélienne :

*"C'est la condition même et la loi de la liberté que l'esprit ne puisse pas se répéter identiquement, que toujours il faut qu'il se transforme, s'élabore, se recommence, que la simple stagnation pour lui soit déjà de la dégénération. L'esprit vivant obéit ainsi à la loi générale de la vie. L'esprit ne peut pas échapper à la loi de la vie ; et l'enseignement ne peut pas échapper aux lois de l'esprit"*⁴⁵.

Echappant ainsi à l'étroitesse du matérialisme positiviste, l'oeuvre de Péguy se présente à la fois comme la conjonction d'un "imaginaire réaliste" et d'un "réalisme mystique".

44) Robert Burac, *Péguy, La révolution et la grâce*, Paris, Laffont, 1994, p. 26.

45) Péguy, *Lettre à M. Charles Guieysse* (1901), *OPrC*, t. I, *op. cit.*, p. 858.

**UNE CLEF POUR LA LECTURE DU
PORCHE DU MYSTÈRE DE LA DEUXIÈME VERTU**

Katarzina Rodrigo Pereira

Institut de linguistique appliquée, Université de Varsovie

INTRODUCTION

Beaucoup de biographes, amis et critiques de Péguy, constatent que sa vie et son oeuvre sont indéniablement liées à la fois à Israël et à l'Eglise¹. Il est l'homme aux frontières, le précurseur de l'oecuménisme qui écrit :

*"Quand on a ses principaux amis (...) comme je les ai, chez les protestants et chez les juifs, on s'aperçoit bientôt, on sait qu'ils ne peuvent pas se représenter ce que c'est qu'un catholique. Et les protestants sont encore plus éloignés, plus incapables de se le représenter que les juifs"*².

C'est avec les Juifs qu'il a fait ses premiers pas, d'abord dans la politique³, ensuite dans la philosophie⁴. De nombreux amis, collaborateurs et abonnés des *Cahiers de*

- 1) "Le destin de Péguy, dans sa vie et sa pensée, est indissolublement lié à Israël. Hans Urs von Balthasar, *La Gloire et la Croix*, t. II : *Styles. De Jean de la Croix à Péguy*, Aubier-Théologie, 1983, p. 290.
Cf. également : Rabi, *La fascination d'Israël chez Péguy* : publié dans les *Feuillets* n° 146, février 1969, pp. 11-30 ; Pie Duployé, *La religion de Péguy*, Paris, Klincksieck, 1965 ; Jules Isaac, *Les amitiés juives de Péguy*, dans : *Expériences de ma vie*, vol. I, 1959 ; Raïssa Maritain, *Les grandes amitiés*, Desclée de Brouwer, 1949 ; Rabinovich, *Péguy, témoignage d'un juif*, Esprit, 1959 ; Mme Simone, *Sous de nouveaux soleils*, 1957.
- 2) Péguy, *OPrC*, t. III, Gallimard, 1992, Bibl. de la Pléiade, p. 1476.
- 3) L'entrée de Péguy dans l'univers socialiste, dès l'Ecole Normale qu'il a intégrée en 1894, a été accompagnée et inspirée par ses amis juifs, par exemple le bibliothécaire Lucien Herr, ses camarades Albert Mathiez, Albert Lévy, Léon Blum et d'autres. Il est resté membre du parti socialiste jusqu'à sa rupture avec ce qu'on appelait l'Union socialiste, suite au "scandaleux" (selon Péguy) congrès de 1899. Entretemps, il y a eu un événement crucial pour sa formation politique et sociale : l'affaire Dreyfus - l'antisémitisme d'un côté et la dénonciation de l'injustice de l'autre.
- 4) Henri Bergson a été le maître de Péguy, auquel ce dernier est toujours resté fidèle, malgré tous les débats qui se sont créés autour de sa philosophie. Peu avant sa mort, dans la *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne*, écrite en 1914, Péguy a dit à son propos : *"On a feint de croire que la querelle faite à l'intellectualisme était une querelle faite à la raison, à la sagesse, à la logique. Et à l'intelligence (...). Or la révolution, l'invention bergsonienne n'a point consisté à déplacer ces royaumes mais à y opérer une révolution de l'intérieur. Et il n'est pas étonnant que cette philosophie, qui est une philosophie de l'intérieur, aboutit non point à déplacer des royaumes par un mouvement extérieur, par une translation externe, par une substitution extrinsèque, mais à les rénover, à les creuser, à les rendre eux-mêmes en y opérant une interne révolution. La philosophie bergsonienne n'est point une physique du transfert, une mécanique, une cinématique de la translation. C'est une organique. Et même une réorganique. Et c'est une dynamique"*. Péguy, *OPrC*, t. III, op. cit., p. 1246.

la *Quinzaine*, étaient sinon de confession, au moins d'origine juive⁵. Son grand amour était une Juive⁶. Il avait jusqu'à son "chapelain hébraïque", comme il appelait lui-même son ami, un juif, Edmond-Maurice Lévy. C'est après l'avoir écouté lire les psaumes de David, dans les jardins du Luxembourg⁷, que Péguy a écrit ces mots sur l'écoute de la Parole de Dieu :

*"Je ne l'entends malheureusement point en juif. Mais j'ai des amis qui l'entendent. Et je les entends l'entendre"*⁸.

Dans la *Note conjointe*⁹ de Péguy, devenue son texte ultime et restée inachevée, apparaissent "deux amis qui se promènent"¹⁰. L'un est juif, l'autre chrétien. Leurs caractéristiques sont très intéressantes pour notre propos :

*"Un goût secret les rassemble (...) des coins les plus secrets et de préférence des partis les plus contraires. Je ne dis pas seulement des partis politiques les plus contraires. Je dis aussi des partis intellectuels les plus contraires, des partis spirituels les plus contraires. Ils aiment les beaux joueurs. Ils aiment mieux les partenaires que les partisans. Ils se reconnaissent entre eux avant que de s'être dit un mot. Ils ont un goût secret pour l'adversaire (...) Tous les deux nous les supposons éclairés de ce mutuel regard, entendus de cette mutuelle entente, animés de ce mutuel respect. Tous les deux et l'un vers l'autre ils sont mutuellement complices de ceci : qu'ils savent l'incomparable dignité de la pensée, qu'envers et contre tout le reste du monde, envers et contre tous les barbares ils savent que rien n'est aussi grave et aussi sérieux que la pensée"*¹¹.

Cette image, tout à fait banale et quotidienne, de "deux amis" qui "philosophent" ensemble malgré leurs différences, chacun restant soi-même et, néanmoins, faisant un effort pour essayer de "voir avec les yeux de l'autre", rend compte d'une réalité palpable de la vie de Péguy¹² et constitue une figure symbolique qui exprime l'essentiel de

- 5) Il suffit d'en citer quelques-uns : Julien Benda, Lazare Bernard, Lucien Lévy-Bruhi, Edmond Fleg, Daniel Halévy, Jules Isaac, Edmond-Maurice Lévy, Pierre Marcel (Pierre Marcel Lévy), Jacques et Raïssa Maritain, Eddy Marix, Gaston Raphaël, René Salomé, André Spire ...
- 6) Il s'agit de Blanche, la soeur de Gaston Raphaël, poète et ami de Péguy.
- 7) Cf. Péguy, *OPrC*, t. III, op. cit. dans *Notices, notes et variantes*, p. 1650, la note n° 1 pour la p. 584.
- 8) *Ibid.*, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, p. 584.
- 9) *Ibid.*, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, texte posthume (juillet 1914), pp. 1278-1477.
- 10) *Ibid.*, p. 1282. Dans la note n° 2 pour la page 1282, nous pouvons lire : *"Julien Benda nous apprend, dans l'Ordre du 26 janvier 1939, que ses tête-à-tête avec Péguy furent presque quotidiens [...] durant les quatre années qui précédèrent la guerre ; au sortir de la boutique, précise-t-il, "nous allions nous asseoir dans quelque café du boulevard Saint-Michel et nous dînions ensemble à la Closerie des Lilas"*. p. 1793.
- 11) *Ibid.*, pp. 1284-1285.
- 12) Il s'agit des rencontres quotidiennes de Péguy avec Julien Benda.

la vocation de l'auteur : l'image de son dialogue interne semble riche également en promesses pour le dialogue externe, devenu aujourd'hui possible¹³.

Elle peut être comprise comme figure prophétique du dialogue judéo-chrétien et de celui des deux Testaments, qui, aujourd'hui, semble voir le jour.

Déjà, la déclaration du concile Vatican II, *Nostra Aetate*¹⁴, avait ouvert une voie toute neuve dans l'histoire des relations entre ces deux "peuples de Dieu". La période qui a suivi ce décret a été féconde en dialogues, bien qu'ils aient été souvent perturbés à cause d'innombrables blessures et de différents malentendus. Au cours de la visite du Pape à la Grande Synagogue de Rome, le 13 avril 1986, ce dernier a déclaré :

*"Nous avons envers la religion juive des rapports que nous n'avons avec aucune autre religion. Vous êtes nos frères préférés et, d'une certaine manière, on pourrait dire nos frères aînés"*¹⁵.

C'est sous l'éclairage de ces recherches sur le dialogue oecuménique que nous avons choisi d'aborder Le Porche du mystère de la deuxième vertu de Charles Péguy.

Nous ignorons à quel point Péguy était conscient de vivre et de prôner une relation dialogique entre les deux Testaments, l'Ancien et le Nouveau :

*"Le mystère du premier et le mystère du deuxième Testament, le mystère de Dieu le Père et le mystère de Dieu le Fils jouent l'un sur l'autre et directement comme les deux pièces essentielles de notre mécanisme spirituel central"*¹⁶.

Rien que par sa terminologie (les "premier" et "deuxième" Testaments), l'auteur se révèle comme un annonciateur du dialogue, mais il s'avère beaucoup plus que cela : en mystique, il pressent la dimension profondément trinitaire de celui-ci. Nous y reviendrons.

13) Une certaine scène de la dernière guerre mondiale, dont le témoignage oculaire nous a été rapporté un jour, semble être une illustration vivante de cette vérité : dans un camp de concentration nazi en Pologne, faute d'autres possibilités de faire leurs prières et leurs lectures de la Bible, un prêtre catholique et un rabbin juif priaient ensemble, se servant du même Livre des Psaumes.

14) Cf. *Nostra Aetate*, n° 4, 28 octobre 1965. Pour la mise en oeuvre de cette déclaration, une Commission pontificale pour les Relations religieuses avec le Judaïsme a été créée. Cf. *Orientations et suggestions pour l'application de la Déclaration conciliaire "Nostra Aetate", n° 4, par la Commission romaine des Relations avec le Judaïsme, La Documentation catholique*, n° 1668, 19 janvier 1975.

15) Cité par le cardinal Edward Idris Cassidy, président de la Commission pontificale pour les Relations religieuses avec le Judaïsme, dans sa conférence *L'avenir des relations entre juifs et catholiques* donnée à Jérusalem le 10 février 1997 et publiée dans *La Documentation catholique*, n° 2160, 18 mai 1997, p. 495.

16) Cf. Péguy, *Lettres et entretiens*, Paris, l'Artisan du Livre, 1927, p. 186.

Les deux Testaments, en tant que deux pièces d'une même unité, deviennent eux-mêmes de véritables "symboles" (*symbolus* en latin ou *sumbolon* en grec signifiant étymologiquement "morceau d'un objet partagé entre deux personnes pour servir entre elles de signes de reconnaissance"¹⁷).

L'auteur du Porche se révèle, dans son écriture, non seulement comme l'homme du dialogue entre deux Alliances, l'Ancienne et la Nouvelle, mais encore comme leur héritier. Cela transparait sans cesse dans son oeuvre. Il semble se mouvoir, à travers ces deux réalités, selon un certain "code intuitif"¹⁸. Nous l'appellerons : *Shema*¹⁹.

PREMIERE PARTIE :

1. La parole agissante (Dabar²⁰)

Certes, Péguy n'était ni théologien ni exégète de la Bible, au sens propre de ces mots. Mais il était doté d'une "intuition biblique" extraordinaire²¹. C'est dans ce sens que l'on peut parler de Péguy "enfant" de la Bible. Lui-même le professait haut et fort :

*"On n'est point chrétien parce qu'on est à un certain niveau, moral, intellectuel, spirituel même. On est chrétien parce qu'on est d'une certaine race remontante, d'une certaine race mystique, d'une certaine race spirituelle et charnelle, temporelle et éternelle, d'un certain sang. Ce classement cardinal ne se fait point horizontalement mais verticalement"*²².

17) Cf. *Le Petit Robert*.

18) Cf. la notion de connaissance "directe", "intuitive" chez Bergson.

19) Ce verbe hébreu signifiant "écoute !" et "écouter". La prière juive *Shema, Israël* tire son appellation des premiers mots du texte du Deutéronome (6, 4-9) : "Ecoute, Israël : le Seigneur est notre Dieu, le Seigneur est un !". Récitée tous les jours, matin et soir, elle est devenue la "profession de foi" juive par excellence.

(20) Le mot "dabar" désigne la Parole active, efficace, qui crée l'événement. C'est au désert que la Parole de Dieu retentit le mieux. Selon la tradition juive la racine n'est pas différente de celle de "debir", "partie du Saint des Saints où Dieu parle". Dom Pierre Miquel, *Les mots-clés de la Bible*, Beauchesne, 1996, p. 75.

21) *"Il est incroyable et proprement génial, mais c'est peut-être le fruit d'une de ces grâces surnaturelles dont Péguy se disait comblé, qu'un Français, élevé dans une mystique laïque par "les hussards noirs de la République", ait redécouvert les symboles les plus simples et les plus profonds de la révélation chrétienne. A part l'Evangile, Péguy ignorait la Bible. Il prétendait s'en tenir au catéchisme. Il y trouva cette "métaphysique des curés qui a pris possession de nos êtres à une profondeur que les curés eux-mêmes se seraient bien gardés de soupçonner" (L'Argent, Gallimard, 1932, p. 32). Péguy était "de ces petits bonshommes sérieux" qui ont toujours tout pris au sérieux. "Cela m'a mené loin", écrit-il. On ne sait ce qu'on doit plus admirer, ou le génie de Péguy, ou le génie du christianisme dans le génie de cette grâce dont il fut comblé"*.

Charles Moeller, *Littérature du XXe siècle et le christianisme*, t. IV : *L'Espérance en Dieu notre Père*, p. 456.

22) Péguy, *Un nouveau théologien*, OPrC, t. III, op. cit., p. 573-574.

Quels sont donc ce "sang" et cette appartenance ? La Bible est le Livre de deux Testaments, de deux Alliances. Le chrétien devient leur héritier et leur dépositaire. Même à son insu, il puise dans les deux sources "au puits de Rébecca, au puits de la Samaritaine"²³. Péguy l'explique dans Le Porche²⁴.

*"C'est la même eau saine qui monte en l'un et l'autre bourgeon, et l'un et l'autre bourgeonnement,
En l'une et l'autre Loi"*²⁵.

L'auteur du Porche est l'homme de la prière. C'est elle qui rend transparentes les sources de sa symbolique. Son texte devient le lieu de la rencontre et de la réconciliation entre l'*ancien* et le *nouveau* :

*"O nuit qui laves toutes les blessures
Dans la seule eau fraîche et dans la seule eau profonde
Au puits de Rébecca tirée du puits le plus profond.
Amie des enfants, amie et soeur de la jeune Espérance
O nuit qui panses toutes les blessures
Au puits de la Samaritaine toi qui tires du puits le plus profond
La prière la plus profonde"*²⁶.

S'il est vrai que Péguy n'a presque pas connu l'Ancien Testament, il n'en demeure pas moins que, grâce à son attitude de prière, de méditation et de contemplation des vérités révélées, les Saintes Ecritures *s'expriment* dans son oeuvre.

L'auteur croit avoir reçu une *vocation*, un appel. C'est ce qu'il exprime à travers la figure de Jeanne d'Arc, quand il constate : "*Une vocation trop profonde l'avait marquée*"²⁷ ou bien :

*"Elle avait reçu l'ordre ; elle avait reçu la vocation ; elle avait reçu la mission.
Elle obéissait, elle exécutait l'ordre ; elle répondait à la vocation ; elle accomplissait sa mission"*²⁸.

Dans son livre *Israël, Poète de Dieu*, Marcel Dubois, à la suite de Paul Claudel, met en parallèle la vocation poétique et celle d'Israël²⁹. Selon lui, un tel "lien mystérieux" caractérise également le poète et la Bible, le livre qui est "en même temps symbole et histoire" et dont Israël est "tout ensemble le porteur et le héros, (...) à la fois le scribe et le personnage central"³⁰ :

23) Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, Gallimard, 1929 (1986, pour la préface et le dossier).

24) Péguy, *Le Porche*, p. 151 (cf. Gn 24, 1-67 et Jn 4, 1-42).

25) *Ibid.*, p. 118.

26) *Ibid.*, p. 152.

27) Péguy, *Un nouveau théologien, OPrC, op. cit.*, p. 562.

28) *Ibid.*, p. 564.

29) Cf. Marcel Jacques Dubois, *Israël, Poète de Dieu*, Morel, coll. *Racines*, 1977.

30) *Ibid.*, p. 16.

*"[Si] la vocation poétique consiste à exprimer le cosmos tout entier, à nommer toutes les choses pour les représenter, et faire hommage au Créateur de l'Univers qu'il a proféré, si la Bible est le Livre qui réalise par excellence cette expiration et cette louange, si Israël est au coeur de ce livre comme celui qui en a porté le message et comme l'acteur principal du destin dont la Bible propose les figures et dont elle raconte l'histoire, il est clair qu'il existe entre la fonction cosmique et symbolique du poète et la vocation prophétique et eucharistique d'Israël, une extraordinaire homothétie"*³¹.

Le poète chrétien, non moins que le prophète, peut "écouter" et "prêter l'oreille" à l'inspiration divine. C'est à cette attitude "religieuse" de l'écoute qu'un Paul Claudel -lui-même particulièrement touché par ce mystère de la création poétique- invite (littéralement) chaque lecteur de la parole poétique : "*Ne te décourage pas, jeune poète ! Prête l'oreille ! Ecoute !*"³².

Dans Le Porche du mystère de la deuxième vertu de Charles Péguy, dès la première phrase nous sommes en présence d'un double porte-parole mystérieux ; Madame Gervaise annonce : "*La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance*"³³ et tout de suite devient "Parole de Yahvé !". Elle n'est qu'une présence transparente, à travers laquelle les propos de Dieu et de Péguy deviennent tangibles.

Tout au long du texte du Porche, elle s'adresse à Jeanne d'Arc, représentant pour la sainte ces *voix* multiples, cette "assistance de conseil de ses *voix*"³⁴ qu'elle *entendait* et qui n'étaient qu'une seule *Voix* : celle de Dieu.

Par ailleurs, tant Madame Gervaise (qui parle) que Jeanne d'Arc (qui écoute), sont des porte-voix de Péguy. Rappelons cette parole de l'auteur :

*"Jeanne d'Arc est mon modèle, puisque j'ai entrepris de consacrer tout ce que j'ai à la représentation de cette grande sainte"*³⁵.

Modèle au sens pictural, soit objet de représentation, Jeanne d'Arc est sans doute également la figure idéale de la vocation assumée. Par le choix d'une double représentation, Péguy devient, et avec quelle évidence, le scribe et le personnage central du

31) Cf. Marcel Jacques Dubois, *Israël, Poète de Dieu, op. cit.*, p. 19.

32) Paul Claudel, *Positions et Propositions*, Bibl. de la Pléiade, p. 57.

33) Péguy, *Le Porche, op. cit.*, p. 17.

34) Péguy, *Un nouveau théologien, OPC, op. cit.*, p. 568.

35) *Ibid.*, p. 574.

Porche. Il se trouve à la fois *dans* le livre et *hors* de lui, dans la *parole* et dans le *silence*. Cette mobilité renvoie au Shema éternel où Dieu est à la fois *trine* et *un*³⁶.

Sur le plan immédiat, deux personnages du XV^{ème} siècle, une religieuse (Madame Gervaise) et une enfant (la jeune Jeanne), sont réunies dans une sorte de leçon de catéchèse et d'exercice spirituel.

Sur un autre plan, Madame Gervaise devient les *voix* et Jeanne d'Arc, leur exécutrice obéissante, sainte et héroïne.

Ces plans renvoient à leur tour au "Shema, Israël" où Dieu Yahvé (Madame Gervaise) instruit son peuple (Jeannette) et lui donne sa Loi. Le "Shema, Israël" étant le reflet et la figure du colloque trinitaire, nous sommes au plan divin de l'éternel échange.

Pour finir, nous signalerons encore le nombre infini de combinaisons où chaque lecture du Porche devient un Shema personnel entre Péguy et son lecteur.

Ainsi, le Porche tout entier peut être compris comme une représentation du Shema, le Dieu de Péguy étant l'Emmanuel -le "Dieu-avec-nous". Nous entendons en Lui les *voix* dont l'origine est à la fois "spirituelle" (céleste et sublime) et "charnelle" ("terrestre" et "terrienne"). Cette diversité provient de la communion des saints. Elle est profondément *ecclésiale* et *oecuménique*.

2. La méditation (Tefilla)

Il y a un vieil adage juif à propos de l'Écriture Sainte : "*Tournez-la et retournez-la encore et vous verrez qu'il y a tout en elle*"³⁷. *Tourner* et *retourner* la Parole de Dieu, c'est la *ruminer*. On rencontre ce verbe dans le langage biblique où il signifie l'action de *méditer*. La Vierge Marie, par exemple, "*ruminait*" les *événements* et les *paroles* de sa vie, sa propre "histoire biblique" :

36) Selon certains mystiques juifs, "la Torah est bâtie à partir de ce Nom [du Nom de Dieu], comme l'arbre pousse à partir de sa racine (...). La Torah, prise dans sa totalité, est identique au grand Nom de Dieu". (Cf. Gershom Scholem, *Le Messianisme juif. Essais sur la spiritualité du judaïsme*, Calmann-Lévy, coll. *Presses Pocket*, 1974, p. 413).

La prière du Shema est figure, elle aussi, du Nom de Dieu. Le tétragramme Yahvé signifie : "Je suis celui qui suis", en hébreu *Eheieh asher Eheieh*. Il contient en lui une relation, un mouvement : on pose d'abord le premier *Eheieh*, puis le second (comme son reflet) et, en troisième lieu, la "copule" *asher* qui vient se placer entre ces deux termes comme un lien exprimant leur lien réciproque.

Dans la perspective chrétienne, ces intuitions mystiques juives reçoivent une lumière encore plus forte. Le propre Nom de Dieu, Yahvé, se révèle comme contenant le reflet du mystère de la Sainte Trinité et des relations "intra-trinitaires". Il serait donc une révélation visible, palpable, de ce mystère, lui-même invisible et extra-sensoriel.

37) Cité par Gershom Scholem, *Le messianisme juif*, *op. cit.*, p. 403. Il ajoute : "*En visant à fonder la tradition dans la Tora et à montrer qu'elle en découle, ces exégètes ont été les premiers à manifester une attitude à la fois créatrice et réceptive. Ils sont des maîtres parce qu'ils ont su comment tirer parti des données reçues*".

"Quant à Marie, elle conservait avec soin toutes ces choses, les méditant en son cœur (...)"³⁸.

Et encore :

"Et sa mère gardait fidèlement toutes ces choses en son cœur"³⁹.

Péguy aussi ne fait que "*ruminer*" la Parole de Dieu et sa propre expérience, en rendant vivants et nutritifs leurs éléments, ne fût-ce que les plus petits et apparemment insignifiants.

Le texte du Porche commence par la *rentrée* de Madame Gervaise. Dans le judaïsme, la prière biblique, la méditation (en hébreu : *Tefilla*) signifie "jugement", "débat". Prier, c'est donc "*rentrer en soi-même*", "se juger", "faire le point"⁴⁰. Nous en avons un exemple dans la parabole du Fils prodigue, tellement significative dans le cas de Péguy :

"Rentrant alors en lui-même, il [le Fils prodigue] se dit : "*Combien de mercenaires de mon père ont du pain en surabondance, et moi je suis ici à périr de faim ! Je veux partir, aller vers mon père (...)*". Il partit donc et s'en alla vers son père"⁴¹.

Nous avons donc des raisons de croire, dès le début du livre, avant même que la première parole soit prononcée, que le texte lui-même nous fera entrer à l'intérieur d'un "jugement" personnel et vital.

Ainsi le terme de *rentrée*, utilisé par l'auteur pour introduire le porte-parole de "Dieu espérant" et de la théorie péguyste de l'espérance, n'est guère accidentel. Il relie symboliquement la prière de l'homme (qui seulement dans une attitude de *rentrée en soi*, peut scruter son for intérieur et ses raisons d'espérance⁴²) et la "situation" de son Dieu qui, *retiré, rentré chez Lui*, attend l'homme.

Nous allons voir qu'"à l'image et à la ressemblance" de la Parole de Dieu (qui, incarnée -à la fois "spirituelle" et "charnelle", devient tangible), la *parole* poétique dans Le Porche, grâce à la place qu'elle accorde au silence et à la méditation, semble être porteuse d'une véritable vie symbolique.

Le Shema proposé par Péguy est à la fois solennel et familier. Ici, "Écoute !" ne s'adresse pas au peuple de Dieu tout entier, mais à "mon enfant". La démarche de l'auteur est double : d'un côté, il situe son oeuvre dans la tradition de l'Ancienne Loi, donnée par Dieu à son peuple, et de l'autre, ce Dieu d'Israël (Yahvé du mont Sinaï), se révèle comme le Père proche, familier : "*Papa*", "*Abba*".

38) Lc 2, 19.

39) Lc 2, 51.

40) Cf. Dom Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 275.

41) Lc 15, 17-20 (C'est nous qui soulignons).

42) C'est en rentrant en soi que le Fils prodigue "conçoit" son espérance et prend la résolution de partir vers le Père (Cf. Lc 15, 17-20).

Cette démarche et cette appellation renvoient à la Deuxième Personne de la Trinité : Jésus-Christ -la Parole incarnée (*Verbum caro factum est*). Etant simultanément éternel et temporel, Il est le Shema par excellence : la Parole dite par le Père, d'abord au sein de la Trinité, puis annoncée dans l'Ancienne Loi et, enfin, devenue *chair et os, chair et sang* dans la personne de Jésus de Nazareth.

Comme "l'échelle de Jacob"⁴³ pour tous et pour chacun⁴⁴, Jésus est l'"épicentre" et le point fragile dans la relation entre l'homme et son Créateur. Aussi, en Lui se rencontrent et se réconcilient les deux Testaments⁴⁵, parce que c'est Lui, la véritable *Torah* créée, "engendrée par le Père"⁴⁶, l'origine de la Loi (l'Alpha) et son accomplissement⁴⁷ (l'Oméga)⁴⁸.

Jésus-Christ, étant Dieu-avec-nous, n'est jamais seul. Il s'est fait *chair* en Marie, la Vierge, plus encore : Il est devenu la *chair de la chair* de Sa Mère. Ainsi, tous les deux, Ils forment "l'échelle de Jacob", la "Terre promise", le lieu de rencontre et d'union entre le Créateur et Sa création.

43) Cf. Gn 28, 12-15.

44) L'expression : "pour tous et pour chacun" nous renvoie à la spiritualité des chrétiens orthodoxes et à leur sensibilité profonde d'une solidarité universelle entre tous les hommes, dans le Christ. Curieusement, Péguy vivait dans un sentiment similaire, même en tant qu'incroyant. (Cf. Hans Urs von Balthasar, *Dieu et l'Homme d'Aujourd'hui*, Desclée de Brouwer, 1966, pp. 254-280).

Il est à noter également que dans la liturgie orthodoxe (qui a soigneusement gardé les traditions des premières communautés judéo-chrétiennes). avant la lecture des Ecritures Saintes, on convoque solennellement les fidèles avec un *Shema* : "Soyez attentifs !".

45) "*L'Incarnation rédemptrice de Dieu-le-Fils dans ce peuple [Israël], avec l'effusion pentecostale de l'Esprit-Saint, est le centre de l'histoire humaine parce qu'elle est le coeur de l'histoire d'Israël. Point vers lequel regarde toute l'Ecriture, "le Premier Testament comme son attente, le Nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre" (Pascal), c'est la nouveauté décisive*".

46) Il est à souligner un fait liturgique juif, à la fois mystérieux et touchant : les rouleaux de la Torah, habillés d'un manteau royal, couronnés et parés, sont traités comme un être vivant. D'une manière semblable, tant dans l'Eglise catholique qu'orthodoxe, on vénère le Saint-Sacrement et l'Enfant-Jésus.

47) "(...) Jésus lui-même a déclaré qu'il venait accomplir les Ecritures (Mt 5, 17 ; 26, 54 et Lc 24, 44). En s'exprimant ainsi, Jésus révèle la conformité de ses actes au dessein de Dieu : il s'est montré lui-même à l'écoute de la Parole et a voulu lui obéir. C'est donc, au témoignage des disciples, par la bouche de Jésus que nous est confirmée la validité de ces Ecritures que nous recevons comme Parole de Dieu (Jn 10, 35). Jésus en ouvre l'intelligence, il les interprète, il ne les abolit pas, il les réalise".

Lire *L'Ancien Testament*, Lettre du Comité épiscopal pour les Relations avec le Judaïsme, dans : *La Documentation catholique*, n° 2160, p. 628.

48) Quand Jésus dit : "tout est accompli" (Jn 19, 28), il évoque le projet de Dieu révélé dans l'Ancien Testament et nous reconnaissons sa place unique dans l'accomplissement des promesses et le don du salut. Il nous apparaît comme le Fils, que le Père "a établi héritier de toutes choses, par qui il a fait les siècles" (He, 1, 2) et comme "l'Alpha et l'Oméga, le Principe et la Fin" (Ap 21, 6)".

Lire *L'Ancien Testament*, op. cit., p. 629

Cette vérité théologique, étant l'essence même du Mystère de l'Incarnation, constitue pour les chrétiens le noyau de toute la révélation divine. Elle est leur fil conducteur, leur refrain, leur Shema. Elle a été sans doute vitale pour Péguy et a marqué toute son oeuvre d'après son retour à l'Eglise. Le Porche respire, tout entier, ce mystère de la communion de Jésus avec Marie :

"(...) Marie
Est la mère du berger même
Et tant qu'il y aura un bercail,
C'est-à-dire une bergerie,
Elle est la mère du berger éternel.
Adonc il faut quelque jour une fois remonter
A celle qui intercède"⁴⁹.

C'est Marie qui est la médiatrice par excellence entre le Shema éternel du colloque trinitaire et nous, la création, cette "*flamme tremblante [qui] (...) seule conduira les Vertus et les Mondes*"⁵⁰. En elle, la Parole de Dieu devient "charnelle" et doit être nourrie pour vivre :

"Ainsi les paroles de Jésus, les paroles éternelles sont les nourrissons, les vivantes nourrissonnes de notre sang et de notre coeur.
De nous qui vivons dans le temps"⁵¹.

3. L'enseignement (*Torah*)

La signification du mot hébreu "Torah" se révèle décisive pour éclairer et justifier notre lecture du Porche, en tant qu'étude et commentaire de la Parole de Dieu, en vue de la transmettre. Dans Les Mots-clés de la Bible, nous lisons ceci :

"La racine arah [c'est nous qui soulignons] du mot *Torah* a pour sens : jeter, lancer, montrer de la main, désigner du doigt, indiquer une direction. Dans la Bible, le sens de *Torah* est celui de direction à prendre, directive, guide, d'où enseignement, instruction, direction droite de vie donnée par le Seigneur Dieu à l'homme. Une *Torah*, plus qu'une loi, est un enseignement inspirant une conduite à tenir"⁵².

L'appel du "Shema - écoute !" est absolument essentiel pour la fécondité de la Loi qu'Israël a reçue sur le mont Sinaï. Ce petit mot, "*Shema*", devient le véhicule de l'héritage spirituel du peuple de la Première Alliance : les Juifs. Il est le leitmotiv de toute la *Torah* et, en même temps, la prière foncière de l'homme de Dieu : il ne s'agit, en fait, que de l'accomplissement de la Volonté de Dieu. Et pour l'accomplir, il faut d'abord l'avoir écoutée et l'avoir bien entendue.

49) Péguy, *Le Porche*, op. cit., p. 58.

50) *Ibid.*, p. 22.

51) *Ibid.*, p. 76.

52) Dom Pierre Miquel, op. cit., p. 287.

C'est dans ce sens aussi que nous recourons au terme de "scribe" pour désigner l'auteur du *Porche*. Le scribe (en hébreu "sofer") est à la fois copiste⁵³ et commentateur de la Parole de Dieu⁵⁴. Il ouvre la voie royale et sacrée de toute la tradition exégétique et mystique de la *Torah* orale. Sa tâche est "céleste"⁵⁵. La Parole de Dieu, grâce au scribe, se transmet et s'incarne dans la vie matérielle et concrète de tous les jours.

Plusieurs fois dans la Bible, il est dit que la tâche d'enseigner et d'étudier la Loi que Dieu a donnée à l'homme constitue l'impératif majeur du judaïsme et de chaque père de famille⁵⁶ en particulier. Elle-même est un commandement.

D'une manière mystérieuse, probablement à son insu, Péguy a donc fait transparaître la richesse spirituelle qui provient d'un dialogue entre les deux Alliances, les deux traditions : judaïque et chrétienne. Le dialogue constitue, lui aussi, un *Shema* particulier dont Péguy paraît être à la fois l'auteur et le protagoniste. Il se révèle comme le

- 53) L'acte de copier semble très pertinent dans le cas de Péguy : dans ses biographies, on souligne souvent son importance chez l'auteur, depuis l'enfance. Son fils, Marcel, commentant les difficultés que Péguy rencontrait dans l'apprentissage de l'écriture, a précisé : *"Il poursuit ses efforts. Il veut arriver à avoir une écriture parfaite. (...) Il finit par y arriver. En même temps, il est pris d'une sorte de respect pour cette belle écriture, qui lui avait demandé tant de mal. Et il lui répugne d'abîmer la belle graphie d'une page par des ratures"*.
Marcel Péguy, *Le destin de Charles Péguy*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1941, p. 33.
Péguy lui-même a témoigné du fait que copier quoi que ce soit dans son oeuvre ne lui était pas indifférent : *"Rien que de les copier [les plaisanteries qui lui font mal] de ma main, pour me défendre, avec mon encre et ma plume sur mon papier à copie, j'éprouve le sentiment d'un abaissement moi-même, sentiment parfaitement fondé, j'éprouve une sorte d'abaissement indéniable, je sens bien, indéniablement, que je me rends complice, d'une basse complicité, que je lui donne la main, que j'entre dans le jeu, que je me fais comme lui"*.
Péguy, *Un nouveau théologien*, OPrC, t. III, op. cit., p. 557.
- 54) Voir à propos des scribes et de leur rôle dans la tradition juive (donc aussi dans celle des Évangiles) les pages 403-411 du livre déjà cité de Gershom Scholem.
- 55) Cf. *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, p. 932.
- 56) *"Mais prends garde ! Garde bien ta vie, ne va pas oublier ces choses que tes yeux ont vues, ni les laisser, en aucun jour de ta vie, sortir de ton coeur ; enseigne-les au contraire à tes fils et aux fils de tes fils"*.

"prophète" de cette rencontre⁵⁷, en l'annonçant et en la vivant (le verbe "annoncer", tellement important dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, provient originellement du mot *Shema*)⁵⁸.

*"Ainsi donc tout scribe devenu disciple du Royaume des Cieux est semblable à un propriétaire qui tire de son trésor du neuf et du vieux"*⁵⁹.

P.S. : Reste à indiquer l'intérêt que présenterait -il nous semble- une étude approfondie du langage symbolique des icônes en parallèle avec celui de Péguy. Comme nous le savons, on ne peint pas les icônes, on les "écrit" (cf. "iconopisatieli"). Chaque geste, chaque détail y est à sa place, chaque couleur aussi. Tout parle ensemble et séparément, étant soumis aux canons des vérités éternelles. Leurs titres et symboles sont très pertinents pour notre propos. Il suffit d'en citer ne fût-ce que quelques-uns : *La Très Sainte Trinité, Le Sauveur, La Mère de Dieu-Salvatrice des pécheurs, La Très Sainte Médiatrice, la Source Vivifiante, La Joie Inattendue, La Mère du Signe*, et autres.

- 57) *"Le prophète est, dans l'acception usuelle, l'homme qui prévoit, qui prédit. Nous mettons tout l'accent sur le préfixe. Le voir ou le dire paraissent très secondaires, et semblent des modalités seulement du contenu substantiel de la prophétie qui serait de découvrir, de dévoiler, d'annoncer l'avenir. Or, la prophétie dont nous tentons de dégager l'essence n'est que très accessoirement anticipatrice. Sa voyance n'est pas nécessairement liée à l'avenir ; elle a sa valeur propre, instantanée. Son dire n'est pas un prédire ; il est immédiatement donné dans l'instant de la parole. Vision et parole sont, dans cette prophétie, en quête de découverte. Mais ce qu'elles dévoilent, ce n'est pas l'avenir, c'est l'absolu. La prophétie répond à la nostalgie d'une connaissance ; mais non de la connaissance du lendemain : de celle de Dieu"*.
Dom Pierre Miquel, op. cit., pp. 187-188.
- 58) *Ibid.*, p. 249.
- 59) Mt 13, 52.

L'ECRITURE COMME « ART DU DESSIN »

De la poétique de Charles Péguy

Francine Lenne,
Université de Lille III

« S'il est encore quelque chose d'infernal
et de véritablement maudit dans ce temps,
c'est de s'attarder artistiquement sur des formes,
au lieu d'être
comme des suppliciés que l'on brûle
et qui font des signes sur leur bûcher »

Antonin Artaud

Je voudrais vous proposer une lecture de l'oeuvre de Péguy placée sous le signe du dessin. Ou plutôt, je voudrais prouver, si possible, que l'écriture de Péguy est animée, conduite, gouvernée par ce qui appartient au dessin, que l'attitude et le travail du scripteur obéissent aux forces et aux lois intimes du dessin, de l'encre et de la plume *avant que* d'obéir à celles de la pensée et du discours. Il va de soi pourtant qu'il s'agit d'un dessin à percevoir d'une façon particulière qui n'est pas celle du « point de vue ».

La langue française permet de lui donner un nom : le « chevêtre ». Ce mot désigne deux choses absolument opposées.

Dans son premier sens, le « chevêtre » est une pièce de charpente dans laquelle s'emboîtent à *angle droit* les soliveaux d'un plancher. C'est donc une image très rigoureuse qui appartient à l'ordre de la menuiserie et généralement du bois dont on sait qu'il joue un rôle considérable dans l'imaginaire de Péguy.

On dit aussi qu'un cheval s'« enchevêtre » quand il est pris dans la longe de son licou. L'image est ici celui d'une ligne onduleuse faite de boucles et d'entrelacs très mobiles se reformant sans cesse.

Le seul mot de « chevêtre » permet donc à la fois, deux modes du trait, deux lois de dessin, deux forces, deux ordres autrement inconciliables, qu'accorde, pourtant, un *geste toujours commençant*. Il me semble en effet (et c'est là mon hypothèse) que c'est par *l'écriture pratiquée comme « art du dessin »*, comme un commencement toujours recommencé, que Péguy peut exprimer ensemble les contradictions et explorer passionnément, héroïquement la « maîtresse réalité ». Ce qui fait de lui un auteur qui « s'arrache » les mots du ventre et ne les tire pas de « la poche de son pardessus »¹.

1) Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo, Oeuvres en prose complètes (OPrC)*, Paris, Bibl. de la Pléiade, 1992, t. III, p. 274 (abréviation Pl. III 274)

J'écarte une première idée. Péguy a peint dans sa jeunesse de très remarquables aquarelles, vous le savez ; son travail de typographe, d'éditeur est celui d'un véritable artiste ; il sollicitait constamment ses informateurs du monde de l'art ; enfin, beaucoup de ses textes montrent qu'il avait un oeil de peintre, mieux encore, une connaissance intime étonnamment précise de la peinture, de la statuaire, de l'architecture. On pourrait donc voir en lui un de ces auteurs comme il y en eut beaucoup d'admirables au siècle dernier qui passaient avec aisance du manuscrit au carnet de croquis. Ce n'est pas la voie que je prendrai aujourd'hui.

Car, pour traiter de ce dessin dont je parle, je n'entends pas sortir du texte, bien au contraire. C'est le centre que je cherche, le très mystérieux « point de source » de l'oeuvre, et il me semble qu'on le comprend mieux si l'on pense à ce qu'est et à ce que fait un *artiste dessinant*. C'est-à-dire, si l'on réunit, dans un même acte d'écriture et de lecture, ce que, depuis plus de deux mille ans, la pensée occidentale sépare et hiérarchise absolument. Pour elle, écrire et dessiner sont irrémédiablement distincts. Or - et c'est une première observation - quand Péguy écrit, il subvertit cet ordre. Au lieu de se diviser, il se rassemble. Le penseur revient toujours à l'homme au travail, à la main qui trace, à ce moment unique du temps, de l'histoire où il noue lettres et pensées. Sa table est vraiment, et non par métaphore, un établi, un atelier et son attitude ouvrière. Ecrire est pour lui *un métier manuel*, la « fabrication de la plume et de l'encre », de la graphie. Le dessin oeuvre donc au sein même de la poétique. Il en est le foyer, la force, la loi, la direction. J'y vois le secret de sa prodigieuse fertilité, et surtout (j'emploie volontiers un terme de mystique) de son *efficace*. Et comme il change les conditions d'écriture, il change aussi celles de la lecture.

J'ai mis fort longtemps à comprendre que c'est par sa *puissance de dessin* que cette oeuvre m'a captivée dès le premier moment.

Péguy appartient à la famille des écrivains qui entrent en quelque sorte à reculons dans l'écriture (je pourrais évoquer Virginia Woolf, Peter Handke et beaucoup d'autres), qui ne se résolvent pas à la séparation entre écriture et dessin, qui gardent vivant, le plus longtemps possible tandis qu'ils écrivent, le potentiel plastique qui est en eux, qui agissent en peintres autant qu'ils le peuvent, qui retardent le couperet de l'arbitraire du signe ; et cela dans la langue qui est la leur, langue occidentale dépourvue de cette unité de geste et de signe que l'on trouve, de manière diverse, dans le chinois ou l'hébreu par exemple...

Il y a quelque chose d'inconsolé dans la littérature occidentale, comme un *exil de soi* entretenant une *crise latente* vécue pour certains comme une *mutilation*. Toutes les époques en montrent des exemples particuliers selon la façon dont les arts plastiques et les arts du texte ont alors coexisté.

En Europe (je rappelle des évidences) elle a été particulièrement violente à l'époque de Péguy, à ce tournant du siècle où se produit un séisme sans précédent dans la pensée tout entière en même temps que dans les arts plastiques, un bouleversement absolu des conditions du sens. Péguy, qui a été un observateur et un analyste aigu de la révolution épistémologique de son temps a aussi été atteint et comme traversé par la révolution plastique dont il est contemporain...

La première preuve qui en vient à l'esprit est sa géniale analyse de Monet mais il y a plus étonnant encore. C'est la relation qui s'établit, comme par une sorte d'intimité esthétique, entre son art et des avant-gardes, dont il semble pourtant ignorer l'existence. Ainsi ce serait une façon de traiter mon sujet que d'établir des rapprochements étonnants avec Paul Klee, par exemple, de relire, dans La théorie de l'art moderne, « le Credo du créateur », « la Note sur le point gris », la « Philosophie de la création ». « Où l'esprit est-il le plus sûr ? » s'interroge Klee. Il répond, comme l'aurait fait Péguy : « Au commencement ». Point. Ligne. Plan de Kandinsky offre, sur la question du point en particulier, des considérations saisissantes par leur ressemblance avec ce qu'en dit Péguy. On pourrait citer Matisse aussi pour la conception du travail du trait, et même Malévitch. Péguy aussi peut dire, comme Malévitch en 1905 : « j'ai brisé l'anneau de l'horizon, je suis sorti du cercle des choses, de l'anneau de l'horizon qui emprisonnent le peintre et les formes de la nature ».

Les lecteurs de Péguy connaissent, sans qu'il soit besoin de longues démonstrations, sa passion des surfaces, des droites impeccables, des verticales abruptes, des horizontales unies et simplement déroulées, de l'angle droit qu'elles forment surtout, des blocs géométriques quasiment cubistes que constituent les fermes de Beauce ou des quartiers de Paris... On peut sans doute voir dans cette prédilection le goût classique de Péguy, son exigence de discipline, son idéal militaire de l'alignement et beaucoup d'autres choses encore. Mais cette passion géométrique manifeste avant toute chose la tension et le désir d' « *un tout autre regard* », selon le mot de Péguy lui-même.

C'est en 1909, dans A nos amis, à nos abonnés, au cours d'une critique radicale du « regard de l'histoire » qu'il en donne la définition la plus claire. Le regard de l'histoire, dit-il « *n'est qu'un regard de perspective* » « *infiniment fragmentaire (...) précaire (...) incomplet (...) brisé* », nullement « *le regard entier (...) le regard total* » qu'elle prétend être le sien. Non seulement parce que l'histoire est incomplète « *dans son ordre* » mais condamnée à l'incomplétude par son « *regard linéaire* ». « *Or la réalité, dit Péguy, n'est pas plus faite pour une perspective ni épuisée par une perspective qu'un paysage n'est fait pour une perspective ni épuisé par une perspective (...) il faut au moins, au premier degré, une infinité de perspectives ; et il faut en outre sortir de là, il faut au deuxième degré sortir de toute(s) perspective(s), sortir de l'ordre même de la perspective et des perspectives,*

essayer de contempler d'un tout autre regard. » (Vous voyez qu'il parle de l'histoire en dessinateur).

Cette conception est une de ces « pensées à longue échéance » dont Péguy a le secret. Elle a mûri pendant les premières années des Cahiers. En 1907, elle est devenue tout à fait claire, fertile et comme renouvelée alors que, dans l'atelier du peintre Laurens, Péguy posait pour son portrait. Et, quelques mois plus tard, en septembre 1908, avec une folle hardiesse, on le voit faire lui-même l'expérience d'un « regard total ». C'est alors la scrutation vertigineuse du bois, de l'arbre et de l'écorce dans la Deuxième élégie XXX. On dirait qu'une dernière limite craque, ouvrant sur la prodigieuse production des cinq dernières années.

Mais c'est bien plus tôt que Péguy a eu l'intuition, la révélation même de ce regard-là et du gouvernement qu'il imposerait à son travail.

C'est Pierre, commencement d'une vie bourgeoise qui en apporte la preuve, tel qu'on peut le lire dans la version intégrale que Robert Burac a rendue enfin accessible dans la seconde édition de la Pléiade. On peut y lire les pages finales retranchées par Marcel Péguy sur lesquelles reste en suspens le texte inachevé. (Le tout n'a pas plus de quarante pages).

Lorsque Péguy commence la rédaction de Pierre, à la fin de 1898 ou au début de 1899, il y a un an et demi qu'il a achevé sa Jeanne d'Arc (octobre 1897) et à peu près huit mois que Marcel est terminé. Avec Pierre, il achève la triple fondation de l'oeuvre à venir. Non seulement il a parcouru une sorte de triangle temporel (le passé, l'avenir, et enfin la tension vers le présent) mais aussi il a mené, de façon très volontaire, une *triple expérimentation esthétique*.

Esthétique nullement gratuite, il va sans dire : car ces oeuvres ont été des veillées d'armes préparant à l'action, et, avec Pierre, il ne s'agit de rien moins que de surmonter, par un exercice spirituel réglé, une crise très grave. Le narrateur de Pierre tâche de ressaisir comment, cinq ans plus tôt, il a commencé de se « remémorer son histoire » parce que, « très incertain de ses sentiments et de ses pensées » il ne savait pas « ce qu'il allait devenir ». En 1898 comme en 1893, il s'agit donc de dégager le sens et l'orientation d'une vie, et, surtout, l'une et l'autre fois, de *s'arracher à un piège*, celui d'une vie bourgeoise où sa mère le voudrait pris, où sa responsabilité d'homme marié et de père semble le réclamer (indépendamment des attaches politiques des Baudouin), vie bourgeoise qui meurtrit et pervertit toute la vie sociale par un mal profond que révèle l'Affaire Dreyfus. Le fond de décor de ces pages d'enfance si douce c'est une crise totale et infiniment douloureuse. La grande, l'unique question est : « Où est le commencement de tout ceci ? ». Assortie de cette question qui lui est indissociable : « Quelle sera la fin ? » C'est-à-dire : « Que devrai-je faire à la fin ? Quelle est et quelle doit être, comment doit être ma vérité en acte ? ».

Ce que nous savons de la détermination impérieuse de Péguy nous cache parfois le tremblement intérieur, la fragilité palpitante et passionnée de l'artiste. Le jeune auteur de Jeanne d'Arc et de Marcel a encore besoin de chercher, en écrivant Pierre, la source vraie de son écriture personnelle, et il la trouve.

Pour chacune de ces trois oeuvres, Péguy s'est placé dans des conditions esthétiques très contraignantes.

Jeanne d'Arc est une construction de blancs (ce qu'on appelle dans la technique de la gravure des « réserves »). Marcel développe une reprise de forme presque obsessionnelle. Avec Pierre, Péguy adopte pour l'expérience le cadre drastique d'un questionnaire à prétention scientifique.

Il répond dans l'ordre aux questions d'une enquête lancée par la revue du tout récent LABORATOIRE DE PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE DE LA SORBONNE et, dans les passages si surprenants où il décrit des objets quotidiens (un balai, un tas d'ordures, la guenille du cantonnier), il se plie à un autre test de même nature. Les enjeux de cette expérience (d'ordres littéraire, philosophique, linguistique, scientifique, idéologique, politique et même relevant d'une sorte de théologie laïque) sont considérables mais on relève surtout que tout repose sur la *spatialisation de la mémoire*, la mémoire conçue comme une sorte de *boîte en perspective* construite à partir d'un premier souvenir, lui-même posé comme point d'origine d'un déroulement linéaire. Le regard de la pensée est censé parcourir l'espace homogène d'une carte postale. Or Pierre, sous l'apparence d'un simple récit, mène déjà une critique radicale de ce regard-là.

Pour commencer et pendant une vingtaine de pages, Péguy obéit scrupuleusement à la règle du jeu, comme s'il écrivait un devoir modèle : cela donne une série de tableaux, une succession de dictées, un texte halluciné. Les mythes infiniment pernicieux du « fils de la rempailleuse de chaise » viennent de là et ils sont préparés par l'auteur lui-même ! C'est dans ce début de texte que l'on peut lire les célèbres pages sur les récits de la grand-mère, le métier de la mère, le catéchisme, la vie ouvrière, la découverte de l'école, la vie rituelle du petit écolier...

Mais, alors que nous sommes au centre de l'école, ce très curieux « nid rectangulaire et doux » dont Péguy souligne à plaisir la géométrie disciplinaire, tout change. Il évoque le jeudi, un jour de repos « comme les ouvriers n'en ont pas » et, très curieusement, comme s'il se dégageait d'un piège, son récit s'arrête et fait demi-tour. Il rentre à la maison pour reprendre l'histoire des deux femmes, de leur situation économique et pour s'enfoncer dans une folle description des meubles, du rempaillage, du rite de la mensuration du petit garçon, du balayage, de l'eau du ruisseau et de pauvres affaires, humbles et défaites, un chiffon, un peu de boue. En éditant Pierre, Marcel Péguy a sans doute pensé, comme certains lecteurs, que « ces souvenirs dégénèrent en histoire à dormir

debout et se terminent dans le vide ». Péguy, en effet, ne dit rien de sa vie de lycéen, d'étudiant, de ses camarades et de ses maîtres, de sa venue à Paris et de tant d'autres choses. Serait-ce un échec ? Pourquoi pas ? Mais cet échec est « le portail de la découverte » comme dit Joyce, un échec magistral et initiatique.

Le schème directeur de ces mémoires prend la forme d'une croix : le déroulement historique, linéaire, horizontal s'interrompt, revient en arrière, plonge à la verticale et de là ressurgit en portant en pleine lumière une image simple et puissante comme un rêve ou une prophétie, l'image matricielle de ce que sera désormais pour Péguy son inébranlable vérité mystique. L'image est celle d'un jeu d'un enfant qui dessine et, en même temps, une scène d'écriture parfaite.

"celui des deux (ruisseaux) qui passait devant la maison, pavé de vieilles pierres, de vieux pavés polis et lavés ajeunis clairs et roses par le passage et le séjour de l'eau claire, du sable blond fin, des cailloux blancs lavés, était beau comme une plage ; il était mon ruisseau familier, le ruisseau où j'avais le bonheur de jouer de loin en loin, quand maman me le permettait ; je demandais alors la permission d'emporter la vieille pelle de cheminée, la vieille pelle ébréchée au long manche de fer mince et rond, et quand maman m'avait accordé cette permission, j'emportais à la clarté du jour la pelle habituée à l'intimité du foyer mi-ombré, la pelle habituée à la couleur des cendres ; je l'emportais dans la rue et, jouant avec cette pelle sans l'abîmer, je faisais dans le ruisseau des digues parfaitement droites régulières et des monticules parfaitement ronds réguliers de sable fin commode ; je prenais garde cependant de ne pas me faire écraser par les voitures, ainsi que ma grand-mère et maman me l'avaient chaque fois bien recommandé, car il y a des voitures qui ne font pas attention et qui passent au ras du trottoir, au risque d'écraser les petits enfants qui jouent dans le ruisseau (...) il y a des voitures qui ne respectent rien, parce".

Où Péguy écrira-t-il ? Dans la « rue » qui est, avec la chambre, le lieu perspectif par excellence mais c'est la rue où vit le peuple et où se font les révolutions, au confluent des eaux de la Loire, de l'histoire, de la double pente des ruisseaux. La raideur de la vision optique se dissout dans la boue et le flux de l'eau.

Comment écrira-t-il ? Il va sortir et porter à la clarté du jour ce qui est derrière le foyer optique, « l'intimité du foyer mi-ombré », les cendres d'un feu ancien et refroidi, d'un deuil, d'un lointain incendie, d'un bûcher peut-être (je pense bien sûr à Jeanne d'Arc). Il va modeler la boue originelle, dessiner sa page, jamais loin des grandes figures de femmes, jamais loin du frôlement de la mort. Tout est là.

Entre le début et la fin de Pierre, s'est opéré par trois fois un retournement, une conversion du geste, une révolution du mouvement. Dès qu'une perspective menace de se reconstituer, il passe un seuil, il « sort ». Il rompt « l'entraînement ». Et c'est à nouveau un premier moment, un commencement. Il coupe à angle droit le chemin d'habitude comme si l'écriture se tendait vers les points cardinaux de la réalité. Elle cherche en procédant à l'*incrucification* de tout. La réalité écrite est incrucifiée. La foi retrouvera une réalité *crucifiée*.

Le chevêtre se forme du tracé nécessaire de l'écriture, consciemment évoqué par Péguy par un vocabulaire géométrique obstiné : « horizontales », « verticales », « parallèles »², etc.. On trouve même des « larmes verticales » ! En avançant et l'écriture nouant les réalités au même point, (celui de l'événement), il se forme une tapisserie. Prose et vers sont tapisserie, les quatrains plus que tout le reste...

A deux reprises, dans *Pierre* apparaît un manuscrit, et la manuscriture comme un drame. On s'étonne de ce que l'élève brillant qu'était Péguy ne parvienne pas à apprendre à écrire. Il salit de « farfouillages » sa page d'écriture. Sa culture orale est considérable pour son âge, son esprit habité de mythes, de légendes, de témoignages, d'histoires populaires. Il est, de plus, initié par sa mère à l'interprétation, mais sa main lui refuse obéissance, au point que les corrections du jeune maître « aux doigts habitués » provoquent des pleurs intarissables, un mystérieux désespoir.

L'origine de cette inhibition se trouve, me semble-t-il, dans la première scène bien connue elle aussi, où la mère de Péguy montre rituellement à son fils des reliques du siège de Paris par les Allemands : la lettre de son père et un morceau de pain « plein de paille, de son et de poussière ». Cette ostension fait immédiatement penser à l'eucharistie chrétienne mais bien plus précisément à la *manne* dont s'est nourri le peuple hébreu au désert. Selon ce modèle les fils doivent dévorer de leurs questions le texte des pères, à pleines dents, pour lui donner le goût de leur propre vie. Il ne faut donc pas le sacraliser dans sa forme mais l'interpréter et l'écrire à nouveau, faire avec un texte mort un texte de vie... A ce devoir des fils s'attachent des modes de lecture et d'écriture très particuliers, une sorte d'obéissance inverse où la fidélité dans la tradition consiste à tout recommencer volontairement, librement, activement, à se tenir dans un continu « commencement ». Ce qu'ignore, bien entendu, l'apprentissage scolaire.

Je risque l'hypothèse que Péguy a perçu, dans la cérémonie de la lettre et du pain, la véritable force, qui devait former en lui l'écrivain.

Si l'intuition est juste, elle montre qu'il retrouve tout seul la loi intérieure de l'écriture carrée hébraïque qui est, elle aussi, construite sur l'angle droit et s'écrit *sous* la ligne. Dès ce moment il est un frère d'Israël prêt pour les amitiés juives que l'on sait.

On comprend chez lui l'importance du rite et de la cérémonie, du beau travail d'écrire. On comprend, dans *Note Conjointe*, comment les peuples « sous la page » veulent monter jusqu'à la plume de l'écrivain. On comprend la fatigue de l'homme qui « est le premier de sa race qui écrit », mais aussi sa maladresse précieusement entretenue parce

2) Par exemple : « *La mémoire et l'histoire forment un angle droit. L'histoire est parallèle à l'événement, la mémoire lui est centrale et axiale* » (Pl., III, 1177).

qu'il est avantageux au poète de garder sa main d'enfant. « *La plus grande habileté, dit Clio, ne donne justement pas ce qu'il y a de grand et de profond. Et elle est même ce qui empêche de l'avoir*³ ». C'est l'enfant qui sait comment arrivent « *les nouvelles qui viennent du dedans* », qui sait favoriser les découvertes de l'esprit abandonné par ascèse et par jeu, par l'obéissance inspirée au dessin.

En pensant au schème directeur de *Pierre*, on voit bien comme il rend compte des fameuses contradictions de Péguy. *Désir d'histoire* (linéaire, horizontale), *désir de prendre place dans l'institution* (l'école, l'Université, l'Académie même, la gloire), *désir d'origine et de fondation* qui provoque l'arrachement et le retournement puis l'enfoncement dans l'épaisse mémoire où la lettre du père reste toujours active, *désir de silence* où vit en secret le germe de Dieu d'où jaillit l'oeuvre, la parole, le « dit » de Dieu... Et, de là-haut, la descente à nouveau, vers l'incarnation : « *Ce que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance* ». Et tout recommence, vers un nouveau point de croisement, le moment géométrique total.

L'oeuvre tout entière en est charpentée et animée. C'est donc la mutiler que d'en faire (comme on le voit presque toutes les semaines en France en ce moment) un texte partisan, un texte d'opinion dont il est facile et trompeur d'isoler de petites phrases. C'est ébrancher la croix et non la prendre toute entière.

Péguy ne va pas, comme Lamartine, « siéger au plafond ». Il s'engage mais aucun « parti » ne l'enferme. Ainsi, par exemple, il était bien hardi pour le jeune gérant des Cahiers, pourtant « athée de tous les dieux », de placer la revue sous le patronage de Pascal. C'est ce qu'il fait cependant à cause de « cette foi passionnément géométrique, géométriquement passionnée » de Pascal. Il ne trahit pas, il reste fidèle comme il le clame, parce que l'adulte, le jeune homme et l'enfant sont charpentés de la même croix vivante.

Je voudrais, pour terminer, m'attarder un moment sur le *retournement* lui-même et demander au philosophe de m'éclairer.

C'est un *geste d'enfance* que ce retournement qui répond au besoin de s'accorder au rythme des siens et qui le rend, d'abord, à *l'enfance de l'écriture*, à l'ordre inséparable des lettres et du dessin. Tout s'écrit ainsi, jusqu'*Eve* dont Péguy déclare que, « *comme écrivain il (y) est descendu (...) à ces profondeurs où l'image et l'idée sont jointes encore d'une liaison elle-même charnelle et non encore résolue* »⁴.

3) Pl. II, 271.

4) *Lettres et entretiens*, Editions de Paris, 1954, p. 194.

Est-il pour autant légitime de parler de *retournement* ? Nous connaissons tous cette page rageuse de Péguy dans le « Laudet »⁵ « ... nous n'avons point eu (...) dans notre carrière un point de rebroussement. Ni un point de rétorsion ni un point de révolusion. Nous avons constamment suivi (...) la même voie droite ». Il faut donc préciser que si Péguy se dégage et revient en arrière, c'est pour se renverser à nouveau, comme à angle droit, dans la profondeur. Il vaut mieux donc parler, comme lui, d'« *approfondissement* ». « *Ce n'est point une évolution (...) c'est un approfondissement (...) c'est par un approfondissement constant de notre coeur (...) ce n'est nullement par un rebroussement que nous avons trouvé la voie de chrétienté. Nous ne l'avons pas trouvée en revenant. Nous l'avons trouvée au bout* ». (*id.*). (Donc, en quelque sorte, par un déplacement de la verticale selon l'axe du temps).

Pierre n'a fui si bien l'école primaire pour revenir à « l'enseignement » de sa grand-mère et de sa mère que parce que l'école l'a obligé à écrire sur la dalle funéraire de l'ardoise où l'on écrit de lettre morte, lui barrant l'accès à sa profonde mémoire, à son père, à la lettre de son père qui le réclame pour qu'il lui rende vie par une écriture à la fois neuve et fidèle. Il va en concevoir une douleur persistante qui explique pourquoi il a pu, à la fois, révéler ses maîtres et entretenir une sorte de haine à l'égard de l'enseignement primaire : « ... *dérisions, (...) lacérations du primaire (...) démagogie du primaire (...) domination du primaire* »⁶ sur lequel s'étaie le « monde moderne ». C'est Monsieur Naudy qui l'en arrache, qui, le plaçant à « un point de recroisement », lui ouvre la profondeur par le latin d'abord, par le grec ensuite, par les lettres et le monde grecs, la « cité grecque », la philosophie. « *Je ne puis oublier que je suis philosophe*, dit Péguy. (...) *la philosophie est le plus beau des métiers* »⁷.

Le même geste vers *l'enfance de l'écriture*, on le voit, est, en même temps et aussi, le geste vers *l'enfance de la philosophie*. C'est un geste décisif et total, de corps et de pensée, un *éveil*. Ne peut-on imaginer le philosophe sondant la mémoire du monde grec à travers Aristote, et Platon, et Sophocle jusqu'à rejoindre Pythagore et Thalés, et « la philosophie avant la philosophie » ? Pour atteindre et comme pour séjourner à ce commencement de la raison qui n'a pas seulement pensé et repensé *l'amitié* à chacune de ses reprises mais où c'est, véritablement, *l'amitié qui pense*. Pour boire à la source d'Homère et devenir le contemporain du matin de la Création.

Les célébrations intarissables du cantonnier, de sa pelle de bois et de son chiffon qui se trouvent à la fin de *Pierre* sont un hymne à Homère, « *le maître de tout ce qu'il y a*

5) Pl. III, p. 549.

6) Pl. III, p. 1278. *A nos amis, à nos abonnés*.

7) Pl. II, p. 1276.

jamais eu de plus grand dans le monde, qui est le familier »⁸ mais surtout la fondation nécessaire du tragique même qui « consiste exactement à commuer la misère en grandeur »⁹.

A ces profondeurs du coeur et de l'écriture, et bien que Péguy se soit déclaré catholique, il n'y a peut-être pas lieu, il n'est même peut-être pas légitime de séparer l'ordre philosophique du théologique. Cela aussi reste inséparable. En Péguy, l'homme de foi et le philosophe avec l'homme du peuple font *amitié*. Ils baignent dans la même eau qui, déjà, ruisselait le long du Faubourg Bourgogne à Orléans. C'est elle qui « lavera », si vous le voulez bien, ma conclusion qui se perdra dans les mots de Péguy :

"A nos amis, à nos abonnés :

"(...) nous avons obtenu ce résultat que sans exercer rien qui ressemblât à une pression, d'aucune sorte, sans exercer ni demander aucun entraînement, (...) sans engagement, nous avons par cette longue patience, par un recrutement patiemment poursuivi, par un filtrage, par une épuration, par un épuration si je puis dire encore plus longuement patiemment poursuivi, constitué peu à peu (...) une société d'un mode incontestablement nouveau, une sorte de foyer, une société libre de toute liberté, une sorte de famille d'esprits, sans l'avoir fait exprès, justement, nullement un groupe comme ils disent ; cette horreur, mais littéralement ce qu'il y a jamais eu de plus beau dans le monde : une amitié ; et une cité"¹⁰.

8) Pl. III, p. 1159.

9) Simone Fraisse, *Péguy et le monde antique*, Thèse, 1972, éd. Reproduction des thèses, Université de Lille III, p. 697.

CHARLES PEGUY ET LE TOTALITARISME DE GAUCHE

Robert Burac
Université d'Amiens

« Ni Dieu ni César ni tribun », proclame le deuxième couplet de l'*Internationale*. Dès 1905, alors qu'aucun parti socialiste n'avait encore exercé le pouvoir dans le monde, - dès 1905 donc, l'année où les événements de Saint-Petersbourg faisaient entendre les premiers grondements de la révolte populaire, un journaliste français, un socialiste dissident, mettait en garde les intellectuels révolutionnaires contre les rêves d'école coupables de négliger l'énorme réalité de la barbarie toujours aux aguets : « *Veulent les événements de la réalité*, écrivait-il en pensant à la Russie, *que ces rêves ne soient pas définitivement noyés dans une inondation de sang*¹. » Depuis plusieurs années déjà, analysant l'action politique, les discours, les écrits du Parti socialiste français, et particulièrement ceux de Jean Jaurès, il avait dénoncé les dangers d'un totalitarisme de gauche imposant par la démagogie et la terreur une théologie à rebours. Cet interprète perspicace des signes avant-coureurs, ce visionnaire, c'était Charles Péguy.

Pour lui, la démagogie, étant « essentiellement une exploitation de l'idée de miracle »², conduit tout droit au monisme métaphysique et les effets de tribune, au tribunal de l'Inquisition. Il écrit en juin 1903 : « *Il est notable qu'à mesure que l'éloquence de Jaurès devenait de l'éloquence de la chaire, sa philosophie redevenait théologique et son autorité archiépiscopale* »³. L'Etat socialiste sera le nouveau Dieu : il aura son pape, ses apôtres, ses symboles, son bréviaire, ses grands-messes et ses bourreaux.

Il sera le maître des monopoles. Il sera centralisé. Voici un texte publié par Péguy en décembre 1904 :

"[...] la méthode de la centralisation ne manque point de se schématiser ainsi : Etant donné un objet circonférentiel immense, et un point central infime, liés par un fil d'une longueur invraisemblable, et d'une ténuité plus invraisemblable encore, la méthode de la centralisation demande que ce soit du point central que partent les commandements qui au bout de ce long fil font marcher comme des pantins les réalités immenses.

Une énorme réalité pendue au bout d'un long fil et se mouvant comme elle peut au bout de ce long fil ; ce fil attaché à un centre, à un point, à un infime point

- 1) *Oeuvres en prose complètes*, OPrC, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, t. II, 1988, p. 95.
- 2) *Ibid.*, p. 411.
- 3) OPrC, t. I, 1987, p. 1151.

central ; et tout le gouvernement de cette masse venant de ce point, passant par ce fil ; tel est le schème de la méthode de la centralisation [...] ; de sorte que les moindres variations du centre se manifestent, retentissent en immenses variations des immenses réalités, comme si leur amplitude était multipliée par la longueur même du rayon, comme si leur importance était multipliée par l'importance même de la masse, par son importance proportionnelle, par le rapport, par l'énorme rapport de la masse au point ; ainsi [...] les moindres jeux gouvernementaux, au centre, donnent automatiquement, à la périphérie, des variations, des altérations énormes de la masse [...].

[...] la nature, la raison, l'histoire demandent que ce soit la périphérie qui fasse l'appel, qui donne la secousse initiale, qui fasse la toute première mise en train ; la nature, la raison, l'histoire demandent que le mouvement parte de la périphérie, de la masse éloignée, de la partie circonférentielle intéressée ; parti de là, et de là seulement, la nature, la raison, l'histoire demandent que le mouvement remonte au centre [...] ; et le mouvement d'autorité gouvernementale qui revient à la périphérie intéressée, ne doit être qu'une réponse à l'appel venu de la colonie, à l'appel venu des besoins de la colonie [...].

Quand donc la méthode de la centralisation demande que le mouvement initial vienne du centre [...], cette méthode [...] substitue au sens naturel, rationnel, raisonnable, historique, exactement, bout pour bout, un sens factice, le sens contraire⁴.

Le nouveau Dieu possédera évidemment le monopole du savoir et de l'art. Péguy s'insurge, dès 1900 : « *Il ne peut pas plus y avoir un art socialiste qu'il ne peut y avoir une histoire socialiste*⁵. » Et en 1901, défendant le véritable socialisme :

"Bien loin que le socialisme repose officiellement sur un système d'art ou de science ou de philosophie, loin qu'il tende à l'établissement, à la glorification d'un système, loin qu'il soit matérialiste ou idéaliste, athéiste ou théiste, au contraire le socialisme est ce qui laissera l'humanité libérée libre enfin de travailler, d'étudier, de penser librement⁶".

Et Péguy voit venir le temps où, pour imposer son système, l'Etat prétendument socialiste régnera par la terreur et la dénonciation, les procès truqués, les purges, la normalisation psychiatrique, la persécution religieuse. Laissons parler Péguy, qu'on n'a pas tellement entendu en Russie : on lui a longtemps préféré Romain Rolland. En 1904-1905, Péguy imagine qu'un jour, ayant fusillé les adeptes de la philosophie bergsonienne, le grand tribun socialiste sera devenu « *notre père à tous* » : rien de mieux, précise-t-il, que la « *popularité du genre petit père*⁷ » pour les grands ambitieux ; on aura « *annexé tous les ministères au ministère de l'Intérieur* » et le « *service de la police, délations et surveillances, aura reçu des agrandissements russes* » :

- 4) OPrC, t. I, p. 1485-1487.
- 5) « Réponse brève à Jaurès » : t. I, p. 544.
- 6) « De la raison » : t. I, p. 841.
- 7) *Notre patrie* : t. II, p. 13.

"[...] je vois plus grand encore, écrit Péguy : nous aurons, quelque premier mai, la fête de la Fédération de la grande révolution jaurésiste ; on célébrera, on commémorera la disparition des anciens abus ; on fêtera la suppression des anciennes iniquités ; on réunira au Champ-de-Mars [...] les cinq millions d'enfants de toutes les écoles de France, garçons et filles ; cinquante mille instituteurs, cinquante mille officiers de défense républicaine les aligneront et leur feront faire un immense par file à gauche, aux accents de l'Internationale ; ce sera l'Apothéose de la Délation ; cinq millions d'élèves peuvent donner vingt-quatre millions, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille, neuf cent quatre-vingt-quinze unités de millions de délations⁸".

Ce sera le règne de la sociologie et Durkheim, prince des sociologues, s'exclamera lui-même :

"Du sang, toujours du sang. Eh quoi ! toujours du sang et toujours des supplices. Après Descartes, Kant ; après Kant, Bergson ; avant Bergson, avant Descartes, Épictète. Et de toutes ces décapitations, rien ne lui restait, rien, que la nécessité de décapiter encore. La hache du bourreau ne chômerait-elle pas. Surenchère permanente, perpétuelle automatique, exigence odieuse des régimes de terreur [...]. Le sang appelle le sang. Le supplice demande le supplice. Dans ce renchérissement perpétuel, qui s'arrête, est perdu. A peine l'odieuse machine s'arrêterait-elle de fonctionner, que la rébellion relève la nuque [...]. Oh ! ces séances du matin, où l'on avait le ventre creux, et ces longues séances du soir et de la nuit, éclairées à l'électricité, ces séances où les victimes répondaient : « Je suis stoïcien » ; ou bien : « Je suis cartésien » ; ou bien : « Je suis kantien » ; quelques-uns : « Je suis bergsonien »⁹".

De ce manuscrit de l'été 1905, je tire encore, pour finir, ces quelques phrases terriblement prophétiques :

"Rappelez-vous enfin cette loi de l'Etat qui fit défense formelle de traiter les qualités autrement que dans le langage de la quantité ; rappelez-vous comment les récalcitrants furent livrés aux mains des médecins, qui dans ces nouvelles républiques remplaçaient les anciens bourreaux ; nulles anciennes maisons de force ne valaient en effet ces maisons d'amendement ; nuls anciens soins de tourmenteurs ne valaient les attentions de ces princes de la science, orthopédistes jurés. Ce fut le règne et la terreur de la quantité pure, purement mathématique¹⁰".

8) « Un essai de monopole », t. I, p. 1468.

9) t. II, p. 279-281.

10) t. II, p. 259.

6
ANTI-MODERNISME ET MODERNITÉ
DE CHARLES PÉGUY

Yves Vadé

Université Michel de Montaigne Bordeaux III

Le terme de modernité fait partie de ces mots dont l'usage s'est imposé sans qu'une définition claire ait pu en être donnée et dont le caractère plurivoque va jusqu'à recouvrir des notions non seulement diverses mais opposées. Henri Meschonnic, auteur d'une des meilleures études qui existent sur le sujet, n'hésite pas à dire que *"la modernité [...] n'a pas de référent. Seulement un sujet"* et que *"c'est sa force. La force des mots vides. Les plus forts, parce qu'ils sont seulement pleins de ce qu'on y met, qui change indéfiniment"* (*Modernité moderne*, 1988, p. 295). Engagé depuis plusieurs années dans une exploration de tout ce que cette notion peut recouvrir dans le domaine littéraire et plus largement culturel, je suis tout naturellement conduit à me poser la question des rapports entre la modernité et ce "monde moderne" que Péguy ne cesse de vitupérer. Il y a bien longtemps, une première lecture de Péguy m'avait conduit à essayer d'en définir les contours, intrigué que j'étais par l'incessante récurrence de l'expression lorsque sur le conseil de Dominique Fernandez, alors étudiant comme moi, j'avais commencé à me plonger dans les oeuvres en prose de Péguy. Je remercie l'Association des Amis du Centre Jeanne d'Arc-Charles Péguy de Saint-Petersbourg de me fournir ainsi l'occasion de renouer avec de très anciennes préoccupations que je n'ai jamais abandonnées et qui, du "monde moderne" à la "modernité", n'ont fait tout au plus que se déplacer.

Une grande part des difficultés, contradictions, glissements de sens et glissements de terrain que l'on rencontre lorsqu'on aborde ces problèmes tient au caractère labile de l'adjectif "moderne" lui-même. Péguy, on le sait, a essayé de fixer le terme chronologiquement. Il reproche à Taine d'avoir utilisé dans le titre de son grand ouvrage l'adjectif *contemporain*, *"qui est d'un temps qui se meut avec nous [...] qui s'enfuit exactement avec la même vitesse que nous"*, alors qu'il fallait dire "moderne" :

"Moderne est fixe. Moderne est daté, enregistré, paraphé. Moderne pourrait se mettre sur un timbre à date, sur un dateur automatique [...] Moderne ne bouge plus. Moderne est une période, parfaitement déterminée. Moderne a (eu) un commencement, (a eu ou a ou aura) un milieu et (aura) une fin. Moderne a des limites, il a des frontières indéplaçables. (De la situation faite au parti intellectuel devant les accidents de la gloire temporelle, 6 octobre 1907¹).

1) *Oeuvres en prose complètes*, éd. de Robert Burac, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, p. 711. Sauf indication contraire, les références aux oeuvres en prose de Péguy renverront à cette édition (tome en chiffres romains, page en chiffres arabes).

Le commencement, Péguy affirme l'avoir vu² et le situe aux environs de 1880. Ces débuts du monde moderne coïncideraient donc sensiblement avec les débuts de la IIIe République. Mais en ce domaine à peine a-t-on posé une date comme une "frontière indéplaçable" qu'elle est emportée par un mouvement de remontée vers un passé de plus en plus lointain. Lourdemment chargé de connotations négatives, "moderne", chez Péguy même, perd bien souvent sa valeur chronologique pour devenir un adjectif dépréciatif qualifiant des personnages, des comportements, des styles d'oeuvres de toutes les époques. En 1793, c'est "le monde moderne, représenté par la Révolution française, (qui) expédia le dernier descendant de nos anciens rois". Mais ceux-ci avaient déjà introduit "violemment le monde moderne dans l'ancien monde français" (Deuxième suite de Notre patrie, II, 169). A la fin du Moyen Age, Jeanne d'Arc trouvait en Charles VII "un roi moderne". Et si l'on compare Euripide à Racine, par ses finasseries et ses impiétés "c'est en beaucoup de sens Euripide qui est le plus moderne" (Victor-Marie, comte Hugo, III, 303). Quant à Aristote, il fut "un moderne comme nous en voyons" (Note conjointe, III, 1448).

La charge polémique est susceptible de s'atténuer lorsque Péguy parle de l'"âge moderne" et qu'il en fait une sorte de troisième âge, après l'antiquité et la chrétienté. On connaît la formule : "Il y a eu l'âge antique, (et biblique). Il y a eu l'âge chrétien. Il y a l'âge moderne" (L'Argent, III, 788). On rejoint ici un des sens, le premier de ceux que nous aurons à distinguer, du mot "Modernité". On le rejoint avec un énorme décalage chronologique, puisque lorsqu'on parle de Modernité en cette acception générale et historique, particulièrement en histoire des idées, on entend un état de choses qui commencerait assez précisément à l'époque de Galilée et de Descartes. Alors que Péguy date le début de cet âge moderne des environs de 1880. Mais tout ne s'est évidemment pas transformé en bloc, et l'on peut parfaitement écrire qu'"une ferme en Beauce, encore après la guerre [c'est-à-dire dans les années 1870], était infiniment plus près d'une ferme gallo-romaine [...] qu'aujourd'hui elle ne se ressemble à elle-même" (L'Argent, III, 788). Sous la polémique, et tous problèmes de dates mis à part, le texte péguiste révèle une intuition fondamentale : c'est que la coupure décisive ne passe ni entre le moyen âge et ce que l'on nomme en histoire "les temps modernes", ni entre l'antiquité et le monde chrétien, ni entre telle ou telle culture antique ou traditionnelle, ni même entre les cultures dites archaïques et celles de l'Occident, mais entre toutes les cultures anciennes prises ensemble et le monde moderne (ou, entendue en ce sens, la Modernité) :

2) "On peut dire dans le sens le plus rigoureux des termes qu'un enfant élevé dans une ville comme Orléans entre 1873 et 1880 a littéralement touché l'ancienne France, l'ancien peuple, tout court, qu'il a littéralement participé de l'ancienne France, du peuple. On peut même dire qu'il en a participé entièrement, car l'ancienne France était toute, et intacte. La débâcle s'est faite si je puis dire d'un seul tenant, et en moins de quelques années" (L'Argent, III, 787).

"La lutte n'est pas entre tel ou tel autre monde et le monde moderne. La lutte est entre tous les autres mondes ensemble et le monde moderne.

Tous les autres mondes (que le monde moderne) ont été des mondes de quelque spiritualité. Le monde moderne seul, étant le monde de l'argent, est le monde d'une totale et absolue matérialité.

Ainsi le monde moderne ne s'oppose pas seulement à tel ou tel monde. Il s'oppose, il se contrarie à tous les autres mondes ensemble et d'un même mouvement" (Note conjointe, III, 1458).

Lorsqu'un anthropologue comme Georges Balandier préconise de faire "le détour" par les sociétés traditionnelles pour mieux explorer "le continent modernité", et lorsqu'il propose de définir la Modernité par "le mouvement plus l'incertitude" (Le Détour, 1985, p. 14), il se trouve en accord avec ce qu'il y a certainement de plus pénétrant dans les propositions de Péguy. Propositions dont le siècle qui s'achève a confirmé la validité au-delà de ce que Péguy lui-même pouvait prévoir. Encore certaines de ses intuitions sur la "décréation du monde", sur le matériau moderne, sur la précarité de la culture et, plus inquiétante, plus mystérieuse que toutes, cette proposition de la Thèse, si opportunément relevée par Roger Dadoun sur la science comme puissance d'inhibition capable de "couper pour la première fois dans l'histoire du monde un jeu de repousse qui avait toujours marché" (La Thèse, II, 1211, et Dadoun, Eros de Péguy, p. 119), ces propositions restent pour nous encore comme en surplomb sur l'avenir.

Il est clair que cette Modernité globale qui commence en fait à s'instaurer avec le rationalisme cartésien ne forme pas un bloc homogène. Ce mouvement qui éloigne l'humanité loin de tous rivages, et qui ne cesse de la décentrer en abolissant les points de repère absolus, ce mouvement auquel nous continuons d'être soumis n'est pas uniforme. Justement parce qu'il s'accompagne d'une incertitude totale sur sa direction et sur l'existence même d'une trajectoire, il donne lieu aux interprétations les plus diverses, aux espoirs ou aux craintes les plus opposés. D'où la nécessité de distinguer aussitôt différents types de réaction au mouvement de la Modernité, différentes manières de le percevoir et de l'interpréter, sur le plan des idéologies mais aussi sur le plan de l'esthétique à travers les oeuvres, les styles, les "mouvements" innombrables que le mouvement d'ensemble ne manque pas d'inspirer. C'est autant de *modernités* particulières qu'il s'agit de définir - et l'on voit que le terme ici se pluralise en même temps qu'il se charge d'éléments concrets : la modernité naturaliste n'est pas celle des avant-gardes, ni la modernité de Huysmans celle d'Apollinaire. Ou de Péguy. Modernités néanmoins qui se croisent en un point commun : la prise de conscience d'une dynamique générale qui bouleverse l'histoire humaine et porte atteinte aux fondements mêmes du sens, contraignant à s'interroger, avec espoir ou angoisse, sur le destin commun - et lorsqu'on est un artiste ou un écrivain, sur le destin des arts et des littératures.

Les différentes manières d'appréhender le temps et les différents schémas que l'on peut se donner pour en dessiner la courbe générale seront donc essentiels pour

distinguer les différents types de modernités. En simplifiant à l'extrême, on peut opposer deux types d'appréhension de la dynamique moderne. Le premier est celui qui, selon la formule d'Alain Finkielkraut, *fait confiance au temps*³, s'en remet à l'avenir pour résoudre les problèmes du présent, considère que grâce au progrès de la raison et du savoir les valeurs d'émancipation, dans un avenir indéterminé, seront nécessairement victorieuses. Attitude qui conduit à dévaloriser le présent aussi bien que le passé par rapport à un avenir où l'humanité se serait rendue entièrement maîtresse et d'elle-même et de la nature. C'est précisément l'attitude que Péguy qualifie de "moderne". Mais il en est une autre qui consiste au contraire à valoriser ce présent qui marque un point unique dans la course du temps, un point d'autant plus précieux que la dynamique de la Modernité rend toutes choses plus fugaces et les soumet à des transformations plus rapides. Et cette attitude n'est pas moins "moderne" que la précédente, ou plutôt elle correspond à la définition même que Baudelaire donne de la modernité. Peut-être aurait-on intérêt à s'en tenir, dans le domaine esthétique tout au moins, à cette définition baudelairienne ("*la modernité c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art*" ...), et à qualifier de "modernisme" (puisque le français permet de bien distinguer les deux termes), "*la recherche du moderne à tout prix*" (définition du Robert), c'est-à-dire l'adhésion systématique à tout ce qui est moderne, la valorisation de tout ce qui fait rupture avec le passé et l'exaltation du nouveau sous toutes ses formes.

Il est des modernités modernistes. Il en est d'anti-modernistes. Or c'est essentiellement au modernisme sous toutes ses formes que s'en prend Péguy, dans son combat contre ce qu'il nomme le "monde moderne". Le terme "modernisme" a une définition claire en théologie. Péguy s'y réfère pour aussitôt l'étendre à tout ce qu'il abomine dans le monde moderne. On sait avec quelle virulence il s'en prend aux projets de démocratie chrétienne de Marc Sangnier. Il y voit une tentative pour inoculer comme un virus

"le modernisme, le vieux modernisme, et tout un tas de toutes sortes de modernismes particuliers, quand il y avait plus de quinze ans que le modernisme, comme l'art nouveau, et tous ses petits cousins les petits modernismes particuliers, avaient commencé de dégoûter même le public, avaient commencé de paraître à tout le monde ce qu'ils sont, plus qu'insupportables, odieux : cette horreur du modernisme ; ces petites horreurs de tant de petits modernismes particuliers" (*Un poète l'a dit*, II, 917).

Le modernisme théologique n'est "*même pas une hérésie*", c'est "*une sorte de pauvreté intellectuelle moderne*", "*un appauvrissement intellectuel moderne à l'usage des modernes des anciennes grandes hérésies. Cette pauvreté n'eût exercé aucuns ravages, elle eût été purement risible si les voies ne lui avaient point été préparées, s'il n'y avait point ce*

3) Alain Finkielkraut, *Le Mécontemporain*, Paris, Gallimard, 1991, p. 107.

grand modernisme du coeur, ce grave, cet infiniment grave modernisme de la charité" (*Notre Jeunesse*, III, 99). C'est par lui que le christianisme "*n'est plus socialement qu'une religion de bourgeois, une religion de riches*", qu'il n'est plus la religion du peuple. C'est ainsi qu'il n'y a plus de chrétienté.

Péguy réussit à articuler en profondeur le modernisme du coeur et les théories intellectuelles modernes que domine l'idéologie (ou "la métaphysique") du progrès. Or "*cette théorie du progrès revient essentiellement à être une théorie de caisse d'épargne*". Le thème est lancé dans *Clio* : "*le grand triomphe du monde moderne : épargne et capitalisation, avarice, ladroterie, économie(s), cupidité, dureté de coeur, intérêt(s) ; caisse d'épargne et recette buraliste*" (III, 1030). Il sera repris et amplifié dans *Note conjointe* : "*Le livret de caisse d'épargne (sous toutes ses formes, et notamment sous la sienne) est l'invention propre du monde moderne. Les livres de débauche n'ont jamais pu faire que des pécheurs. Le livret de caisse d'épargne fait le moderne*" (III, 1427. V. également, p. 1442).

Ce qui unit progrès et caisse d'épargne, c'est un certain rapport au temps. Entre philosophies de l'histoire et manières de sentir, la dynamique moderne engendre différentes manières d'appréhender le temps, qui correspondent à autant de types de réaction au monde moderne, ou si l'on veut à autant de "modernités" différentes. Parmi ces différentes formes collectives du temps, il en est une qui domine les autres parce qu'elle coïncide avec le type de temporalité qui régit à la fois la science, la technique et l'économie : c'est la forme de l'accumulation. Que le savoir scientifique, que les connaissances techniques procèdent de manière *cumulative*, c'est ce qui ne peut guère être contesté, même si le mécanisme et la démarche de ce que l'on nomme le "progrès" des sciences et des techniques sont bien loin d'être purement linéaires et encore moins rectilignes. Quant au domaine économique, des analyses célèbres ont suffisamment mis en lumière l'importance des phénomènes cumulatifs pour qu'il soit nécessaire d'insister. L'idéologie commence, et les répercussions littéraires et culturelles commencent à se faire sentir quand le mouvement général de l'histoire, le sens qu'on lui assigne viennent à être pensés sur le mode de la temporalité cumulative ; quand les processus de la création artistique ou littéraire ou métaphysique sont considérés comme soumis eux aussi aux phénomènes cumulatifs, c'est-à-dire, le plus souvent, à un schéma progressiste et à une prétendue loi du progrès. C'est précisément ce que dénonce Péguy. Dès 1901, dans le cahier intitulé "Casse-cou", Péguy adressait à Jaurès cette mise en garde :

"L'humanité n'est pas un capitaliste avare qui entasse et superpose, monceau à monceau, strates sur strates, les trésors accumulés d'un savoir mort. Cette conception que vous avez n'est même pas tout à fait vraie de la science. Elle n'est nullement vraie de l'art. Elle n'est pas vraie de la philosophie [...]" (I, 716).

On sait assez que toute la critique que Péguy développe inlassablement contre ce qu'il nomme le monde moderne se fonde sur cette critique du modèle cumulatif

abusivement appliqué dans des domaines où il n'a que faire. Il dénonce dans Zangwill "l'ambition inouïe du monde moderne [...] une humanité Dieu, ayant acquis, englobé toute connaissance dans l'univers de sa totale mémoire" (I, 1415-1416), acquisition qui est d'abord le fait des historiens et qui serait au second degré la tâche des sociologues. Ce qui conduit l'intellectuel moderne, comme le dira Note conjointe, à être essentiellement "un fonctionnaire de l'enregistrement".

La célèbre théorie du progrès, qui fournit la métaphysique du monde moderne selon Péguy, est en quelque sorte la face idéologique de ce double modèle cumulatif fourni par le savoir technique d'une part, et de l'autre par la pratique économique. Il faudrait certes remonter jusqu'au dix-huitième siècle, et même bien plus avant, pour trouver les origines de ce jeu, mais Péguy est sans doute le premier à l'avoir perçu clairement et dénoncé dans le détail de son fonctionnement au début des années 1900, c'est-à-dire au moment où s'en faisaient sentir le plus brutalement les répercussions politiques et où cette idéologie accédait à une sorte de statut officiel.

On voit donc que sous l'appellation de "monde moderne", Péguy, selon une intuition qui lui est propre, unit deux visées historiques d'échelles différentes et correspondant à deux sens possibles du mot "modernité" : la Modernité comme troisième âge succédant à l'antiquité et à la chrétienté ; et à l'intérieur de cette Modernité générale une modernité particulière, définie essentiellement par le cumulatif et l'idéologie du progrès.

Il faut ajouter que la temporalité cumulative sous-tend de la même manière ce qui paraît être le contraire de l'idéologie du progrès, à savoir l'idée de la décadence : accumulation de savoirs morts, de sensations, de raffinements, de toxines⁴. C'est très logiquement et du même mouvement que Péguy déteste les tenants du scientisme et les écrivains qui exploitent à la fin du siècle les thèmes de la décadence. C'est pour lui double barbarie et la décadence n'est que "la barbarie (pire) d'après, la recherche, le maniéré, le recherché, le maniaque, le byzantinisme" (Deuxième élégie XXX, II, 1023). La sévérité, la noirceur souvent du regard qu'il porte sur son temps pouvaient l'inciter à entonner avec tant d'autres l'antienne de la décadence. Il y cède rarement. Il n'appelle pas comme Huysmans "le pâle décloué du Golgotha" à "rallumer les pluies de flammes qui consumèrent les cités jadis réprouvées et les villes mortes"⁵. Il ne pense pas, comme Léon Bloy, que la venue des

4) D'innombrables illustrations pourraient en être données par la littérature dite "décadente" : on songe entre autres au vieillissement accéléré de des Esseintes dans A rebours (1884), à la sénilité du Vieux roi de Rémy de Gourmont (1897), à la déchéance de M. de Phocas dans le roman de Jean Lorrain (Monsieur de Phocas, 1901).

5) A rebours, col. Folio, Gallimard, p. 348-349.

Cosaques doit nécessairement accompagner celle du Saint-Esprit. Il appelle à remonter toutes les pentes. La constatation d'un vieillissement ne le pousse pas à souhaiter des cataclysmes, mais à espérer un renouveau et à susciter des forces de rajeunissement. Progrès et décadence sont des systèmes soumis au déterminisme de l'accumulation. Toute l'oeuvre de Péguy tend à libérer la pensée de ce déterminisme, à faire sauter les chaînes du cumulatif.

Sur le plan littéraire, d'autres écrivains de sa génération avaient manifesté dès les années 1890 leur refus du carcan scientiste qui avait enserré tout ensemble les romanciers naturalistes, nombre de poètes parnassiens et même quelques symbolistes. Les premiers écrits de Barrès, Le livre de Monelle de Marcel Schwob, plus nettement encore Les Nourritures terrestres de Gide, sans parler des premiers drames de Claudel ou de ses proses de Connaissance de l'Est avaient marqué dans des genres divers et dans des styles très différents une sorte d'évasion du cumulatif. Plus question de ces "immenses emmagasineurs d'observations", de ces "innombrables notes prises à coups de lorgnon" dont Edmond de Goncourt en son patois affirmait la nécessité⁶ ; plus d'études cliniques d'êtres implacablement déterminés par la névrose, l'alcoolisme ou l'hérédité. Le théâtre claudélien montre des personnages susceptibles de mutations brusques, dont Claudel dit avoir trouvé l'exemple dans les romans de Dostoïevski. Refusant de se laisser étouffer sous les choses du passé, cette jeune génération glorifie l'instant : "Regarde toutes choses sous l'aspect du moment" dit la Monelle de Schwob ; et Gide : "Nathanaël, je te parlerai des instants. As-tu compris de quelle force est leur présence ?".

Par rapport à ces écrivains, Péguy paraît décalé. C'est d'abord qu'il ne se place pas sur un terrain purement littéraire. S'il combat aux frontières, c'est aux frontières de la cité, dans la zone mal délimitée où se croisent les idéologies (Péguy préfère dire les "métaphysiques") et les pouvoirs, là où se décident les questions brûlantes de la politique religieuse, de la politique sociale, de l'enseignement, et notamment de l'enseignement supérieur... Or dans ces domaines l'idéologie scientiste, déterministe, cumulative, est promue au rang d'idéologie officielle, dans les années mêmes où les écrivains que nous reconnaissons comme les plus novateurs commencent à s'orienter dans des directions radicalement différentes. Dans les années 1906-1909, si décisives pour la détermination de l'art du 20e siècle, alors que Picasso travaille aux Demoiselles d'Avignon, qu'Apollinaire publie l'Enchanteur pourrissant (préoriginale 1904, originale 1909), que Valéry Larbaud édite à cent exemplaires les Poèmes par un riche amateur (1908) et que Jules Romains donne La Vie unanime (1908), Péguy mène campagne contre la situation faite à l'histoire, à la sociologie et au parti intellectuel dans le monde moderne. Il s'épuise en combats contre un monde qu'il qualifie lui-même de "monde vieillard ou plutôt (de) monde vieillot".

6) Préface des Frères Zemganno (1879).

En second lieu, Péguy n'a nul goût pour les avant-gardes littéraires qui se définissent par la rupture. Le Manifeste du Futurisme que Marinetti fait paraître dans Le Figaro en février 1909 est le prototype de ces déclarations fracassantes qui prétendent faire table rase du passé pour édifier une esthétique radicalement nouvelle où les innovations techniques prennent la première place. "*Le Temps et l'Espace sont morts hier*", affirme sans sourciller Marinetti. "*Nous vivons déjà dans l'absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente*". Deux ans auparavant, Péguy avait répondu par avance à cette extraordinaire naïveté : "*[...] on pourra faire le tour de la terre en moins de rien. Mais ce ne sera jamais que de la terre temporelle. Et même entrer dedans et la transpercer d'outre en outre comme je fais cette boule de glaise. Mais ce ne sera jamais que la terre charnelle*" (Cahiers, VIII, 11 (3.2.1907) ; II, 668). En fait les avant-gardes sont à bien des égards d'autres formes de modernisme. Modernisme non plus du *cumulatif* mais de la *rupture*. Dans les deux cas, le moderne en tant que tel est considéré comme nécessairement supérieur, comme nécessairement commandé par le mouvement de l'histoire. Dans les deux cas, une même illusion menace, conduisant à se fier entièrement aux moyens techniques (techniques matérielles, mais aussi intellectuelles, méthodes historiques dans un cas, techniques d'écriture dans l'autre), en vue de "dépasser" tout ce qu'ont pu faire les prédécesseurs. Le grand Apollinaire lui-même n'est pas exempt de ce genre d'illusions. Dans sa conférence de 1917 sur "L'Esprit nouveau", d'ailleurs de ton très modéré, Apollinaire affirme que "*l'on peut prévoir le jour où le phonographe et le cinéma étant devenus les seules formes d'expression en usage, les poètes auront une liberté inconnue jusqu'à présent*". Mais qui prévoyait le plus juste, du poète annonçant la mort de l'écrit au profit du phonographe et du cinéma libérateurs, ou de cet autre poète écrivant simplement que "*l'humanité dépassera les premiers dirigeables comme elle a dépassé les premières locomotives*" et qu'"après la téléphotographie elle inventera tout le temps des graphies et des scopies qui ne seront pas moins télé les unes que les autres" (Cahiers, VIII, 11 (3.2.1907) ; II, 668) - sans que la condition des poètes en soit fondamentalement changée ?

Si la modernité est l'attention au présent, la notation de ce qui fait le propre d'un temps, d'une année, d'un moment de l'histoire, cet air du temps qui, pour Baudelaire, est la part de modernité que toute oeuvre doit s'incorporer, on la trouve chez Péguy plus fortement marquée peut-être que chez aucun écrivain de sa génération. Une grande étude serait à conduire sur cette modernité de Péguy - à la fois notations d'actualité et sentiment du temps qui passe. Présence de l'Exposition de 1900 (I, 353-536), du métro en construction (avec le bonheur que Bernard-Lazare éprouvait de voir ouverte près de chez lui la station Amsterdam), conversations des ouvriers dans les trains de banlieue, citations directes ou indirectes de chansons et de rengaines du temps, allusion aux Ballets russes "*Il est temps de le dire, Péguy, et il faut leur expliquer cela : la beauté antique n'a pas toujours été située dans des cuisses russes*", Clio, III, 1156). Péguy ne dédaigne pas de

mentionner dans sa Deuxième élégie XXX la brasserie Balzar rue des Ecoles (II, 1005-1006), et la facture de charbon, de "*chez Duvivier ou chez Tourillon*" (II, 952). Il joue des noms et des slogans étalés sur les murs par la publicité : Marc Sangnier lui apparaît "*l'homme du monde qui dépense le plus d'argent en affiches [...], plus d'affiches que le Nil et presque autant que la Semelle Michelin*" (Un poète l'a dit, II, 910), il imagine Halévy "*bu par quelque Michelin*", car le pneu Michelin "*boit l'obstacle*" (Victor-Marie, comte Hugo, III, 327 et autres références données en note p. 1564). En amoureux de Paris, il compare le pont Alexandre III, qui fait "*un peu alliance russe*", et le tout récent pont Mirabeau (Situations, II, 733). Il sait bien que la personnalité de chaque quartier change avec le temps. Le quartier de l'Europe n'est plus habité en 1910 comme il l'était à la fin du siècle dernier : "*On demeurerait alors dans ce haut de Paris où personne aujourd'hui ne demeure plus. [...] 62 rue de Rome, 155, boulevard Haussmann, c'étaient des adresses de ce temps-là. Dreyfus même était de ce quartier*" (Notre Jeunesse, III, 59). C'est dans la même page que Péguy cite les vers de Baudelaire sur la forme d'une ville qui "*Change plus vite, hélas ! que le coeur d'un mortel*".

Il n'est pas moins attentif à l'évolution du vocabulaire : "*on commençait peut-être à dire déjà un réactionnaire ; c'est un vocable qui devait commencer sensiblement alors à fonctionner*" (Un poète l'a dit, II, 923) ; "*(ils disaient encore morbide, ces imbéciles*" (Id., II, 937), ou, à propos des Milliet, Une famille de républicains fouriéristes : "*C'est le ton même du temps. Je ne serais pas surpris qu'un imbécile, et qui manquerait du sens historique trouvât ce ton un peu ridicule. Il est passé. Ces hommes, qui avaient ce ton, ont fait de grandes choses. Et nous ?*" (Notre Jeunesse, III, 157). Clio se permet des écarts de langage qui sont à la fois soldatesques et sportifs : [si Jésus avait échappé à la mort], "*tout votre système se foutait par terre et, comme disent nos nouveaux, il se recevait mal*". C'est qu'elle est un peu "zouave", expression qui à son tour entraîne trois pages d'explications circonstanciées (Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle, II, 759, 761 sq.).

Peu d'écrivains ont eu au même degré la conscience de l'historicité, la conscience de ce qui disparaît et de ce qui se fonde - condition préalable de la modernité telle que l'entendait Baudelaire. C'est précisément pourquoi Péguy a choisi de faire parler Clio. Sa Clio n'est pas la muse des historiens, ou elle ne l'est que par moments et de manière ironique. Elle est avant tout l'incarnation de la temporalité : "*moi la temporelle, [...] moi l'histoire, moi le temps, moi la temporalité*" (Id., III, 661). Ce qu'elle allégorise c'est l'ordre du temporel dans son ensemble, l'ordre de l'événement - l'événement passé, dans ce qu'il a d'irréversible⁷, et l'événement présent, dans ce qu'il a d'imprévisible. Ce

que Cléo ne cesse d'affirmer, c'est l'historicité de tout ce qui s'inscrit dans le temps, et très particulièrement l'historicité de l'Incarnation. D'où sa grandeur, dont la proclamation revient en leit-motiv dans le *Dialogue charnel* : "*Mon ami je suis grande grande*" [...] "*je suis grande grande grande*" ... (III, 642, 651).

C'est dans cette conscience de l'historicité, et par conséquent du caractère unique, irrévocable du présent, qu'il faut chercher la modernité de Péguy. On voit que les positions se renversent. Ce que Péguy reproche à tous les modernismes, c'est de dénaturer le présent en n'y voyant que le simple résultat automatique d'un déterminisme cumulatif. C'est de vouloir "*repandre, refaire, recommencer, simplement recommencer simplement l'irréversible*" (III, 719). C'est de fonder l'historicité (ce que Péguy nomme le *temporel*) sur l'histoire enregistrée, alors que c'est l'historicité qui est première et fondatrice, le surgissement de l'événement étant par définition antérieur à son enregistrement. Faute symétrique de celle des avant-gardes qui elles aussi manquent l'historicité, comme l'a très bien dit Henri Meschonnic, dans la mesure où elles renient le passé et prétendent repartir d'une table rase.

Baudelaire vitupérait la croyance au progrès comme "*la grande fatuité moderne*" et définissait la modernité comme l'inscription du présent dans l'oeuvre d'art. A son insu peut-être, Péguy rejoint ces deux positions jumelées et les prolonge l'une et l'autre aussi loin qu'on peut aller. D'une côté, dans un combat sans merci contre les illusions idéologiques et les impostures politiques des modernismes de l'époque. De l'autre, dans une attention quotidienne au présent et dans une écriture dont les caractères s'expliquent - ce serait une tout autre et fort longue étude - par le souci d'être, jusque dans le détail de la phrase, fidèle au jaillissement de l'instant vécu : en d'autres termes, la modernité même.

7) Dans *L'Argent* : "*Il y a des irréversibles dans la vie des peuples comme dans la vie des hommes. Rome n'est jamais redevenue des cabanes de paille. Non seulement, dans l'ensemble, tout est irréversible. Mais il y a des âges, des irréversibles propres*" (III, 789).

PEGUY ET "LE MONDE MODERNE"

A.E. Vassiouchkine

Université d'Etat de Saint-Pétersbourg

Séance de la Chambre des députés, le 4 Novembre 1904. C'est un scandale parlementaire. Il s'agit de la "délation" dans l'armée, de la constitution de fiches portant des renseignements sur les opinions politiques et religieuses des officiers. Emile Combes, le président du Conseil, insiste : ce n'est pas lui l'inventeur de ce système, qui, d'ailleurs, ne comporte rien de criminel ; surtout, le chef du ministère ne comprend pas cette indignation contre les fiches elles-mêmes. C'est un moyen habituel de ranger l'information. "*Et l'on comprendra que, quand il s'agit d'une administration où des dossiers sont peut-être au nombre de 36.000 à 40.000, si on veut les avoir sous la main, on les résume dans ce que l'on appelle des fiches. Cela arrive à toute administration considérable*"¹.

Péguy n'a pas besoin de ce coup de théâtre pour voir ce qu'était le gouvernement de Combes. Pour lui, la politique combiste, l'anticléricalisme violent et sournois en même temps, constituait une trahison de la cause dreyfusiste. Récemment on a condamné un innocent au nom de la Raison d'Etat, maintenant pour la même Raison d'Etat on persécute l'Eglise catholique. Dans ses *Cahiers*, il a combattu ce gouvernement avec ardeur. Maintenant que le combisme touche à sa fin (le gouvernement démissionnera dans trois mois), Péguy éprouve un besoin d'y réfléchir à un niveau au-dessus de la simple polémique de journal. "*Je ne puis oublier que je suis philosophe*"².

Dans le deuxième Cahier de la sixième série, paru une semaine avant le scandale parlementaire, il écrit :

"(...) aujourd'hui, dans le désarroi des consciences, nous sommes malheureusement en mesure d'écrire que le monde moderne s'est trouvé, et qu'il s'est trouvé mauvais ; les conséquences des mensonges politiques parlementaires ne retombent pas toujours sur les auteurs qui sont comptables et responsables de ces mensonges ; elles retombent toujours sur la même humanité".

Péguy exige

"que le monde moderne commence par faire son examen de conscience ; que la science, que l'art, que la philosophie se débarrasse des politiciens, que le socialisme, que le monde ouvrier se débarrasse des politiciens, (...) que le premier dreyfusisme revienne à sa pureté première, se débarrasse des politiciens"³.

1) E. Combes, *Une seconde campagne laïque*, Paris, 1905, p. 369.
2) P. Duployé, *La Religion de Péguy*, Paris, 1965, p. 60.
3) Péguy, *Oeuvres en prose complètes*, (OPrC), Paris, Bibl. de la Pléiade, 1987, t. I, p. 1392-1393.

Cet examen de conscience du *monde moderne* est le pivot de tout ce que Péguy écrit en 1904-1909. Plus tard, après sa conversion au catholicisme, il aura d'autres sujets qui le préoccupent ; pourtant, le *monde moderne* reste toujours présent dans son oeuvre, non pas comme l'objet principal de ses recherches, mais souvent comme un "terme auxiliaire", dont on a déjà parlé et dont le contenu est bien défini.

Le terme *le monde moderne* dans le sens où Péguy l'emploie est difficile à traduire en russe : "*novy*" n'est pas très bon, car de temps en temps Péguy écrit aussi "le monde nouveau", "le monde neuf" ou même "le monde jeune", et tout cela n'a rien à voir avec ce monde moderne qui s'est trouvé mauvais. Contre "*sovremenny*" il y a cette opposition que Péguy fait entre "contemporain", qui est une simple mention du temps, un terme presque arithmétique ("on n'insulte pas un monsieur en l'appellant contemporain"), et le "moderne" qui est une certaine qualité. Cette opposition de quantité et de qualité est très importante pour Péguy. Et c'est précisément la plus grande faute des modernes QUE de les confondre.

Si *moderne* est plutôt une qualité que l'appartenance à un temps PRécis, Péguy se permet une grande liberté quand il parle des dates de l'avènement du *monde moderne*. Cela peut être 1789 ou 1881 (quand les républicains ont vraiment pris le pouvoir dans la Troisième République) ou le quinzième voire le quatorzième siècles. Pour lui, Charles VII et Philippe le Bel sont "des rois modernes". Enfin, dans son dernier poème il remonte jusqu'aux premières heures de l'humanité : c'est Eve, déclare-t-il, qui était l'aïeule involontaire du *monde moderne* : "*la femme ménagère ; la femme économe et comptable ; qu'ainsi elle connaît son impuissance à ranger ce qu'il fallait ranger ; (...) qu'elle assiste impuissante à l'invasion du monde moderne*"⁴. Donc, le *monde moderne* commence au premier péché. Dès cette première chute, il est possédé par une manie de comptabilité qui était impensable auparavant : "*quand on avait tout, on ne comptait pas*". Ce "tout" était une diversité et en même temps une harmonie, toutes ses composantes ayant leur propre place. Maintenant que l'harmonie est perdue (temporairement) comme l'homme peut difficilement gérer ce monde si complexe, il tend à calculer toutes les choses. A mesure qu'il y réussit, il devient de plus en plus moderne.

Bien sûr, cette conception se définit au cours de l'*approfondissement* de la pensée de Péguy ; en 1904, il n'est pas catholique et il ne dit encore rien sur le Paradis. Mais cette idée de calculer des valeurs qui ne sont pas calculables, il la blâme déjà, il la

4) Péguy, *OPrC*, 1992, t. III, p. 1231.

blâme toujours quand il parle du monde moderne. Et les plus grands responsables sont les scientifiques qui prétendent construire des systèmes universels. "*Epuiser l'immensité, l'indéfini, l'infini du détail pour obtenir la connaissance de tout le réel, telle est la surhumaine ambition de la méthode discursive*", la méthode moderne⁵.

"*Etant donnée la réalité, complexe, double, on peut définir un système (...) étant donnée une réalité, immense, naturellement, un système est ce qu'un système a pu voir, a pu retenir dans sa courte vue ; ou même, et en dehors de tout cela, ce qu'il a pu fabriquer avec sa courte imagination*"⁶.

En utilisant les termes de quantité pour tout ce qui existe dans le monde, en établissant l'équivalence de toutes les choses, on arrive à l'interchangeabilité totale⁷. Et si tout est interchangeable, le rôle de l'argent qui est l'équivalent universel, "*l'appareil de mesure et d'échange et d'évaluation*", devient immense. Dans les sociétés antérieures, il y avait, au moins (même dans la sphère du *temporel*) d'autres "puissances", qui pouvaient résister à l'argent, tandis que dans le monde moderne où les révolutions ont détruit ces "puissances", l'argent est devenu le seul maître. Ici la pensée de Péguy se rapproche curieusement de celle de Maurras. Pourtant, Maurras croit que c'est l'esprit républicain qui est responsable de cette situation, tandis que Péguy dit qu'elle résulte justement d'une dégradation de cet esprit républicain. Et de l'esprit monarchiste aussi, ajoute-t-il dans *Notre Jeunesse*.

Le plus grand danger est que ce n'est pas le seul *temporel* qui est contaminé. Les savants, les philosophes, ceux qui doivent appartenir au domaine du *spirituel* veulent profiter des biens du *temporel*, et plus que cela, ils veulent gouverner ce monde. Cela a été une "passion secrète" des intellectuels à l'époque de Renan ; maintenant, après l'affaire Dreyfus, leur rêve se réalise. Les intellectuels qui avaient trahi l'idéal dreyfusiste (si tout est interchangeable, on peut tout changer, y compris les convictions ; la trahison est l'état normal dans le monde moderne), ont organisé leur propre parti, "le parti intellectuel". C'est le pouvoir qu'ils visent, alors ils constituent un parti proprement dit. Ce sont des professeurs de la Sorbonne et d'autres intellectuels qui sont pour Péguy les vrais inspireurs des vilenies gouvernementales. Le combisme n'est qu'une application politique des méthodes modernes, et ses fiches ne sont qu'un cas particulier de la manie générale des fiches et des catalogues. Elles sont partout, ces méthodes modernes, et elles engendrent le modernisme d'esprit et le "modernisme de coeur" (le manque de Charité) à quoi peu de monde échappe.

6) Péguy, *OPrC*, 1988, t. II, p. 223.

7) *Id.*, p. 986.

Non seulement les démocrates catholiques du Sillon sont modernes, mais leurs adversaires de l'Action Française le sont aussi. Faut-il mentionner les socialistes, anciens camarades de Péguy, qui prétendent lutter contre l'ordre bourgeois mais font l'éloge du monde moderne, comme si ce n'était pas un monde bourgeois par excellence ?

Péguy, après les batailles pour le dreyfusisme et contre le combisme, et surtout après sa conversion se croit tenu de résister aux attraits du monde moderne.

"Je vois bien, écrivait-il à Lotte, tout un mouvement pour me mettre à la tête, au moins en pensée. C'est précisément ce que je ne veux pas. J'ai les raisons les plus graves pour ne pas accepter qu'on me confère aucunes grandeurs, même spirituelles. Je sais très bien quel est mon office et quel il n'est pas. J'ai un office, j'ai des responsabilités énormes. Au fond, c'est une renaissance catholique qui se fait par moi".

H. Massis qui cite ce passage⁸, nie l'existence d'un pareil mouvement, mais pour l'instant l'attitude de Péguy seule nous intéresse. Son "office" est avant tout ce qu'il appelle aussi sa "production".

Il est vrai que *"le monde moderne est absent des oeuvres poétiques, - mis à part Eve, cette somme péguyste, dont le morceau le plus démesuré est évidemment l'énorme imprécation, de soixante pages, contre tout ce qui compose la société moderne"*⁹. Et dans ce long passage, dans cette longue invective, Péguy, ne suit-il pas les traces de ses adversaires, lorsqu'il dresse une sorte d'"inventaire" de ce monde moderne. (Cet élément de catalogue que Péguy détestait tant, est, peut-être, propre à n'importe quelle "somme").

Le genre du mystère n'est-il pas plus approprié pour combattre l'esprit moderne ?

Péguy, disant à Lotte, le 1 avril 1910 : *"en une brasserie, place Saint-Michel"*, que toute sa production se réalisera désormais dans le cadre de sa Jeanne d'Arc, ajoute : *"Je peux tout mettre là-dedans. songe donc, la guerre, le roi, la politique, la Sorbonne. Ah ! les docteurs !.. C'était comme de nos jours (...) Jeanne d'Arc apportait une forme de sainteté qui n'était pas étiquetée, cataloguée ; pas une fiche qui corresponde à son cas (...) Ah ! les crétins ! Tous les mêmes, ces intellectuels !"*¹⁰.

L'orthographe même est significative, Péguy écrit *mystère*, alors que *"les Sorbonnards (...) démontraient qu'il fallait écrire mistère, de ministerium"*¹¹. Auparavant,

8) L.-A. Maugendre, *La Renaissance Catholique au début du XXe siècle*, Paris, Préface de H. Massis, 1903, p. 5.

9) Y. Vadé, *Péguy et le monde moderne*, Paris, 1965, p. 81.

10) Péguy, *Lettres et Entretiens*, Paris, L'Artisan du livre, 1927, p. 137.

11) *Id.*, p. 66.

il avait postulé que les intellectuels modernes, qui sont si habiles à construire des systèmes mais qui refusent de remonter aux causes premières, ont donc besoin d'un miracle pour que leurs constructions puissent fonctionner, ils ont toujours besoin de ce miracle. Maintenant c'est lui-même qui parle d'un vrai miracle, d'un miracle perpétuel, car le monde vraiment existe par miracle, ou par mystère.

Si le *monde moderne* est absent des mystères de Péguy, c'est qu'il lui est défendu d'y entrer. Le monde des *mystères* est exactement le contraire du monde moderne. Ce n'est pas par hasard que Madame Gervaise dit que les mystères seront les mêmes au vingtième siècle qu'ils sont au quatorzième. Donc, les valeurs "anciennes" existent toujours.

Dans ce monde mystérieux, qui est en fait le seul monde réel, contrairement à celui inventé par les scientifiques, une drachme perdue vaut plus que neuf autres, une brebis égarée est plus chère que quatre-vingt-dix-neuf autres, enfin, le fils prodigue est plus cher que celui qui n'a pas quitté la maison de son père. C'est toujours la même "drôle d'arithmétique". Dans ce monde, (et c'est le monde réel où nous vivons, insiste Péguy), les Paroles de Dieu sont vivantes, elles ne sont pas un simple matériel pour fiches ; elles ne sont *"nullement conservées moisis dans les petites boîtes en bois ou en carton"*.

Voilà que les fiches ont apparu de nouveau. Et ici ce n'est pas seulement les intellectuels que Péguy blâme. La vieille Eglise catholique, à son tour, a adopté les méthodes renaniennes, oubliant qu'elle a un trésor beaucoup plus précieux que celui que proposent les scientifiques. elle est devenue moderne et elle a tous les problèmes modernes, elle est trop préoccupée d'argent, elle ne veut pas faire de "frais temporels", elle manque de Charité.

Dans les mondes antérieurs, il y avait des saints et des pécheurs ; maintenant il n'y en a plus : tout le monde n'est que moderne. Les mondes antérieurs pouvaient être antichrétiens ou mauvais chrétiens, seul le monde moderne fait tout pour demeurer inchrétien. Le salut dans ce monde et dans cette Eglise est encore plus difficile que dans les mondes anciens.

Mais dans un cahier polémique sur son premier mystère, il écrit que

"c'est une grande question que de savoir si nos fidélités, si nos créances modernes, c'est-à-dire chrétiennes baignant dans le monde moderne, traversant intactes le monde moderne ... n'en reçoivent pas une singulière beauté, une beauté non encore obtenue, et une singulière grandeur aux yeux de Dieu (...) de savoir si nos saintetés modernes, c'est-à-dire nos saintetés chrétiennes plongeant dans le monde moderne, dans cette vastatio, dans cet abîme d'incrédulité, d'incrédence, d'infidélité du monde moderne, isolées comme des phares

qu'assailleraient en vain une mer depuis bientôt trois siècles démontée ne sont pas les plus agréables aux yeux de Dieu"¹².

Aujourd'hui, quant tout le monde a peur de paraître retardataire, les vrais chrétiens ont cette vertu particulière, ce courage particulier de rester "les mêmes" chrétiens que leurs ancêtres, de défendre "la même" Foi, de démontrer "la même" fidélité.

Cette chrétienté a des alliés naturels : toutes les autres "puissances spirituelles". Péguy affirme que dans le domaine spirituel il n'y a pas de biens à se disputer ; donc, il n'y a pas de cause pour se quereller. Le seul adversaire, l'adversaire commun est le *monde moderne*. C'est au nom de cette "entente" que Péguy dans ses derniers écrits, à la veille de la Grande Guerre, prend la défense de Bergson, son ancien maître, dont trois livres ont été mis à l'*Index*. "*Nos jeunes piliers d'apologétique, (...) nos catéchumènes catéchisants*" ont un grand tort quand ils croient que leur philosophie, leur *bloc scolastique* déplacera le *bloc bergsonien*, comme Bergson a déplacé le *bloc moderne*. C'est une conception de "joueurs de dominos", "*une conception déterministe, une conception moderne*". Ici ce sont les jeunes néothomistes, ceux de la génération de Maritain, qui sont visés. Ils prétendent être les défenseurs des valeurs éternelles (l'un des plus célèbres livres de Maritain aura ce titre d'*Antimoderne*). Pourtant, c'est au profit du *monde moderne* qu'ils agissent, car "*ce qui sera perdu par la philosophie, sera non point gagné par la théologie mais regagné par l'argent*". "*Ce que l'on gagne sur n'importe quel spirituel, c'est toujours l'argent, et c'est toujours le monde moderne qui le gagne*".

*"La lutte, (et une lutte inexpiable, une lutte mortelle), est entre l'argent et tout ce qui a quelque spiritualité, quoi que ce soit. (...) Ce n'est point ici un combat de fantaisie et ce n'est point un combat de théorie. Et ce n'est pas non plus un combat où on aura bien du temps. Il n'y a qu'un temps, et il n'y a qu'un champ de combat. Il faut gagner ou perdre aujourd'hui et ici. C'est une bataille temporelle et c'est une bataille matérielle"*¹³,

écrit Péguy en juillet 1914, quelques semaines avant le début d'un autre combat où il sera engagé.

12) Péguy, *OPrC*, op. cit., t. III, p. 460.

13) *Ibid.*, p. 1458-1462.

UN CORRESPONDANT DES CAHIERS EN RUSSIE

OU

ETIENNE AVENARD
ENTRE JAURES ET PÉGUY

Yves Avril

Cinquième cahier de la septième série.

Etienne Avenard. - Le 22 janvier nouveau style

19 novembre 1905

COURRIER DE RUSSIE

"Le courrier que l'on va lire fait comme tous les Courriers des Cahiers (...) un témoignage direct. Comme son titre l'indique, il est et forme un témoignage direct sur cette précédente reprise de la Révolution en Russie que furent les événements du 22 janvier dernier.

*Mon vieux camarade, condisciple et ami et notre collaborateur Etienne Avenard était parti à Saint-Petersbourg, comme correspondant de l'Humanité. Je dois rappeler ici, avant toute considération, cette circonstance, et je ne puis le rappeler sans une certaine mélancolie ..."*¹.

Ainsi Péguy commence-t-il sa présentation du Courrier de Russie, consacré au drame du 9 janvier 1905, ancien style, appelé en Occident le "dimanche rouge" et en Russie "le dimanche sanglant".

En écrivant "*je dois*" (C'est nous qui soulignons) *rappeler ici, avant toute considération*", Péguy a l'air de répondre à une sorte de déontologie, d'obligation morale. En fait il se plie à une demande expresse et répétée d'Avenard qui, sachant le peu d'estime que Péguy avait pour l'Humanité et pour Jaurès, avait insisté pour que le directeur des Cahiers fasse les mises au point nécessaires.

Le "je dois" de Péguy ne peut donc s'entendre que comme la réponse à un engagement dont il se serait bien passé. Et l'insertion obligatoire étant faite, il passe à l'attaque, et contre Jaurès, et contre l'Humanité. Il évoque avec nostalgie le Jaurès qui fut son ami, celui des promenades de Passy à Suresnes "par le bois". Le Jaurès

*"bon marcheur et bon causeur, non pas le Jaurès ruisselant et rouge des meetings enfumés, ni le Jaurès, hélas, rouge et devenu lourdement mondain des salons de défense républicains ; mais un Jaurès de plein air et de bois d'automne, un Jaurès comme il eût été s'il ne lui fût jamais arrivé malheur, et dont le pied sonnait sur le sol dur des routes. Un Jaurès des brumes claires et dorées des commencements de l'automne"*².

1) Péguy, *Oeuvres en prose complètes*, Paris, Bibl. de la Pléiade, 1988, t. II, p. 72.

2) *Id.*, p. 74.

On comprend qu'après ce portrait inspiré par une nostalgie peut-être sincère mais qui tourne à la condamnation de Jaurès, de son action présente, et de son journal, le directeur de l'Humanité se soit rebiffé. Un mois plus tard, Jaurès refuse de se réabonner aux Cahiers. ainsi le Courrier de Russie achève-t-il la rupture.

A l'Humanité, la chronique des événements de Russie et l'analyse de la situation dans ce pays était partagée entre différentes personnalités : il y a, outre Jaurès lui-même et Francis de Pressensé, Lucien Herr, qui avait appris le russe et fait un court voyage en Russie en 1886, et qui s'en occupe jusqu'en août 1905, date à laquelle il quitte l'Humanité. Mais le véritable "spécialiste", c'est Jean Longuet, une des grandes personnalités du socialisme de l'époque -c'est le fils de Charles Longuet, époux de Jenny, fille de Karl Marx-, qui assure pratiquement du début jusqu'à la fin la chronique de la guerre russo-japonaise. Commentaires de Péguy dans Les Suppliants Parallèles :

*"Dans cette même Humanité, où pourtant paraissaient les correspondances d'Avenard, la suffisance, la sottise, l'outrecuidance, l'aplomb avec lequel un Longuet - pour ne plus parler de ses deux maîtres Herr et Jaurès -, l'aplomb avec lequel un Longuet disposait en maître souverain des hommes et des plus formidables événements russes et japonais, faisait un spectacle qui était d'un grotesque lui-même lamentable"*³.

A propos des Suppliants Parallèles, je voudrais faire une parenthèse. Vous savez que ce texte, inspiré par le "dimanche rouge" et les documents communiqués par Avenard, est conçu comme un parallèle entre "la pétition des ouvriers au tsar" et la supplication antique de la tragédie grecque, telle qu'on la trouve dans l'Oedipe-Roi de Sophocle. Ce qui permet à Péguy de dire qu'on se trompe, et que particulièrement l'Humanité et Jaurès se trompent, en parlant de "révolution russe". Il n'y a pas eu révolution. Il y a eu supplication tragique. Or un texte étonnant du poète russe Ossip Mandelstam, daté de 1922, qui s'intitule significativement Le mystère sanglant du 9 janvier (on notera le mot "mystère"), reprend cette interprétation :

*"Le 9 janvier, c'est une tragédie avec seulement un chœur, sans héros, sans pasteur. Gapon s'est évanoui ; dès que l'action a commencé, il n'est déjà plus rien, il n'est plus nulle part... Le chœur, oublié sur la scène, abandonné, livré à lui-même. Celui qui connaît les règles de la tragédie grecque comprendra qu'il n'y a pas de spectacle plus pénible, plus déchirant, plus affligeant"*⁴.

Et je ne peux m'empêcher de penser que d'octobre 1907 à août 1908, Ossip Mandelstam logeait au 12, rue de la Sorbonne, à deux pas de la Boutique des Cahiers, et suivait les cours de Bergson au Collège de France.

3) Péguy, *op. cit.*, p. 344.

4) Ossip Mandelstam, *Oeuvres complètes*, New-York, 1969, Inter-Language Literary Associates, t. III, p. 129-130 (en russe).

A part Jaurès, Herr et Longuet, on donne à l'Humanité la parole à Léon Blum, Aristide Briand, Gustave Rouanet, Eugène Fournière. De temps en temps, Roubanovitch, un Russe du Parti Socialiste Révolutionnaire, qui collabore à la Tribune Russe (dont le secrétariat et l'administration sont sous la responsabilité de Jacques Maritain), intervient. C'est probablement à son propos que Péguy écrit :

*"Je plains ces Russes (...) qui parlent, à Paris, dans un meeting, pendant que leurs camarades, pendant que leurs frères se font tuer, en Russie, combattent, réellement, pour la libération de leur peuple"*⁵.

On voit aussi Pierre Strouvé et Léon Rémy, un ancien anarchiste qui avait l'avantage de parler russe et de connaître la Russie.

l'Humanité crée en 1905 une liste de souscription pour aider les familles des victimes du "dimanche rouge". On y trouve les noms d'amis et de collaborateurs de Péguy, Pierre Quillard, Dick May.

Quand Avenard revient de Russie, il rencontre Péguy qui lui propose la responsabilité d'un Cahier. Il répond le 5 mars et dans sa réponse, on comprend tout de suite ce qui en lui a séduit Péguy : l'indépendance de jugement, la prudence, la modestie, le scrupule, c'est-à-dire l'honnêteté du journaliste. Et toutes ses lettres à Péguy produisent la même impression :

"Entendu. Je me mets au travail. Je ne te promets pas de dire "ce que ça a été", parce que je ne le sais pas plus qu'un autre, mais je dirai ce que j'ai senti et compris. Que cela ne t'empêche pas de demander à Legras un autre cahier, si tu penses qu'il a de bonnes choses à dire. Il sait sans doute plus que moi sur la Russie. Je te donnerai seulement des impressions sincères et les résultats d'une expérience personnelle très limitée"* (lettre du 5 mars 1905)⁶.

Les qualités d'Avenard journaliste sautent aux yeux. Dans un monde aussi politisé que celui où il évolue, souvent excessif, sectaire, enclin à tout utiliser pour justifier les positions, abaisser l'adversaire, il représente la modération* et l'intégrité.

5) Péguy, *op. cit.*, p. 360.

* Legras est en 1905 un des spécialistes reconnus de la Russie. Il a publié des traductions de Tolstoï (*l'Esprit chrétien et le patriotisme*), un ouvrage sur le Transsibérien, et surtout *Dans le monde des réprouvés*, traduction du livre de Melchine, alias Yakoubovitch, que Léon Blum, dans l'Humanité, estime supérieur à la *Maison des morts* de Dostoïevski. Pierre Pascal fera de Jules Legras un portrait beaucoup moins flatteur.

6) Cette lettre et celles qui suivent sont déposées au Centre Charles Péguy d'Orléans.
* Un exemple de ce que la presse de l'époque, l'Humanité en l'occurrence, appelle "termes modérés" : *"Dans des termes très modérés, les députés de l'EG résument la situation : "Courbés sous le joug d'une poignée d'exploiteurs ayant asservi le peuple travailleur, martyrisés par l'arbitraire, et la violence et les crimes de la bureaucratie administrative..."*.

Ces qualités sont d'ailleurs reconnues par une correspondante russe, qui signe Loubé et dont il communique la lettre à Péguy, "malgré quelques éloges directs un peu gênants" :

"Vous avez su vraiment vous intéresser des choses principales, vous orienter dans les événements. Je dois vous dire qu'après votre départ j'ai entendu plusieurs fois des compliments solides à votre correspondance dans l'Humanité. On le disait aussi dans les cercles russes de Berlin : "Le seul correspondant qui a pu saisir les événements de Russie, qui a su les comprendre et les expliquer sans rien outrer c'est Monsieur Avenard".

Effectivement, Avenard n'outré rien. Par exemple, dans l'enquête-bilan qu'il publie dans l'Humanité à partir du 10 février 1905, il consacre un article au nombre des morts et blessés du 9 janvier. Entre les comptes des autorités et de la police russe (76 à 96 morts, 233 à 333 blessés) et ceux de la presse socialiste étrangère (5 à 6000, et jusqu'à 10000 et 20 000 morts), Avenard ne fait pas paresseusement la moyenne. Il enquête et finit par dire : entre 200 et 300 morts, entre 1000 et 2000 blessés⁷. Si je ne me trompe, ce sont à peu près les chiffres auxquels les historiens aujourd'hui s'arrêtent. Avenard ajoute : "L'horreur ne se mesure pas au nombre des victimes".

Autre exemple : quand les journaux accusent l'armée d'avoir tiré sur la foule avec des balles dum-dum, dont on sait qu'elles tuent, mais aussi déchirent et mutilent, Avenard précise qu'ayant eu entre les mains les balles tirées par la troupe, il a constaté qu'il s'agissait non de balles dum-dum mais de "balles mal faites".

Journaliste scrupuleux, Avenard écrit à Péguy :

"Ci-joint une lettre d'une jeune femme de Pétersbourg, très au courant de tout ce qui se passe, et que j'ai trouvée généralement très sûre dans ses informations. Je te communique cette lettre (...) pour te demander s'il faut absolument attendre les documents qu'elle m'annonce, et les publier en même temps que mon texte. J'ai déjà répondu à cette dame de tout faire pour m'envoyer immédiatement les documents. si elle le peut, je les aurai ainsi fin mars ou dans les tout Iers jours d'Avril. Ce serait donc parfait, mais si les documents tardaient de quelques jours, s'ils m'étaient annoncés pour le 8-9 Avril par exemple, es-tu d'accord qu'il faudrait attendre jusque là et publier le cahier avec un peu de retard, au besoin en faire le 1er cahier de mai au lieu du 2e d'Avril ?".

Le pauvre Avenard n'avait pas d'inquiétude à se faire à ce sujet. Il remet effectivement son texte en avril :

7) L'Humanité du 17 février 1905. A noter cette déclaration liminaire d'Avenard, dans l'Humanité du 10 février : "Je publie ces notes d'où j'ai scrupuleusement écarté tout ce qui m'a paru suspect, et en me réservant du reste de prévenir le lecteur chaque fois que j'aurai des doutes sur la valeur d'un témoignage ou l'authenticité d'un fait".

"C'a été plus long, plus difficile et plus fatigant que je ne le pensais. J'ai eu beaucoup à reconstituer. Le cahier sera gros, mais tu m'as laissé le champ libre" (6 avril 1905).

Le 11, ne voyant rien venir, il s'étonne auprès d'André Bourgeois : "C'est pourtant bien l'avis de Péguy, comme le mien, qu'il y a urgence à publier mon cahier".

Le 16, il écrit à Péguy :

"J'insiste encore, par raison, nullement par sentiment. Si tu dois lire le ms., lis-le avant le 25 avril, c'est-à-dire de façon qu'il te reste ensuite les 15 jours nécessaires à la fabrication, au cas où tu jugerais nécessaire, après lecture, ce que tu juges maintenant sans importance : la publication au début, non à la fin de mai.

Si tu te rends, prévien-moi.

Et si le 1er cahier de mai que tu projettes n'est pas d'une exigence supérieure à mon courrier de Russie, tu te rendras certainement.

Si des événements se passent d'ici fin mai en Russie, tu ne saurais empêcher que des lecteurs, -même ceux des Cahiers- ne soient dépités de recevoir des lettres non sur ces événements, mais sur ceux de 5 ou 6 mois auparavant. Et tu aurais, avec ma malédiction, la responsabilité entière de cette aventure".

André Bourgeois répond le 21 :

"Péguy me charge de répondre à votre lettre du 16 courant ; votre cahier sera mis sur pied dans les délais minima de fabrication ; rendez-vous donc bien compte de ceci : le prochain cahier est chez le brocheur, le suivant est à la composition ; on commencera dès la semaine prochaine à composer le vôtre qui vient ensuite ; le nombre de caractères de notre imprimerie n'est pas illimité, il faut bien distribuer ceux qui ont servi au dernier cahier avant de s'en servir pour la composition de votre cahier ; il arrivera ainsi à sa date, fin mai ; ne croyez pas en matière de publication bi-mensuelle à l'instantanéité ; l'actualité suffit".

In cauda venenum ou réponse à une demande de renseignements ? :

"Tiré du règlement sur les services des postes : les timbres-postes découpés dans les cartes postales ne peuvent être utilisés en cas d'insuffisance d'affranchissement, la taxe à percevoir est égale au double de l'insuffisance.

Bien à vous

André Bourgeois".

Marie Avenard, "moins conciliante" que son mari, refuse en tout cas la fragmentation du cahier en deux parties :

"Le cahier a été écrit pour être lu avec continuité et c'est une nécessité qu'on ne lise pas à quinze jours de distance le mouvement libéral et le soulèvement ouvrier".

Elle propose même quelques centaines de francs s'il faut reprendre la fabrication du cahier (lettre du 5 mai 1905).

En juillet, Avenard repart pour l'étranger, sans que son texte soit encore paru. Il rentre en octobre pour corriger les épreuves :

"Je t'envoie aujourd'hui, corrigées, les dernières épreuves de la correspondance. Je n'attends donc plus, comme épreuves, que les documents".

Et c'est dans cette même lettre qu'il fait promettre à Péguy de préciser, explicitement, les obligations que lui-même, Avenard, et les Cahiers ont à Jaurès :

"Je compte sur toi, je te l'ai dit, pour établir franchement, dès les premiers mots, que j'ai été envoyé par L'Humanité. A cause de mon début même, qui n'y insiste pas beaucoup, j'y tiens extrêmement. Et je ne dois pas oublier que Jaurès, la veille de mon départ, comme je lui demandais des explications sur ce que j'aurais à faire, m'a dit simplement : "Arriver d'abord - et puis, tâcher de débrouiller ce qui se passait, enfin le rendre de la façon la plus claire et la plus vivante possible". J'ai eu avec le journal d'excellents rapports. J'étais parti pour un mois. La grève éclatant, on m'a envoyé des fonds pour pouvoir y rester le double.*

Dis encore, et j'y tiens tout autant : que je t'ai remis ou tenu prêt mon manuscrit pour fin mars. Sans explication du reste de ce qui a empêché le cahier de paraître. Mais pour rétablir la vérité ! Pour que je ne doive ni à moi-même ni aux autres d'ajouter des notes complémentaires. Enfin pour qu'il soit entendu que des livres comme la "Russie russe" (paru dernièrement) de Georges Bourdon, correspondant du Figaro venu à Pétersbourg après les événements, se sont servis de mes correspondances, et que je ne me suis pas servi d'eux".

Lorsque paraît le Cahier, Péguy respecte les demandes d'Avenard, sans se priver d'y ajouter ses commentaires :

"Envoyé de L'Humanité, correspondant de ce journal à Saint-Pétersbourg, Avenard tenait beaucoup à ce qu'il fût dit en tête de ce cahier quel bon souvenir il avait gardé de ses relations professionnelles et généralement de toutes ses relations avec le journal dont il était ainsi devenu le collaborateur occasionnel, et dont j'ajouterai qu'il serait à souhaiter qu'il devînt régulièrement le collaborateur. Que notre collaborateur se rassure. Je le dirai. Je ne le ferai point seulement comme un devoir de ma charge. Mais je le ferai comme accomplissant un voyage de retour vers un passé qui fut heureux. S'il faut dire du bien de Herr et de Jaurès, nul ne le fera mieux que moi. Nul autant que moi n'en a l'habitude et n'en sait la manière"⁸.

Voilà pour le premier point. Et pour le second :

"Le courrier que l'on va lire ne se compose pas seulement des correspondances qu'Avenard put envoyer à L'Humanité, mais les correspondances qu'Avenard put envoyer à L'Humanité en forment la bâtisse et le premier texte. Le texte définitif et complet du cahier a été arrêté fin mars et m'a été livré aussitôt. A peine ai-je besoin de dire ici que nous n'y avons pas, depuis cette date, changé une virgule"⁹.

Le Cahier d'Avenard est vraiment un chef d'oeuvre du journalisme moderne. Il alterne récit vivant et personnel, témoignage, enquête (le Banquet des écrivains), exposé et

* Le 20 novembre 1904, Avenard, de retour d'Helsingfors où il s'était rendu pour l'ouverture de la Diète finlandaise, écrivait de Saint-Pétersbourg à Péguy : "Je suis à Pétersbourg comme correspondant de L'Humanité pour 1 mois minimum. Je reviendrai en France Fin Janvier sans doute (...)" .

8) Péguy, *op. cit.*, p. 76.

9) Péguy, *op. cit.*, p. 84.

analyse politique (les zemstvos, la Politique de M. Witte), relations d'impressions (Soirées de Saint-Pétersbourg, Loisirs de fin d'année), revue de presse, sans oublier les documents et illustrations comme la photographie de Gapone et le fac-similé du passeport d'Avenard avec tous les laissez-passer. Péguy dit de ce reportage que c'est un "modèle du genre, du genre historique, entendu savamment". Il est très étonnant que quelqu'un comme La Chesnaie qui publie en 1908 la Révolution russe et ses résultats, tout en déclarant que "le seul journal qui, ayant des faits une connaissance sérieuse, les expose dans la pensée de renseigner, est L'Humanité" ne fasse à aucun moment mention de l'auteur du "22 janvier nouveau style".

---:--

Jaurès ou Péguy ? Faut-il choisir ? Entre le bon à tirer du Cahier et sa parution, Péguy avait reçu cette lettre :

"Je refuse de prendre position entre Jaurès et toi. J'ai le droit, comme tout le monde, d'être, à l'occasion, contre vous deux. Je ne suis pas avec Jaurès dans telles conjonctures que tu indiques ; je n'ai pas avec toi les termes de lâche (p. XVII) et de fourbe (p. XXIV) contre lui, ni, contre L'Humanité, l'idée de la déclarer "aussi bas que l'ancienne petite République" (p. XXIV)" (Lettre du 17 novembre 1905).

tandis que Jaurès, le même jour, recevait celle-ci, qui, après avoir indiqué que Péguy avait bien noté dans sa préface ce qu'Avenard lui avait demandé de préciser, ajoutait :

"A qui me demanderait mon avis, je dirais que je suis contre Péguy et contre vous. Je ne suppose pas que cela m'interdise de tenir à rester profondément attaché à l'un et à l'autre".

---:--

La correspondance administrative des Cahiers prouve qu'en plusieurs occasions, Avenard a procuré à Péguy des abonnements et qu'il reste en correspondance avec son ami.

En décembre 1906, il repart à nouveau pour la Russie comme correspondant de L'Humanité mais aussi du Censeur politique et littéraire. Dans ce dernier périodique, on le charge de faire "des portraits des acteurs du drame russe, qu'on ne voit pas trop bien en chair et en os par les dépêches des agences" (Lettre du 17 décembre 1906). Il y publiera notamment en 1907 un article sur l'affaire Tcherniak* où il appelle à l'établissement d'un code précis et uniforme pour les lois relatives à l'extradition.

* "Révolutionnaire" russe, accusé d'avoir dévalisé à Saint-Pétersbourg un fourgon des douanes et arrêté à Stockholm ; après refus par le gouvernement suédois de l'extradition, expulsé de Suède et mort dans des circonstances mystérieuses sur le bateau qui le transportait de Göteborg à Anvers.

*"La France ne pourrait-elle saisir cette occasion de montrer au monde qu'elle n'a pas complètement démerité du rôle glorieux que certains lui attribuent encore, d'être la gardienne des principes de vérité et de justice ?"*¹⁰.

Le 28 octobre 1909, il annonce à Péguy qu'il ne se réabonnera pas.

"je rassemble en ce moment toutes mes forces économiques et morales pour fuir une vie dont je ne puis pas et pour laquelle je ne veux pas vivre".

Il se rend "aux Martigues" à 40 kms de Marseille dans un "cabanon de pêcheur" pour apprendre sous la direction de "Méthey "mon maître" un métier manuel, celui de potier. Il termine en disant :

"ce qui est imprimé ne compte plus pour moi".

Est-ce le même Etienne Avenard qui pendant l'entre-deux-guerres fera une carrière de traducteur dont on peut dire qu'elle fut profitable et brillante, puisque c'est dans ces traductions que la France connaîtra certaines oeuvres d'Andersen et Selma Lagerlöf, mais surtout le grand livre de Sigrid Undset Kristin Lavransdatter ?

10) *L'Affaire Tcherniack*, dans le *Censeur politique et littéraire*, n° 8, 23 février 1907, p. 239-243.